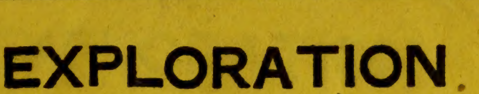
Perrault, J.
Exploration de Quebec au Lac St. Jean.

PRATIQUE AVEC SCIENCE.



EXPLORATION

DE

QUEBEC AU LAC ST. JEAN

PAR

J. PERRAULT,

Deputé du Comté de Richelieu à l'Assemblée Législative,
Elève diplomé de l'Ecole Impériale d'Agriculture de Grignon, Seine et Oise, France
et du College Royal Agricole de Cirencester, Gloucestershire, Angleterre—
Rédacteur de la Revue Agricole et du L. C. Agiculturist—
Membre de la Société Impériale Zoologique
d'acclimatation de Paris &c., &c.

SOMMAIRE.



PRIX 25 CENTS.

EXTRAIT DE LA "REVUE AGRICOLE."

BUREAUX A LA BATISSE TOUPIN, PLACE D'ARMES,
MONTREAL.

PROGRES AVEC PRUDENCE.



LE SOL, C'EST LA PATRIE; AMELIORER L'UN, C'EST SERVIR L'AUTRE.

LE PLUS PUISSANT ENGRAIS, C'EST LA SUEUR VOLONTAIRE DE L'HOMME LIBRE.

EXPLORATION

DE

QUEBEC AU LAC ST. JEAN

PAR

J. PERRAULT,

Deputé du Comté de Richelieu à l'Assemblée Législative,
Elève diplomé de l'Ecole Impériale d'Agriculture de Grignon, Seine et Oise, France
et du College Royal Agricole de Cirencester, Gloucestershire, Angleterre—
Rédacteur de la Revue Agricole et du L. C. Agiculturist—
Membre de la Société Impériale Zoologique
d'acclimatation de Paris &c., &c.

SOMMAIRE.



EXTRAIT DE LA "REVUE AGRICOLE."

BUREAUX A LA BATISSE TOUPIN, PLACE D'ARMES,
MONTREAL.

EXPLORATION

DE

QUEBEC AU LAC ST. JEAN.

PREMIERE PARTIE.

DE QUEBEC AU LAC JACQUES CARTIER.

SOMMAIRE.—Considérations générales—Le départ de Québec—Le premier camp—Les instructions du Ministre d'Agriculture—Un faux guide—Le dimanche dans le camp—Un renversis—Le Lac Noël—Un camp de Hurons—Le Lac Caribou—La mare de la Rivière Montmorency—Le Lac Jacques Cartier—Correspondance datée du Lac Jacques Cartier.

CONSIDERATIONS GENERALES.

LA mise en valeur de nos terres incultes est la base la plus solide de notre avenir comme nation et chaque jour de nouvelles preuves viennent à l'appui de cette importante vérité. Le Canada depuis sa découverte n'a été qu'un vaste champ ouvert à la Colonisation, dont les travaux ne s'arrêtent pas aux premiers coups de hache du défricheur, mais embrassent encore l'exploitation du sol avec tous ses moyens. N'avons-nous pas vu nos centres commerciaux et manufacturiers croître avec le défrichement de nos forêts? Et les progrès de notre commerce et de nos manufactures sont-ils autres que la résultante du développement de notre industrie agricole? C'est elle qui en donnant tous les jours une étendue plus grande à notre champ de production, a créé nos voies de communications et alimente aujourd'hui nos relations commerciales à l'intérieur et à l'étranger. C'est encore elle qui offre le marché de consommation le plus considérable aux articles d'importation reçus en échange.

En un mot faciliter la mise en valeur de nos terres incultes, c'est réaliser l'agrandissement de notre pays, doubler sa population, créer des revenus à l'état et asseoir solidement notre avenir national.

Qu'était-ce que le Canada il y a deux siècles? Une vaste forêt, peuplée de quelques tribus indigènes, sans relations commerciales, vivant des ressources de l'industrie individuelle. Ces peuplades, libres comme l'homme aux premiers jours, sillonnaient notre fleuve, labouraient notre sol, habitaient nos bois, vivaient des produits de la pêche, de la chasse, de la culture, et parcouraient l'immense étendue de leurs possessions, sans autre limite que celle de leur puissance, sans autre loi que celle de leur liberté. L'agriculture d'alors, sur un sol encore vierge et enrichi par les débris d'une végétation luxuriante, se résumait aux opérations les plus simples pratiquées à l'aide des instruments les plus primitifs. Mais à peine le Canada est-il appelé Nouvelle-France qu'une population active tire du sol d'immenses produits, exportés à l'étranger, où ils trouvent un débouché avantageux et permettent au colon canadien d'obtenir en échange les articles de commerce dont la civilisation lui a fait un besoin. La colonie prend bientôt de nouveaux développements, son commerce s'étend, les centres se forment et les voies de communication devenues plus faciles ouvrent un meilleur débouché aux produits. La production de son côté augmente, les instruments aratoires se perfectionnent, et la tenue du bétail est rendue nécessaire pour suppléer par les engrais à l'épuisement des récoltes. Si aujourd'hui on jette un coup d'œil sur notre industrie agricole dans le voisinage des centres, on y retrouve les instruments, le bétail et les cultures de la civilisation la plus avancée. Le haut prix de la propriété foncière, la facilité des débouchés, non seulement dans nos centres de commerce et d'industrie, mais encore, grâce à nos voies ferrées, à nos canaux et à nos vapeurs transatlantiques, jusque dans les centres commerciaux de la vieille Europe, voilà les développements rapides du Canada, hier au berceau, aujourd'hui luttant de progrès avec les plus vieilles nations du continent européen.

La colonisation a tout fait et nous pouvons regarder avec orgueil cet enfant de notre énergie au souvenir des fatigues et des sueurs qu'il a coutées. Rappelons-nous ce qu'il a fallu aux premiers colons de vrai courage pour s'attaquer à l'épaisse

forêt, dont le couvert impénétrable semblait protéger si puissamment notre belle vallée, à cette forêt qui, semblait-il, devait demeurer là debout pour jamais, comme un rempart devant lequel s'arrêterait la hache impuissante d'une poignée d'hommes. Rappelons-nous ce qu'il a fallu de travail pénible et persévérant dans cette lutte de tous les jours, exprimée par 9.000.000 d'arpents de terre défrichée !

Ce passé a son enseignement et est bien fait pour nous donner confiance dans l'avenir. En voyant l'enthousiasme général qui s'est emparé de notre population pour tout ce qui touche à la mise en valeur de nos terres incultes ; en voyant les octrois considérables votés annuellement à l'ouverture de nouveaux chemins pénétrant au cœur de la forêt, nous considérons comme incalculable l'augmentation que nous promettent vingt années à venir, non seulement dans notre population, mais dans notre production à tous les degrés.

Pourvu toutefois qu'une impulsion intelligente soit donnée à ce vaste mouvement. Pourvu que la direction des moyens employés ne soit pas laissée aux intérêts de localité, mais soumise aux exigences de l'intérêt général. En un mot, pourvu que les octrois du gouvernement ne soient pas employés à la colonisation de nos terres stériles au détriment des riches alluvions de nos vallées, laissées improductives et sans voies de communication. Pour atteindre la plus grande somme d'utilité publique de ces octrois, il faudrait une étude préalable de la valeur relative des terres à coloniser, au point de vue de la nature du sol, des débouchés et de leur avenir probable. Ce n'est qu'autant que le gouvernement aura des données exactes sur cette valeur relative qu'il pourra employer d'une manière productive les moyens mis à sa disposition dans le but d'ouvrir à la colonisation le vaste champ de nos terres incultes.

Et c'est parce que nous avons voulu nous rendre compte par nous-même de la valeur de cet immense territoire situé entre Québec et le Lac St. Jean que nous avons demandé comme une faveur l'autorisation de suivre l'exploration faite récemment par le gouvernement dans le but d'ouvrir un chemin de Québec à l'embouchure de la rivière Metabetchouan.

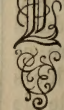
Depuis deux ou trois ans un certain nombre de nos hommes publics, dont l'habileté consiste à se faire un piédestal de toutes les mesures populaires qui se présentent, se sont emparés de la question de la Colonisation qu'ils exploitent en la prônant à tous les coins de rue pour s'attirer les faveurs du peuple, à la façon des saltimbanques en foire, tappant de la grosse caisse. Nous n'aurions pas d'objection au métier de ces bonnes gens, s'ils ne s'arrogeaient de décider en dernier ressort de la sincérité des hommes sincèrement à l'œuvre et qui depuis dix ans ont travaillé incessamment au développement de nos ressources agricoles. C'est ainsi que la presse de l'opposition nous a accusé d'avoir pour mission d'étouffer à prix fixe le projet d'une voie de communication entre Québec et le lac St. Jean.

Rien ne peint mieux le mobile de cette clique de feseurs de colonisation, qui ne peut voir qu'une spéculation personnelle attachée à tout acte de dévouement à la cause qu'ils font métier de jouer. En effet pour eux qui jouent à la colonisation il doit être difficile de croire à un dévouement sérieux. Heureusement que nous n'en sommes pas à nos débuts et que notre passé depuis dix ans est là pour dire nos sacrifices de temps et d'argent, nos études persévérantes et cinq années d'absence à un âge où le pays est cher, qui sont nos titres à la confiance du public. Titres que personne ne contestera et qui ne permettent à personne de douter de notre sincérité pour tout ce qui se rattache à l'agriculture de notre pays.

Dans cette exploration, dont nous allons donner le compte-rendu, nous avons couru des dangers sérieux ; pendant cinq semaines de notre vie des bois nous avons été soumis à une nourriture à laquelle nous n'étions pas fait et à des fatigues dont nous n'avions pas l'habitude. La torture morale des derniers jours, où nous avons complètement manqué de vivres, avec la perspective de n'arriver jamais, a été aussi pénible qu'elle pouvait être avec une fin moins heureuse.

Notre naufrage sur le lac St. Jean a été probablement le plus grand danger auquel nous ayons jamais été exposé dans une tempête. Mais tous ces dangers, ces fatigues ne sont qu'un incident au milieu des dangers, des fatigues et des ennuis des cinq premières années de notre voyage en Europe, et des cinq années que nous avons passées depuis notre retour ardemment à l'œuvre de la cause agricole.

LE DEPART DE QUEBEC.



'EXPLORATION d'un chemin de Québec au lac St. Jean offrait des difficultés peu communes, et exigeait des préparatifs considérables pour assurer le succès d'une expédition à

travers un pays de montagnes arides, complétement inconnu aux explorateurs, qui n'avaient d'autres indications pour arriver à leur but que celle de l'aiguille magnétique. Dans une entreprise aussi hazardeuse il fallait avant tout, s'assurer des vivres pour tout le trajet, car à cette saison de l'année, il ne fallait pas compter sur le gibier qui traverserait notre route. Il fallait aussi une carte du pays aussi complète que possible, et sur une large échelle, indiquant non-seulement les cours d'eau, mais encore les lignes des townships arpentés, les endroits habités et les chemins déjà ouverts soit dans les townships de Stoneham, soit encore sur les bords du lac St. Jean. Il fallait non-seulement une boussole, mais aussi les instruments nécessaires pour établir notre position exacte dans la forêt, dans le cas où nous aurions dévié de notre course. Autrement nous étions exposé à éprouver des retards dans notre marche et comme conséquence, en augmentant la durée de l'expédition, à diminuer celle de nos vivres. Nous savions que le pays que nous avions à traverser offrait à chaque pas des obstacles considérables, des arbres renversés, un bois épais, des montagnes à gravir, des rivières et des lacs à traverser, des savanes à franchir. Nous savions encore que dans les régions élevées des montagnes du Saguenay, les tempêtes de l'hiver ensevelissent sous des monceaux de neige toutes traces de sentiers,et à cette saison de l'année où elle est encore friable, la raquette ne peut que difficilement se frayer un passage au travers des menus bois de la forêt; sans mentionner les difficultés plus grandes du campement qui abrègent encore la distance parcourue chaque jour et augmentent d'autant la durée de l'expédition, aux dépens des vivres qui diminuent toujours.

Nous savions tout cela et disons-le, lorsqu'au départ de Québec, nos amis nous serraient la main pour la dernière fois en nous souhaitant un heureux voyage, nous comprenions que nous avions devant nous des dangers sérieux, mais aussi, nous nous sentions la volonté ferme de les surmonter.

C'était le 21 octobre que nous partions pour Stoneham où était le rendez-vous général de l'expédition. Nous arrivâmes tard le soir pour prendre le bois le lendemain. Le 22, trois Malechites et six pêcheurs du lac St. Charles employés comme porteurs, empaquetèrent les vivres sous les ordres de M. Hamel, puis allèrent camper dans la forêt. Pendant ce temps, M. Neilson allait à Larette, laissait ordre à trois Hurons de nous rejoindre, dès leur retour de la chasse, et amenait au camp un autre Huron, le seul qui fut alors disponible dans tout le village, les autres étant encore à la chasse d'automne.

Le 23, au moment où nous levions le camp pour commencer notre première journée de marche, le personnel de l'expédition se composait donc des deux arpenteurs provinciaux, Messieurs Neilson et Hamel, de quatre sauvages, de six porteurs canadiens et du rédacteur de la Revue Agricole; en tout 13, un mauvais nombre et un mauvais jour puisque c'était le vendredi. Malgré ces pronostics fâcheux, après avoir pris un léger repas et fait les paquets, nous nous mîmes gaiement en marche, à onze heures, pour aller camper au bout du chemin commencé par la société de colonisation de St. Roch, à quatre milles de Stoneham.

LE PREMIER CAMP.

A PEINE étions-nous en marche qu'une neige épaisse, tombant à gros flocons, couvrit le sol de son blanc manteau. Les porteurs pesamment chargés haletaient sous le poids de leur paquet. Le chemin d'hiver que nous suivions, débarrassé sur une largeur de six pieds, n'offrait pas de pentes rapides ni d'obstacles sérieux, mais il traversait quelques savanes dans lesquelles nous enfoncions, de manière à perdre l'équilibre. De temps en temps, il fallait se reposer et c'est à peine si nous pouvions maintenir notre marche pendant un quart d'heure sans arrêt, tant elle était pénible. Il est impossible de se faire une idée des fatigues d'un voyage dans les bois sans en avoir été personnellement témoin. Il n'y a que l'habitude contractée dès l'enfance, qui permette à nos sauvages de les supporter. Aussi ceux-ci portaient-ils gaiement leur fardeau, tandis que nos jeunes canadiens, pleins de bon vouloir et d'orgueil pourtant, pliaient malgré eux sous leur charge.

Lorsque nous fûmes arrivés à l'extrémité du chemin de la société de colonisation de St. Roch, et que nous n'eûmes devant nous que l'épaisse forêt, avec ses mille obstacles sans le plus petit sentier ou la moindre indication pour diriger notre route, les chefs de l'expédition se décidèrent à camper. Les porteurs au reste étaient sévèrement éprouvés par cette première journée de marche et comme le premier campement est toujours plus long à organiser, il était urgent d'arrêter de bonne heure, pour être à l'abri avant la nuit venue. A trois heures et demie, le

camp était donc en pleine activité. Pour la première fois, nous entendions l'écho des montagnes voisines répéter les coups de hache nombreux de quatre bûcherons activement employés à faire le bois pour la nuit. A chaque instant, la chute lente d'un grand arbre sec, se frayant un passage, à travers les rameaux serrés, ajoutait ses craquements aux coups de cognée répétés par l'écho. Rien n'est gai comme cette activité de l'homme au milieu de la solitude effrayante du bois. Les saillies des travailleurs, oubliant les fatigues de la journée, les pétillements d'un feu bien nourri sous la chaudière dans laquelle bout à gros bouillons le repas du soir, les tentes qui s'élèvent comme par enchantement et se tapissent d'une épaisse couche de sapins, tout cela forme un ensemble qu'il est difficile d'oublier et qui répand dans l'âme une satisfaction de bien-être contrastant singulièrement avec les habitudes de confort de la vie ordinaire. Avec les derniers travaux de campement s'était éteinte la dernière lumière du jour et en dehors du cercle éclairé par le feu du camp, la nuit nous enveloppait de ténèbres rendues plus épaisses encore par la neige tombant à gros flocons depuis notre départ. Chacun était occupé à faire sécher ses effets complétement trempés par la neige fondante et par le passage des savanes, lorsque le repas du soir fut servi.

LES INSTRUCTIONS DU MINISTRE D'AGRICULTURE.

LA soirée se passe tout entière à discuter la possibilité d'ouvrir à la colonisation le pays que nous allions traverser. Jusqu'ici rien ne s'opposait à la construction du chemin projeté, et la vallée de la rivière Huron dont nous suivions les contours offrait un terrain bien boisé, suivant des ondulations régulières, se prêtant bien à tous les travaux de la culture. Quelques lots même étaient déjà retenus par les nouveaux colons qui se proposent de défricher cette nouvelle région. M. Blaicklock dans son exploration de 1849 et de 1852 de Stoneham au lac St. Jean avait suivi deux routes tout à fait différentes, la première suivant une direction nord, depuis le point de départ jusqu'au poste de la baie d'Hudson, à l'embouchure de la rivière Metabetchouan; la seconde, se rendant au lac Jacques-Cartier en inclinant plus à l'Est et en passant par le lac Caché. C'était la route que nous devions suivre jusqu'au lac Jacques-Cartier, en évitant toutefois les obstacles qui se présentent de Stoneham au lac Caché en passant par la vallée de la rivière Huron sur les bords de laquelle nous étions alors campés. M. Neilson, qui avait accompagné M. Blaiklock dans son exploration jusqu'au lac Kenogomi, avait une idée assez exacte des difficultés qui nous attendaient de l'autre côté du lac Jacques-Cartier et insistait sur la nécessité où il se trouvait de hâter la marche de l'expédition pour éviter les neiges profondes qui de bonne heure en Novembre ensevelissent les terres hautes du lac Jacques-Cartier. Il était de la plus haute importance pour nous de franchir ces hauteurs le plus tôt possible, bien que nous fussions pourvus de raquettes, les premières neiges sont toujours des causes de retard et de fatigues, qui pouvaient compromettre la sûreté de l'exploration. Il était donc hors de question à une époque aussi avancée de la saison d'entreprendre autre chose que de traverser le pays en suivant la meilleure direction probable d'après les renseignements obtenus par les deux explorations précédentes, en prenant note du pays traversé et en plaquant le chemin parcouru de manière à guider plus tard la localisation du tracé. C'était à cela au reste que se bornaient les instructions du ministre d'agriculture aux chefs de l'exploration. Ces instructions sont à peu près le mot à mot de celles qui avaient été données par l'Hon. M. Evanturel, alors qu'il était ministre d'agriculture, avec cette différence que l'exploration avait pour but non-seulement l'ouverture d'une voie de communication avec la colonie du lac St. Jean, mais encore l'établissement du territoire situé sur le tracé du chemin, dont l'entretien n'était possible qu'autant que des colons seraient échelonnés sur tout son parcours. Voici ces instructions:

Bureau d'Agriculture, Québec,
17 octobre 1863.

Messieurs John Neilson et A. Hamel, arpenteurs, Québec.

Messieurs,

Une exploration préliminaire, afin de tracer une ligne praticable et avantageuse pour la construction du chemin proposé entre Québec et le lac Saint-Jean, ayant été jugée nécessaire, vous avez été nommés pour faire cette exploration, avec toute la célérité convenable.

Ayant, après délibérations sur les avantages que peuvent offrir les localités situées aux environs des dernières habitations en arrière de Québec, fait choix du point de départ vous commencerez votre exploration dans la direction du lac Saint-Jean; et vous

la poursuivrez dans le but proposé de tracer une ligne de chemin, par la voie la plus avantageuse qu'il vous sera possible de déterminer, entre votre dit point de départ et le lac Saint-Jean—aux environs de l'embouchure des rivières Ouiatchouan, Metabetchouan ou ailleurs, ou en tout autre endroit au bord du lac que vous jugerez le plus facile et le plus avantageux dans un but de colonisation, tant des terres situées de chaque côté du chemin que de celles situées aux environs du lac.

Pour vous aider de toute l'information que possède ce bureau relativement à la région qui s'étend entre Québec et le lac Saint-Jean, copie du rapport de M. F. W. Blaiklock sur son exploration (en 1849) depuis l'angle Sud de Stoneham, courant Nord 15 °, Est 104¼, jusqu'au bord du lac Saint-Jean, près de la décharge de la rivière Metabetchouan, vous est transmise, ainsi que deux plans figuratifs du pays en général qu'il atraversé directement ouqu'il a eu occasion d'examiner dans le cours de son exploration.

Dans l'exécution de cette exploration vous vous dispenserez de faire des mesurages du terrain, mais gardez notes des courses que vous suivrez dans la ligne explorée, laquelle vous plaquerez suffisamment pour qu'elle serve de direction lorsqu'il sera question de localiser la ligne pour la construction du chemin proposé, si toutefois le résultat de vos explorations est favorable, ce dont vous dresserez un rapport détaillé pour ce bureau, mentionnant approximativement l'étendue des terres cultivables de chaque côté du chemin, les difficultés que vous pourrez rencontrer dans son ouverture et le coût probable de sa construction, accompagné d'un plan figuratif indiquant, d'une manière approximative, la position de la ligne que vous considérez la plus avantageuse pour l'objet en contemplation.

Vous engagerez un parti d'hommes aux gages que la nature du service exigera et au nombre que vous jugerez nécessaire, et dans toutes les dépenses, tant pour votre parti que pour les transports, la plus grande économie vous est recommandée, et vous voudrez bien faire les comptes en double d'après les formules ci-jointes. J'ai, etc.,

L. Letellier, Ministre d'agriculture.

UN FAUX GUIDE.

DÈS le point du jour, samedi le 24 octobre, nous levions le camp et à la suite d'un guide recommandé par la société de colonisation de St. Roch, nous pénétrions dans l'épaisse forêt, tantôt cotoyant les flancs d'une colline, tantôt traversant une plaine humide plantée d'aulnages, dont les rameaux entrelacés s'opposaient à notre marche. Ici et là, des arbres renversés à franchir, des pentes glissantes et des montées rapides. Partout une couche de neige fondante chargeant les arbres et s'abattant comme une avalanche sur chacun de nous chaque fois qu'une secousse imprimée aux rameaux trahissait notre passage. Notre guide, avec une assurance imperturbable, semblait reconnaître chaque vallée, chaque colline, chaque ruisseau, chaque arbre, marchait toujours en avant ne s'arrêtant que pour permettre aux porteurs un instant de repos. Soudain nous arrivons aux pieds d'une montagne arrondie qu'il faut tourner à droite ou à gauche. M. Neilson consultant sa boussole, croit qu'il faut suivre la vallée à droite, qui doit traverser l'ancien sentier de M. Blaiklock. Le guide s'y oppose et prétend racourcir de beaucoup en prenant la vallée de gauche, et pour ne pas froisser la société de colonisation de St. Roch nous suivons son guide recommandé et décrivons trois quarts de cercle autour de cette malheureuse montagne qui nous fait perdre une demi-journée, au grand mécontentement de tout le parti. Le guide commence à perdre de son assurance et les porteurs se vengent des fatigues qu'il leur a inutilement fait souffrir en le badinant sur ses connaissances de la localité. Le soir nous campons encore dans la vallée de la rivière Huron, complètement trempés par la fonte de la neige dont les arbres étaient chargés et qui sous les rayons d'un soleil magnifique fondait en pluie abondante sous le couvert du bois.

LE DIMANCHE DANS LE CAMP.

LE Dimanche dans la forêt est essentiellement un jour de repos. Le camp de la veille a été choisi avec un soin particulier, près d'un ruisseau dont l'onde claire sera à la portée du cuisinier, et en même temps fournira un vaste bassin aux ablutions obligées du lendemain. La mousse sur laquelle est élevée la tente a été nivelée avec art et une double couche de branches de sapin la recouvre formant un tapis tout à la fois élastique et moelleux. Les toiles ont été vigoureusement tendues et recouvertes de leur toile cirée défient la pluie la plus torrentielle. Une pile de larges bûches mesurant un pied de diamètre et 10 pieds de longueur, est là près du feu pour l'alimen-

ter pendant trente-six heures. Après une veillée, prolongée assez tard dans la nuit, les couvertes se ferment et le sommeil de plomb des voyageurs, éclairé par la lueur blafarde du feu du camp, se prolonge bien avant dans la matinée sans que les apprêts bruyants d'un déjeuner matinal viennent troubler les songes de ces heureux habitants des bois. Le cuisinier n'est pas étranger au repos du septième jour. Les apprêts du déjeuner sont pour lui un délassement et ce jour-là il trouve presque toujours de l'aide parmi ses compagnons. Vers dix heures tout le monde se met à genoux dans une prière commune pour célébrer le jour du Sabbat. Voyez-vous cette poignée d'hommes à cent milles de toute habitation, entourés d'un mur de verdure infranchissable à première vue. Avec quelle confiance leurs regards se tournent vers le ciel ! Ils n'ont pour abri qu'une toile légère, pour vêtements que des habits grossiers souvent en lambeaux, pour vivres que quelques livres de viande et de farine. Mais ils ont appris à ne désespérer jamais et l'heure du danger les trouve debout, déterminés à le combattre par tous les moyens. Rien n'est beau comme cette prière partie de la forêt pour monter jusqu'au ciel. Ici plus d'ostentation; c'est l'homme isolé demandant à son créateur la force de sortir sain et sauf des dangers qui l'entourent et que bien souvent lui seul peut détourner. Nous nous rappelerons toujours cette parole échappée à notre vieux chef Huron, le vétéran des chasseurs de Lorette, à une époque de notre exploration où nous avions épuisé nos vivres et où les premières habitations étaient encore à une grande distance. " Si le bon Dieu veut nous prendre, il a son enbelle à présent." Puis après un moment de réflexion et de silence, il reprit :—" Mais sûrement qu'il n'est pas si méchant que de nous faire tous périr de faim."

Après le chapelet l'après-midi se passe à réparer les accidents du voyage. Les étoffes les meilleures ne résistent pas aux attaques incessantes des épines et des branches sèches. Le cuir le plus épais est souvent percé par les chicots. Les raccommodages occupent donc une partie considérable de la journée. Le pansement des blessures reçoit aussi une attention toute spéciale. Le lavage du linge se fait également comme distraction. Enfin les notes des arpenteurs sont rédigées, la course tracée, et les cartes consultées sont le thème d'une foule de probabilités sur la route à parcourir servant de conversation pour tout le monde.

Nous avions justement terminé notre tardif déjeuner lorsque les craquements des branches en même temps que les aboiements de notre chien nous annoncent un étranger. C'était un nouveau guide que nous envoyait fort heureusement la société de Colonisation de St. Roch. Il avait suivi nos traces et nous indiqua notre position par rapport au chemin que nous désirions retrouver. Il nous informa que nous avions dévié de notre route en prenant à gauche au lieu de prendre à droite de la montagne que nous avons rencontrée hier, et nous donna des instructions pour arriver à un grand chemin carossable ouvert pendant l'été par le séminaire de Québec, et qui suivait une direction parallèle à la nôtre, mais plus à droite. Notre faux guide ignorait complètement ces données et était dans la plus grande confusion de nous avoir ainsi écarté.

Après avoir accepté les services de notre nouveau guide, celui-ci retourna chez lui chercher ses effets et nous donna rendez-vous pour le lendemain soir à l'intersection d'un chemin que nous devions traverser.

UN RENVERSIS.

De bonne heure, lundi le 26, nous nous mettions en marche dans la direction indiquée par notre nouveau guide. Cette fois M. Neilson se mit à la tête de l'expédition, mais sans plus de succès que les jours précédents et la nuit nous surprit campés dans un bas-fond près d'un petit ruisseau, sans que nous eussions rencontré le chemin. Toute la journée nous avions cotoyé les flancs des collines pour éviter les aulnages des bas-fonds qui sont pour ainsi dire infranchissables. Quelques-uns de nos porteurs canadiens étaient complètement exténués et l'orgueil seul les empêchait de rester en arrière. Un d'eux surtout, jeune encore et d'une taille peu robuste, avait des larmes dans les yeux et fesait peine à voir avec ses 90 livres de farine et de lard sur les épaules.

Pour la première fois nous avions à traverser un *renversis*, et les descriptions que nous en avions eues n'avaient rien d'exagéré. Un renversis n'est autre chose qu'une forêt renversée par un coup de vent. Les arbres entrelacés jonchent le sol sur une épaisseur variant de 4 à 12 pieds. C'est une barricade infranchissable qu'il faut pourtant franchir, et si on se rappelle que ces renversis couvrent quelques fois une étendue de plusieurs milles on aura une idée des dangers où se trouvent les explo-

rateurs lorsqu'ils rencontrent sur leur route une barrière aussi difficile à passer. Cette fois le renversis qui se présentait devant nous n'avait que quelques arpents en superficie, mais nous eûmes tout le temps de juger des inconvénients d'une marche aérienne, d'une branche à l'autre, sans cesse interrompue de chutes plus ou moins sérieuses. C'était plutôt une suite de sauts périlleux et d'autant plus hasardés que la neige en couvrant également les troncs d'arbres et les petites branches mortes, voilait les espaces dangereux dans lesquels nous tombions recouverts d'une avalanche. De plus un taillis épais de jeunes pousses recouvrait ce malheureux renversis et l'embarrassait encore de ses branchages, trop faibles pour donner un point d'appui et assez touffues pour masquer les dangers que nous voulions éviter. Comment nos hommes avec leurs lourds fardeaux de 100 livres purent franchir ce renversis est incompréhensible. Nous étions tous dispersés dans différentes directions, chacun cherchant le meilleur passage et nous fûmes fort surpris de voir sortir tous nos porteurs les uns après les autres de ce labyrinthe inextricable dont nous avions eu peine à nous arracher, bien que nous ne fussions pas embarassé d'un paquet. Les renversis sont sans contredit les plus grands obstacles que nous ayions rencontrés dans toute notre exploration.

Nous avions à peine terminé les travaux de campement lorsque notre nouveau guide arriva et nous apprit que nous n'étions qu'à dix minutes du chemin ouvert par le séminaire de Québec et que dans un quart d'heure nous serions dans le sentier de chasse qui devait nous conduire au lac Jacques-Cartier.

Ces renseignements firent renaître le courage chez nos porteurs fatigués et chacun s'endormit avec la perspective d'une bonne journée de marche pour le lendemain.

LE LAC NOEL.

NOUS levons le camp de bonne heure mardi le 27 et à la suite de notre nouveau guide nous fûmes bientôt dans un magnifique chemin carossable ouvert à la colonisation des terres incultes voisines par les Messieurs du Séminaire de Québec. L'existence de cette route ouverte pendant l'été dernier nous était complètement ignorée, et nous aurait évité quatre journées de fatigues considérables à transporter à travers bois et à dos d'homme les vivres de l'expédition, qui auraient pu tout aussi bien être transportés en voiture jusque sur la lisière du bois où nous prîmes un sentier de chasse plaqué et bien débarrassé. En arrivant au chemin l'ancien guide fut de suite congédié pour sa mauvaise foi, ainsi qu'un des porteurs qui était trop faible pour aller plus loin. Le nombre des porteurs se trouva ainsi réduit à neuf, mais déjà les vivres avaient diminué sensiblement.

Une fois en marche dans le sentier plaqué, nous n'éprouvâmes plus d'hésitation et nous avançâmes rapidement à travers un pays légèrement accidenté mais n'offrant pas de difficultés sérieuses à la construction d'un chemin. Nous arrivâmes bientôt au lac Noël, dont la glace était assez épaisse pour nous porter.

Après les premiers regards d'admiration donnés aux beautés du paysage qui se déroulait devant nous, la perspective d'une couple de milles de glace vive fut une cause de gaieté générale. Les porteurs, se débarrassèrent de leurs lourds paquets qu'ils traînèrent sur des traîneaux improvisés, construits avec des branches, et au pas de course nous eûmes bientôt franchi toute la largeur du lac. Rien n'était amusant comme les allures grotesques de ces hommes un instant avant cheminant sous le poids de leur fardeau à travers les nombreux obstacles de la forêt et maintenant luttant de vitesse, dans leur course rapide qu'eux-mêmes ne pouvaient plus arrêter, sans s'exposer à une chûte certaine sur ce cristal des eaux. Ce n'était pas sans une certaine hésitation que nous avancions sur ce pont fragile se fendillant sous nos pieds à chaque pas, et dont l'épaisseur d'un pouce nous séparait seule de l'abîme que notre regard sondait tout à l'aise, en distinguant chaque caillou, chaque plante marine croissant au fond du lac. Cette fois pourtant aucun accident ne nous arriva.

Arrivés à l'extrémité du lac Noël nous aperçûmes le lac Travers séparé du premier par une étroite largeur de terre seulement et débouchant l'un dans l'autre de manière à nous permettre de dire que le second n'est que la continuation du premier. Ici encore le paysage était magnifique et la glace nous permit d'atteindre à l'autre extrémité dans quelques minutes. Nous arrivions à la fin de notre course lorsque sous nos pieds nous aperçûmes un nombre considérable de truites nageant dans un pied d'eau et frayant tout à leur aise sous les rayons d'un soleil sans nuages. La glace est bientôt percée et des lignes tendues nous donnent deux douzaines de truites d'un pied de lon-

geur en moyenne dans un petit quart-d'heure. Nous reprîmes le sentier en route pour le Lac L'Epaule, que nous frappâmes dans le milieu de sa longueur. Malheureusement ses eaux profondes et larges n'ont pas encore permis à la glace de se former, et nous sommes forcés de suivre le sentier qui cotoie ses bords. Nous étions en pleine marche lorsque nous rencontrâmes un camp dont les cendres encore fumantes disaient que les chasseurs l'avaient quitté le matin même.

UN CAMP DE HURONS.

CE qui nous frappa à première vue, dans ce camp ouvert à tous, à quelques pas du Lac, c'est l'extrême sécurité avec laquelle les sauvages laissent tout ce qu'ils ont sous la protection traditionnelle du couvert de la forêt. Il semble qu'il leur reste quelque chose de la fierté nationale qui les porte à mépriser les vices des visages pâles et qui leur fait dédaigner les plus simples mesures de précaution contre le vol, de tout temps inconnu parmi eux. " Pas de voleurs dans le bois " remarquait un jour un de nos sauvages en cherchant un objet que nous avions écarté dans le camp, et il faut que les sauvages soient bien persuadés de cette vérité pour abandonner, comme ils le font, leurs armes, leurs vivres, leur chasse, en un mot tout ce qu'ils possèdent dans leur camp ouvert, pendant qu'ils s'absentent des semaines entières, à la poursuite de quelque gibier qui a traversé leur chemin de chasse, ou à la visite des pièges et des attrapes tendus à la loutre, à la martre, au vison, au castor, à l'orignal ou au carcajou. C'était une de ces excursions qui avait motivé l'absence des sauvages dont nous rencontrions le camp, et ne pouvant obtenir de renseignements d'eux-mêmes, nous commençâmes une perquisition générale pour juger de leur chasse. La cabane, large de six pieds se composait tout simplement d'un plan incliné, fait d'écorces imbriquées appuyées sur quelques perches, ouvert à l'exposition du sud et fermé à droite et à gauche de manière à former un abri complet contre les vents du Nord, de l'Est et de l'Ouest. En face du camp était une immense épinette renversée dont les racines encore toutes chargées de terre formaient un écran contre les vents du Sud et un foyer pour le feu du bivouac. C'était là que fumait encore une bûche allumée pour le déjeuner du matin, et que notre cuisinier fit bientôt flamber en préparant le diner. Dès notre arrivée nous avions aperçu au bout d'une perche plantée dans la neige, une superbe cuisse de caribou. La tentation était trop forte, et remplaçant la viande fraîche pour du lard salé nous fîmes un échange que nous pensâmes tout à notre avantage, après avoir goûté à notre nouveau plat.

La curiosité aidant nous ouvrîmes un sac de fourrures, principalement de peaux de castors. Passés entre les perches du toit, étaient un fusil chargé, un sac à plomb contenant quelques balles, et un cerceau autour duquel séchait une peau de castor, récemment tué, tendue avec force et percée d'un coup de feu. Parmi les ustensiles de cuisine une micoine de sapin encore toute neuve attira notre attention. Sur le manche était incrusté tout au long le nom d'une femme. C'était sans doute pendant les longues soirées du camp que le souvenir de la famille était venu au cœur du pauvre sauvage isolé au fond des bois.

En cherchant encore nous trouvâmes une lettre du pays,malgré notre respect pour tout ce qui touche à une correspondance personnelle, notre curiosité l'emporta. Au reste nous n'eûmes pas besoin de briser le cachet de l'enveloppe, cette lettre était sans enveloppe. Nous ne la dépliâmes pas non plus car elle était écrite tout au long sur une petite planche de sapin bien mince, longue de trois pieds et large de six pouces, découpée en forme d'aviron à manche racourci. Nous n'avons qu'un regret, c'est de n'avoir pas conservé l'original de cette correspondance avec son langage et ses nouvelles locales. Sur le revers de la planche nous donnâmes des détails sur notre exploration avec des nouvelles du village, puis l'heure de repos étant écoulée, chacun reprit son paquet et nous partîmes pour aller camper sur une montagne à peu de distance du Lac des Neiges, dont nous rencontrions le sentier à l'Est de notre route.

LE LAC CARIBOU.

ENCOURAGÉS par la grande distance que nous avions franchie le jour précédent, nous partîmes de bonne heure mardi le 25, après une nuit très-froide passée sur le sommet d'une montagne peu boisée et exposée au vent du nord. Un ciel étoilé, d'un bleu magnifique, sans nuage, un vent s'engouffrant de côté dans notre camp, établi Est et Ouest et un feu mal nourri par nos hommes fatigués, voilà autant de circonstances qui sur une montagne à trois milles pieds au dessus du niveau de la mer et à la fin d'octobre,

ont pour résultat un froid excessif, contre lequel un abri de coton et une couverte de laine ne sont pas une protection suffisante. Aussi avons-nous eu froid et avons-nous trouvé le matin une chaudière d'eau placée à nos côtés, sous la tente, complètement glacée pendant la nuit. Mais la vie de camp a cela de particulier qu'elle nous habitue aux froids les plus intenses, dont les atteintes ne se font plus sentir. Pendant la première nuit au lieu de nous déshabiller, nous nous vêtissions pour dormir, mais quelques semaines plus tard nous abandonnions notre paletot comme un embarras pendant le sommeil.

Notre voisinage des lacs nous permettait d'entendre dans le silence de la nuit, les craquements de la glace répétés par l'écho des montagnes boisées. " La glace serre de ce temps-là " disaient nos sauva g en attisant les braises du foyer.

A peine avions-nous fait un mille que nous arrivâmes à un lac de forme irrégulière que nous traversâmes sur la glace. Nous reprîmes le sentier plaqué et après avoir traversé une hauteur assez considérable nous arrivâmes au Lac Caribou vers midi. Sur tout le parcours du chemin, des attrapes étaient tendues par les chasseurs que nous avions rencontrés, mais comme elles avaient été visitées depuis deux jours, à en juger par les pistes récentes imprimées sur la neige, nous ne trouvâmes pas une martre prise. Ces attrappes sont d'une construction fort simple. Quatre copeaux longs de 18 pouces et larges de six sont enlevés à quelque sapin voisin et enfoncés dans le sol de manière à former une petite chambre ronde, recouverte par une branche de sapin Une porte longue de neuf pouces est ménagée d'un côté, devant laquelle joue dans une coulisse, faite avec deux petits piquets, une perche longue de six pieds et grosse comme le bras, retenue à six pouces de terre par un petit support mobile. Pour arriver à l'appât placé à l'intérieur de la chambre la martre est obligée de déranger le support et en même temps la perche lui tombe sur le col et la tue à l'instant même. Une tête de truite sert ordinairement d'appât. La neige et la glace en embarrassant le jeu de la perche dans la coulisse rend impossible l'emploi des attrapes en hiver.

Les sauvages ont également l'habitude de tendre des collets aux caribous qui sont assez ingénieux, mais dont un faillit nous causer un grave accident. Ce collet consiste dans une forte courroie, disposée en nœud coulant et étendue sur le sol, dans un sentier fréquenté par les caribous ou les orignaux, Attaché au sommet d'un jeune arbre bien flexible, le collet est retenu à terre par une branche et un petit piquet disposés en attrappe. De sorte qu'au moment où le pied de l'animal se pose au milieu du nœud coulant, la perche se relève avec force et retient par la patte l'imprudent carribou qui perd son équilibre en ayant un de ses pieds soulevés de terre et est impuissant à se retirer du piège dans lequel il est tombé.

Malheureusement un de ces pièges avait été tendu dans le sentier que nous suivions, entre deux racines traçantes, laissant un espace profond de dix pouces et large de trois pieds. Déjà nous avions évité ce danger avec un certain nombre des hommes en sautant d'une racine à l'autre sans nous douter du piège qui nous était tendu, lorsque M. Hamel effleura le nœud coulant et le fit partir à la grande frayeur de M. Neilson qui le suivait de près et qui faillit le recevoir dans la figure. Nos sauvages n'hésitèrent pas à dire que si un homme fût tombé dans le collet, il aurait été enlevé par les pieds, tandis que le front aurait donné contre les racines, de manière à le blesser grièvement, sinon mortellement.

Après quelques instants de repos sur les bords du lac Caribou, dont une partie seulement était glacée, nous repartîmes, traversâmes bientôt un nouveau lac moins grand, dont la glace put nous porter, et commençâmes l'ascension d'une montagne peu haute il est vrai, mais d'une pente très-rapide. De fait c'est la seule difficulté sérieuse que nous ayions encore rencontrée pour le tracé d'un chemin, et il n'est pas douteux que cette difficulté pourrait être tournée. Une neige abondante tombe à gros flocons et déjà nous enfonçons jusqu'aux genoux sans pourtant avoir besoin de nos raquettes. De fait, depuis notre départ nous n'avons pas eu une seule journée sans pluie ou sans neige et sans avoir été mouillés complètement de la tête aux pieds. Une montée comme celle que nous gravissons est bien faite pour exténuer nos porteurs, surtout à la fin d'une journée déjà longue ; aussi campons-nous sur le premier plateau dans une forêt épaisse de bois verts, chargés de neige, et près d'un ruisseau tombant en cascade dans un ravin profond.

LA MARE DE LA RIVIERE MONTMORENCY.

NOUS étions en marche depuis une heure, jeudi le 29, lorsque pendant un repos sur le flanc d'une colline, nous aperçûmes descendant à grands pas derrière nous trois hommes, que

nous reconnûmes bientôt pour être Simon le vieux trappeur de Lorette avec son fils et Jean Baptiste, trois hommes d'une force et d'une expérience peu communes, dont le renfort assurait notre traversée jusqu'au Lac St. Jean, considérée douteuse jusqu'à ce jour. Après les premiers serrements de main, ils nous informent que de retour de leur chasse d'automne ils se sont mis à notre poursuite ainsi que l'ordre leur en avait été donné. Les chefs de l'expédition décident alors, pour hâter notre voyage, de garder tout le personnel jusqu'au Lac Jacques-Cartier en répartissant également la charge entre tous les hommes, de manière à faire de plus fortes journées de marche. Nos nouveaux porteurs ayant fini leur paquet, nous partons légèrement et arrivons aux bords de la rivière Montmorency, dont les eaux coulent ici avec une lenteur qui leur a fait donner le nom de Mare. Les derniers froids ont glacé la rivière et nous avons la perspective d'une bonne journée de marche devant nous. Les paquets sont placés sur des traineaux improvisés et nous marchons d'un pas rapide vers le lac Jacques-Cartier. Ici la rivière Montmorency parcourt une vallée assez large dont la culture serait très-possible Un foin naturel épais et de bonne qualité abonde sur tout son parcours, en même temps que des feux ont brûlé la forêt dès longtemps et ont préparé le sol au passage de la charrue Vers midi, nous nous arrêtons derrière une pointe élevée qui nous protège contre un vent violent, nous poussant en route. Nous repartons bientôt au pas de course, et placés à l'avant de notre colonne, nous venions de doubler une pointe de la rivière, lorsque nous aperçûmes un original avec deux petits, buvant à un trou d'eau sur la glace, à deux cents verges de nous.

Nous retournâmes au plus vite sur nos pas pour arrêter le reste de la colonne au-delà de la pointe, et le plus grand silence succéda au tapage général pendant que M. Neilson coulait une balle dans son fusil. Il s'approchait déjà à une portée convenable lorsqu'une bouffée de vent avertit l'orignal de la présence d'un ennemi. En même temps il traversa la rivière et bondit dans la forêt, suivi de près par ses deux petits. Quelques heures après, nous traversâmes leurs pistes, et bien qu'à une grande distance de l'endroit où nous les avions surpris, ils couraient encore à toute vitesse, ainsi que nous pouvions en juger par leurs pistes profondément enfoncées dans le sable éclaboussé sur la neige. Nous continuâmes ainsi le reste de la journée sur la glace que nous n'abandonnions que pour couper des pointes trop longues et abréger ainsi notre chemin. Le soir, nous campâmes dans un petit îlot tout entouré de glace. D'industrieux castors avaient inondé toute la vallée par une chaussée habilement construite et qui agrandissait l'étendue de leurs domaines.

Vendredi le 30, nous continuâmes notre route sur la glace jusqu'à ce que quelques petits rapides nous forcèrent de laisser cette route facile, mais peu sûre, pour un sentier pierreux très-difficile à suivre. Ici une partie de la vallée se compose de roches dénudées, sans la moindre trace de végétation, formant un paysage accidenté. Sur les bords de la rivière, le sol se compose de gros cailloux roulés à travers lesquels croît ici et là quelque rare épinette rabougrie. Il ne faudrait pas conclure que tout le pays environnant est de cette nature ; il y a aussi des alluvions de sable et des prairies naturelles susceptibles de culture. Nous campons encore près d'une chaussée de castors.

LE LAC JACQUES-CARTIER.

SAMEDI, le 31, de bonne heure, nous levons le camp par une pluie torrentielle, bien décidés à faire les six milles qui nous séparaient encore du lac Jacques-Cartier sur les bords duquel nous voulions passer le Dimanche. Nous traversâmes d'abord des savanes dans lesquelles nous enfoncions à chaque pas, puis nous prenons une montagne dans laquelle le sentier que nous suivons est à peine tracé. A chaque instant nous le perdons, et ce n'est qu'après s'être séparés dans toutes les directions et après de minutieuses recherches que nous le retrouvons. A midi, nous nous arrêtons un instant pour manger un biscuit et réchauffer nos membres engourdis par le froid. Nos effets complétement trempés se collent sur nous, et pendant que la chaleur du foyer répand une douce chaleur sur nos poitrines, nous avons froid au dos, et la pluie froide qui n'a cessé de tomber par torrents depuis le matin continue son œuvre sans relâche, au grand détriment de notre comfort. Dans ces circonstances, le repos est pire que la fatigue et nous repartons avec la perspective de camper bientôt. En effet, à trois heures, après avoir descendu une côte rapide, nous arrivons sur les bords d'une immense nappe d'eau, sur laquelle la vue s'étend à trois lieues, c'était le lac Jacques-Cartier. Au milieu des clameurs les plus enthousias-

tes et des fécilitations réciproques sur notre arrivée nous étions descendu sur le sable même du rivage pour en mieux voir les bords, lorsque nous aperçûmes sur une pointe voisine de la décharge du lac un caribou pacifiquement occupé à brouter l'herbe. On se tait, et M. Neilson, armé de son fusil, avançait le long de la berge pour l'approcher, lorsque l'animal releva la tête et se mit à flairer l'air comme s'il se disposait à partir. M. Neilson alors pressa la détente et le coup partit. Le caribou bondit sur lui-même et s'élança dans la décharge du lac, traversa de notre côté et s'enfonça dans le bois. Un de nos sauvages le suivit, mais ne trouva aucune trace de blessure.

A quatre heures nous étions comfortablement campés, et à la chaleur d'un grand feu chacun était occupé à faire sécher ses effets.

Après une longue nuit de repos, nous nous réveillâmes dimanche 1er Novembre, par une tempête de vent et de pluie qui n'était que la continuation du temps que nous avions eu tout le jour précédent. La neige avait complétement disparu et nous nous en félicitions dans l'espérance que nous passerions les hauteurs sans le secours des raquettes, lorsque vers midi une neige épaisse commença à tomber. Immédiatement après les prières du dimanche, nos cinq porteurs canadiens furent informés par les chefs de l'exploration que leurs services n'étaient plus requis. En effet les provisions avaient diminué de moitié et nous n'étions partis que depuis onze jours. La partie la plus difficile et la plus longue du chemin nous restait à faire et la saison avancée nous faisait craindre des neiges profondes à franchir, qui nécessairement retarderaient encore notre marche. Pendant qu'ils se préparaient à partir, Messieurs Neilson et Hamel étaient occupés à leur correspondance. Vers deux heures, tout étant prêt, nos hommes partirent après nous avoir fait les meilleurs souhaits, emportant avec eux les dernières nouvelles d'une expédition, dont Québec ne devait entendre parler qu'un mois plus tard. Nous n'étions pas sans nous douter des dangers qui nous attendaient, et pour donner une idée de notre manière de les voir, en même temps que pour réfuter l'accusation portée contre nous, personnellement, par les faiseurs de colonisation, qui n'ont vu dans notre excursion qu'un mesquin intérêt personnel, et une mission d'étouffer à prix fixe le projet d'une voie de communication entre Québec et le lac St. Jean, nous publions ici la correspondance que nous adressâmes du lac Jacques-Cartier au "*Canadien*." Disons-le, nous étions loin de nous douter qu'au moment où nous tracions ces lignes, nous étions vilipendé et travesti par celui-là même à qui elles étaient adressées, en qui nous pensions avoir un ami personnel franc et loyal, sinon un ami politique.

CORRESPONDANCE DATEE DU LAC JACQUES-CARTIER.

Lac Jacques-Cartier, dimanche 1er novembre 1863.

Mon cher confrère,

L'intérêt qu'ont pris vos lecteurs à tout ce qui se rattache à la colonisation des terres incultes situées entre Québec et le lac St. Jean m'engage à vous annoncer que nous sommes aujourd'hui campés sur les bords du lac Jacques-Cartier, à 70 milles à peu près de Québec.

Quand je dis *nous*, je présume que vous n'êtes pas sans savoir que le gouvernement, cédant à la demande d'une " exploration chargée de trouver une ligne pratiquable et avantageuse pour la construction d'un chemin projeté entre Québec et le lac St. Jean" a nommé Messieurs Neilson et Hamel de Québec pour exécuter cette exploration avec toute la célérité convenable.

Un personnel de porteurs, composé de trois Hurons, trois Maléchites, un Abenaquis et de cinq pêcheurs du voisinage, ayant été organisé, j'obtins la faveur de suivre l'expédition, et nous partîmes de Stoneham vendredi le 23 octobre.

Jusqu'ici, nous avons suivi les sentiers de chasse, en grande partie plaqués, et les plus grandes difficultés que nous avons eues à vaincre se trouvent dans les charges considérables de provision qu'il faut transporter à dos d'homme, les embarras sans nombre de la forêt et un pied de neige dans quelques endroits. Je ne tiens pas compte de la pluie et de la neige qui nous trempent et qui se détachent des arbres par l'effet du vent et plus souvent encore par les secousses que nous imprimons aux branches en nous frayant un chemin à travers le bois.

Rien n'est beau sans doute comme le port d'un arbre résineux, pliant ses grands bras sous le poids de la neige. Rien n'est beau non plus, comme le manteau blanc dont les poëtes savent si bien draper les montagnes et les vallées. Mais mon cher confrère, lorsque les résineux forment une muraille presque impénétrable, même au regard, et que ce manteau blanc cache sous ses replis ondoyants toutes espèces de surpri-

se, comme un tronc glissant qui nous renverse, comme une petite mare d'eau dans laquelle disparaît notre chaussure, ou encore comme un vide entre deux cailloux dans lequel nous enfonçons avec arme et bagage, je vous avoue que la poésie fait trop tôt place au prosaisme le plus vulgaire. Pis que cela, nous nous surprenons à désirer moins d'arbres résineux, moins de neige sur leurs grands bras, et pas de manteau blanc du tout pour draper les montagnes sur toute la distance des cent milles qui nous séparent de notre destination.

Pourtant si nous avons eu des obstacles à vaincre, nous avons eu aussi quelques beaux jours, et le froid en congelant la surface des lacs nous a rendu des services signalés et nous a donné une route facile pour le transport des paquets, sur des branches servant de traîneaux improvisés. Nous avons traversé ainsi le lac Noël et le lac Travers. Le lac Lépaule a des eaux profondes et n'était pas encore glacé Le lac Caribou et la Mare en grande partie aidèrent également notre route en nous offrant un passage facile.

Je ne puis entrer ici dans aucun détail sur la valeur des terrains que nous avons traversés, mais en attendant que je puisse, à mon retour, compléter cette lacune, je puis vous informer que jamais, dans mes nombreux voyages, je n'ai vu jusqu'ici de terrain moins propre à la culture. Même les résineux les moins exigeants ne peuvent puiser dans le sol couvert de leurs débris accumulés, les éléments nécessaires à leur développement complet. A cinquante ans, ils arrivent à un diamètre de sept pouces à peu près. Leur végétation est souvent maladive et leur écorce chargée de mousse. Le sol est chargé de cailloux roulés et se compose de sable dans les bas-fonds. Le terrain est d'une grande pauvreté, à tel point que les arbres ne peuvent y implanter leurs racines avec assez de force pour résister aux coups de vent de la localité. Nous avons ainsi traversé des "*renversis*" d'un quart de mille d'étendue et sur toute la route nous marchons sur des corps morts qui embarrassent considérablement la marche.

Il est très-facile de faire un chemin jusqu'au lac Jacques-Cartier, mais il ne sera pas également possible de trouver des colons pour défricher les terres qu'il traversera. Dans le voisinage des lacs, le long de la Mare, il y a du terrain propre à la culture, mais, sur les hauteurs, je maintiens que nos céréales ne sauraient venir à maturité, même dans les meilleures circonstances. A Stoneham, Mr. Henright, qui cultive depuis 20 ans un domaine qu'il a défriché lui-même, affirme que l'avoine ne mûrit chez lui que lorsqu'elle est semée depuis le 10 jusqu'au 25 de Mai. Or l'altitude du lac Jacques-Cartier est de plus de 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, plus du double de celle de Stoneham ; il faut donc en conclure que le climat de la région que nous avons traversée est de beaucoup moins favorable à la culture du sol.

Je voudrais pouvoir continuer ces renseignements pris et donnés sur les lieux mêmes, mais les cinq hommes que nous renvoyons partent et il me faut terminer. Demain nous construirons un radeau pour remonter le lac Jacques-Cartier, qui a plus de trois lieues de largeur. Nous suivrons ensuite une route entièrement nouvelle pour atteindre la rivière Upica que nous traverserons pour nous diriger ensuite vers la rivière Metabetchouan, à l'embouchure de laquelle se trouve le poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, sur les bords du lac St. Jean. Nous reviendrons par Chicoutimi, St. Urbain et la Baie St. Paul. Nous prenons des vivres pour 20 jours. Si nous en manquions, seulement à cinq milles de notre destination, la position serait fort embarrassante. Nous comptons sur la connaissance des bois de nos sept sauvages, dont pas un pourtant n'a fait le trajet, et sur nos pieds pour nous tirer d'embarras dans un cas de difficulté.

Tout à vous,

J. PERRAULT,

Directeur de la Revue Agricole.

Telle était notre correspondance qu'un ami de Québec a cru devoir intercepter. Après les attaques auxquelles nous avions été en butte de la part du "Canadien" et que nous ignorions personnellement, notre ami n'ayant pas ouvert notre correspondance, crut qu'il était prudent de ne pas donner des armes à la mauvaise foi et l'intercepta. Nous avons beaucoup regretté cette demarche, car elle eût mis fin aux accusations toutes gratuites dont nous étions alors victime.

Avant de continuer le compte-rendu de notre voyage nous allons nous arrêter à l'étude de l'avenir des hauteurs du lac Jacques Cartier, car il est temps, croyons nous, d'entrer dans la discussion sérieuse du projet d'ouvrir une voie de communication directe entre Québec et le lac St. Jean.

DEUXIEME PARTIE.

AVENIR DES HAUTEURS DU LAC JACQUES CARTIER.

SOMMAIRE.—Les hauteurs du lac Jacques Cartier—Rapport de l'exploration Blaiklock—De Stonehan à la hauteur des terres par Blaiklock—La hauteur des terres au lac St. Jean par Blaiklock—Influence de l'altitude sur le climat et la végétation—Influence du climat, du sol et des débouchés.

LES HAUTEURS DU LAC JACQUES CARTIER.

NOUS classerons sous le nom de " Hauteurs du lac Jacques Cartier toute cette région de montagnes dans lesquelles prennent leurs sources les rivières Montmorency, Jacques Cartier, Batiscan, Ste. Anne, Malbaie, Chicoutimi, Upica, Kouspagen, Metabetchouan, Ouatchouan et les confluents de la rivière Croche. Le seul fait que cette région de montagnes est la source d'un aussi grand nombre de rivières considérables, est une indication par lui-même de la nature et de la configuration du terrain. Il n'y a que de hautes montagnes à plusieurs mille pieds au dessus du niveau de la mer, qui puissent par l'abaissement de leur température condenser sur leurs flancs boisés la vapeur d'eau dont sont chargées les brises tièdes de nos étés excessifs. Il n'y a que de hautes montagnes aussi qui puissent accumuler sur leurs cîmes altières et dans les ravins profonds qui les séparent ces amas de neiges, nous ne disons pas éternelles mais suffisantes au moins pour alimenter pendant 10 mois de l'année les cours d'eau rapides et souvent navigables que nous avons nommés. Les hauteurs de Jacques Cartier sont pour nous ce que sont pour l'Europe les Alpes et les Pyrénées. Là bas sont des glaciers éternels où s'arrêtent les limites de la végétation. Ici nous arrivons à une altitude ou les bois feuillus font place aux arbres verts plus robustes. Nous aurions aimé à donner ici le journal des arpenteurs chargés de l'exploration, mais il n'a pas encore été déposé au ministère de l'agriculture. Nous aurions également aimé à enrégistrer ici le rapport de l'exploration de M. Blaiklock de Stoneham au lac Kenogomi par le lac Jacques Cartier, mais ce document ne se trouve pas non plus dans les archives du gouvernement. Il ne nous reste donc que l'exploration de M. Blaiklock en 1849 de Stoneham à la rivière Metabetchouan, aidé de M. Geo. Debergers, chargé par le gouvernement d'alors de faire le tracé du chemin. Au reste toute la région des hauteurs de Jacques Cartier offre la même configuration à très-peu près, et tout en pouvant suivre les gorges des montagnes de manière à tracer un chemin praticable, il n'en est pas moins vrai que le pays n'est qu'une succession de montées et de pentes rapides, séparées seulement par d'étroites vallées. Les arpentages que nous donnons, ayant été faits avec la plus minutieuse exactitude, pourront guider le lecteur dans son appréciation des difficultés que nous avons eu à vaincre dans tout le trajet.

RAPPORT DE L'EXPLORATION BLAIKLOCK.

CONFORMEMENT aux instructions reçues du département des terres de la couronne, datés le 24 août 1849, je laissai Québec le 16 septembre, accompagné de M. George Duberger comme assistant, et me suis rendu à l'angle S. O. de Stoneham, (endroit fixé comme point de départ dans mes instructions,) où, après avoir établi la latitude et les variations, la première étant 46° 59′ 29″ Nord, la dernière 16° 30′ Ouest, je partis une ligne dans la direction astronomique N.15° O., que j'ai prolongée jusqu'à la rive Sud du lac St. Jean. Cette ligne est sortie à 66 chaînes à l'Ouest du poste de commerce de l'honorable compagnie de la Baie d'Hudson, et est de 104 milles, 20 chaînes et 74 chaînons en longueur.

En faisant cette exploration, mon intention s'est portée sur les objets suivants, savoir: l'ouverture d'une ligne de communication depuis les établissements en arrière de Québec jusqu'aux terres cultivables situées sur les bords du lac St. Jean et les facilités qu'il y a de faire des établissements sur le dit chemin.

En décrivant le pays que la ligne doit traverser, je me bornerai à parler des traits principaux qu'il présente et des difficultés qu'il faudra surmonter pour établir une bonne ligne de communication.

Entre le point de départ et la rivière Jacques Cartier, distance de six milles et demie, rien ne s'oppose à la construction d'un bon chemin. Bien que la ligne droite passe à travers un pays considérable qui n'offre qu'un terrain difficile et rocheux, cependant en pratiquant une légère déviation le chemin

peut devenir très-bon. Le premier obstacle se rencontre sur la rive Nord de cette rivière qui, ici, a deux chaînes de large et coule dans une vallée profonde entre deux chaînes parallèles de hauteurs considérables qui augmentent en élévation et en raideur vers le N. E.; celle de la rive Nord courant bien loin vers le S. O. Le lit de ce cours d'eau est bien plus bas que le niveau général du pays au-delà; aussi pour y parvenir il faut se diriger en zig-zag en face de la hauteur, qui est bien bouleversée et rocheuse et qui nécessiterait des tranchées et des terrassements considérables sur le flanc de la montagne. Après avoir monté sur cette montagne, le chemin aurait à faire un détour de quelques milles vers le N. E., et passer autour d'un lac appelé lac St. Vincent;—ici il faudrait surmonter une seconde chaîne de montagnes, et cela par un passage difficile qui demanderait aussi beaucoup de tranchées et de terrassements. Mais comme le soin d'explorer et tracer la ligne du chemin a été confié à M. George Duberger, qui n'a pas encore transmis son rapport, je ne suis pas en état de faire rapport sur la partie qu'il a explorée, (environ 40 milles), et je me bornerai aux observations que j'ai faites en tirant la ligne droite.

DE STONEHAM A LA HAUTEUR DES TERRES, PAR BLAIKLOCK.

DEPUIS la rivière Jacques-Cartier jusqu'au 24e mille, le pays que traverse la ligne s'élève par une succession de montagnes anfractueuses, escarpées et rocheuses, dont les faces Sud et Sud-Est le sont tellement qu'elles sont inaccessibles en plusieurs endroits, le roc nu perçant à travers les arbres dans presque toutes les directions; le bois est maigre et rabougri, et le sol (pour ce qu'il y en a) est de la description la plus pauvre—la ligne passe dans le 11e mille par un petit lac dont la décharge, dans l'espace d'un demi-mille, descend au moins cent pieds par des cascades et des chûtes innombrables.

Du sommet d'une montagne dans le 13e mille, j'ai pu voir les eaux du lac St. Charles, les rives du St. Laurent et les paroisses de la rive Sud du fleuve, aussi loin que ma vue pouvait atteindre.

Les rangées de montagnes qui suivent une direction Nord-Est et Sud-Ouest doivent être coupées presqu'à angles droits par la ligne du chemin; et bien qu'il y ait quelques points où ces rangées pourraient être traversées à des hauteurs moins considérables qu'ailleurs, toujours il faut atteindre à la hauteur des terres: et je pense que je dis plutôt moins que plus en disant que certaines parties des eaux des rivières Ste. Anne et Jacques-Cartier (que la ligne coupe) ont une élévation de trois mille pieds au dessus du niveau du St. Laurent; et quelques-uns des sommets les plus élevés dans ces rangées de montagnes ont de quatre à cinq mille pieds. Les vallées, ou pour mieux dire les ravines, qui se trouvent entre ces rangées, sont étroites, et il y coule généralement quelques petits ruisseaux ou cours d'eaux.

Quelquefois elles sont parallèles avec les rangées de montagnes, d'autres fois elle, les coupent directement. Elles sont aussi obstruées par des fragments de rochers à gros grains, variant d'un à cent tonneaux en pesanteur, qui paraissent avoir été détachés des flancs des montagnes adjacentes et précipités dans les vallées. Au 17e mille, la ligne traverse les premières eaux tributaires de la rivière Ste. Anne par un petit lac, (le lac au Canard): elle traverse aussi un grand ruisseau au 18e mille. A environ deux milles à l'Ouest du 10e mille se trouve la rivière Tourile, une des branches principales de la rivière Ste. Anne; ici elle fait presque un détour rectangulaire et coule dans une direction Sud-Ouest, pendant qu'elle vient du Nord-Ouest au détour. Sur la rive Ouest de la rivière est la grande montagne Tourile, qui élève sa tête gigantesque de mille à quinze cents pieds au-dessus du niveau du cours d'eau qui se trouve à sa base et est absolument inaccessible des côtés Sud et Est. Les rochers et les rocs qui sont suspendus au-dessus de la rivière à des centaines de pieds de hauteur, présentent un coup-d'œil remarquablement grand. Pendant plusieurs milles en descendant comme en montant ce ruisseau, les montagnes sont excessivement escarpées et rocheuses—dans plusieurs endroits elles sont tout-à-fait inaccessibles. Du sommet des montagnes, au 21e mille, on a, pour plusieurs milles au Sud et à l'Ouest, une étendue de pays qui paraît extrêmement brisé et montagneux—ce sont des pics qui s'élèvent derrière des pics, des montagnes, jusqu'à ce que, se confondant ensemble, ils forment une rangée continue dans un horizon éloigné. La rivière Tourile coule parallèle à la ligne pendant environ quatre milles, puis elle fait un détour et vient du Nord-Ouest à travers une tranchée profonde dans les montagnes. La ligne ne coupe aucune des grandes branches de la rivière Ste.

Anne, mais simplement les tributaires les moins considérables.

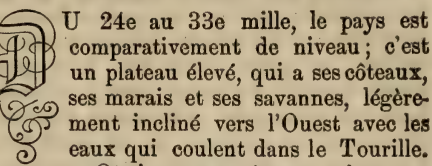
Du 18e au 24e mille le pays est extrêmement brisé et bouleversé, et présente de hautes rangées de montagnes qui s'élèvent à angles de 30° à 40°, avec des fragments perpendiculaires de rochers couverts çà et là de mousse ; les vallées, comme il a déjà été dit, sont couvertes de fragments de rochers qui paraissent avoir été détachés par l'effet de la glace et précipités dans l'abîme qui s'ouvre au-dessous, en laissant des traces sur les flancs de la montagne, où ils ont renversé les arbres devant eux.

Le 24e mille me paraît être environ à la hauteur des terres, ou à l'endroit le plus élevé dans la rangée des montagnes qui courent toutes vers le Nord-Est et le Sud-Ouest ; mais le terrain en est tellement brisé que le pays présente une succession infinie de hauteurs à sommets arrondis et plus ou moins escarpées dans toutes les directions. Dans toute cette partie du pays que je viens de mentionner, je ne pense pas qu'il y ait des terres qui soient propres à l'agriculture au nord du 10e mille, au moins à 6 milles de chaque côté de la ligne.

Le bois est de la description la plus pauvre, (du sapin, épinette noire et du bouleau blanc,) et le sol est de la qualité la plus inférieure, (du sable et du gravois,) très-compact, avec douze à dix-huit pouces de tourbe et de mousse ; le terrain est tellement pierreux et rocheux que c'est avec la plus grande difficulté que j'ai pu planter mes baguettes (bien que le bout en soit d'acier) pour m'aider à tirer la ligne. Le bois est aussi très-maigre et rabougri, et pousse si serré que les branches sont mêlées les unes avec les autres, et c'est avec beaucoup de difficultés que l'on a pu se frayer un passage. Le rocher est si près de la surface et les arbres y tiennent si peu, que les gros vents qui règnent dans ces montagnes, dans le printemps et dans l'automne, en renversent des étendues de plusieurs acres ; et ces *renversis* sont si nombreux que parfois j'ai été obligé de marcher plusieurs centaines de verges sans pouvoir toucher à la terre ; ceci, joint aux difficultés déjà mentionnées, fait que le pays est non-seulement difficile mais encore dangereux à traverser.

Il serait très-difficile de construire un chemin *passable* dans cette section du pays, par rapport à la nature montagneuse et inégale du terrain, et au sol pierreux et rocheux qu'il faudrait traverser.

LA HAUTEUR DES TERRES PAR BLAIKLOCK.



U 24e au 33e mille, le pays est comparativement de niveau ; c'est un plateau élevé, qui a ses côteaux, ses marais et ses savannes, légèrement incliné vers l'Ouest avec les eaux qui coulent dans le Tourille.

Quoique ces côteaux soient peu élevés, il en est cependant qui sont escarpés ; le roc est presqu'à la surface du sol et perce au sommet ; le sol qui le couvre est mince et composé de gros sable et de gravois avec beaucoup de pierres à la surface, le tout couvert d'une couche épaisse de mousse ; dans les savannes l'on voit une tourbe et une mousse noire d'un pied et demi à deux pieds d'épaissseur ; le bois est de l'épinette noire, du sapin et du bouleau blanc, mais d'une crue très-petite et rabougrie.

Du sommet d'une élévation, dans le 33e mille, on peut voir le pays pour dix milles à la ronde ; il paraît brisé par des montagnes qui sont comme des vagues (particulièrement dans le Nord-Ouest et le Nord-Est,) courtes et détachées, avec des rochers qui percent au sommet ; le bois est noir et rabougri, et le sol maigre, couvert de pierres et de sable ; les arbres sont aussi renversés en grand nombre.

Depuis le 33e mille le pays est coupé par de profondes ravines et des côteaux de rochers escarpés. Dans le 38e mille, la ligne traverse un lac long et étroit dont les eaux se déchargent au Sud-Est ; il a quatre milles de long sur environ ½ de large et forme la source des eaux de la branche Nord-Ouest de la rivière Jacques Cartier ; ce lac reçoit ses eaux à plusieurs milles à la ronde. A environ deux milles à l'Ouest de la tête de ce lac, on rencontre le Metaubetchoan, grande rivière qui se décharge dans le lac St. Jean. Au 39e mille, la ligne traverse les premières eaux tributaires du Metaubetchoan, et le terrain penche vers l'Ouest. Au 45e mille, la ligne traverse un endroit très-élevé dans la rangée des montagnes, et offre un point de vue étendu au Sud et au Sud-Ouest du pays, qui est brisé, rocheux et stérile, comme on l'a déjà décrit ; sur un autre point élevé je pouvais voir de l'autre côté de la vallée du Metaubetchoan, au Nord-Ouest, à une distance de 20 milles ; à l'Ouest de la rivière le pays ne paraissait pas aussi brisé ; les montagnes s'élevaient les unes au-dessus des autres jusqu'à ce qu'elles se perdîssent dans la distance ; d'après leur apparence, j'oserais dire que la terre était de beaucoup meilleure qu'aucune partie de celle sur la ligne qu'on

eût encore passé. Au Sud-Est et au Nord-Est, aussi loin que la vue peut s'étendre, on voit encore les mêmes coteaux tristes et stériles; ce point paraît être à la plus grande hauteur des terres dans la seconde chaîne de montagnes, et le terrain s'abaisse graduellement au Nord et au Nord-Est. Du 23e mille au 45e mille, le pays semblerait avoir la même élévation générale, et quoique bien coupé et brisé par des montagnes et des côteaux, il est le bassin dans lequel les rivières Ste. Anne, Jacques-Cartier, Batiscan, Metaubetchoan et Espicabaw prennent leurs sources; il est si pauvre et si stérile que je ne crois pas que les terres soient bonnes à aucune chose quelconque.

Du sommet d'un coteau dans le 54e mille, je pouvais voir bien loin dans une direction Sud; le pays conserve le même caractère stérile et montagneux, avec des rocs et des rochers dans toutes les directions; le sol est de la plus pauvre description, et le bois est rabougris et petit—(sapin, épi nette noire et bouleau blanc.) Je p s aussi apercevoir un grand brûlé au Sud-Est et au Nord-Est, aux environs des sources de l'Upicabaw ou rivière à l'Ecorce.

Ici les montagnes prennent de nouveau une forme continue; quand elles ne suivent point la direction de quelques grands cours d'eau elles prennent une direction Nord-Est et Sud-Ouest; mais elles sont tellement coupées par les ravines et les petits ruisseaux qui descendent de leurs flancs que le pays paraît être absolument bouleversé. Un trait particulier de ces montagnes, c'est qu'elles s'élèvent par une suite de montées presque perpendiculaires e. sont toujours plus escarpées au Sud et au Sud-Est qu'au Nord et Nord-Ouest. Depuis le 39e mille, toutes les eaux coulent vers l'Ouest et s'unissent à celles du Metaubetchoan.

Au 56e mille, la ligne coupe une branche considérable de la rivière Upicabaw, et la coupe de nouveau au 58e mille. Ce cours d'eau vient du Sud-Est et est bordé de hautes rangées de montagnes rocheuses. Mais après avoir coupé de nouveau la ligne il continue sa course tortueuse à travers une savanne plate, dans une direction Nord, et unissant ses eaux à celles d'une autre grande branche qui ient aussi du Sud-Est, il suit cette direction pendant plusieurs milles, lorsqu'il tourne à peu près vers le Nord-Est; et après avoir couru dans cette direction pendant plus de trente milles entre des montagnes élevées et irrégulières, il décharge ses eaux au milieu du lac Kauogami.

Aux 55¼ milles la ligne entre dans un grand brûlé où le bois a tout été détruit par le feu et se trouve aujourd'hui remplacé par une seconde crue de cerisiers, de saules, de peupliers, de bouleaux blancs et de broussailles. La matière végétale a été consumée par le feu, et il ne reste plus qu'une couche légère de sable et de gravois qui couvre les rochers; dans quelques endroits ce n'est qu'une mousse légère. Ce Brûlé s'étend à une grande distance au Sud-Ouest et au Nord-Ouest et varie de douze à vingt milles en largeur.

A l'Ouest de la ligne, à environ deux milles du 58e poteau de mille, se trouve un lac qui est la source de la branche Sud-Est de la riviè e Metasquiac, un des plus grands tributaires du Metaubetchoan. Cette rivière coule dans une vallée profonde, direction O. S. O., et est bordée par deux rangées de montagnes hautes, escarpées et rocheuses; elle est rejointe à quelques milles de sa source par une autre grande branche qui vient du N. E. Il y a un nombre de grands et petits lacs sur ce cours d'eau, auprès de quelques-uns desquels la ligne passe. Ces deux branches sont navigables pour de petits canots.

Du 58e au 68e le pays continue à être brisé et coupé, les montagnes s'abaissent graduellement et se détachent à mesure que vous avancez vers le Nord. Au 60e mille, j'envoyai mon assistant avec un parti d'hommes pour avoir des provisions à l'un des dépôts sur le Metaubetchoan, (qui se t ouve éloigné ici de douze milles); faisant ainsi vers l'Ouest une section transversale du pays. Sur sa route, il ne vit pas moins de treize petits et grands lacs, tous tributaires de la branche Nord-Est du Metasquiac; tout le pays était brûlé à un demi-mille de la rivière et n'était pas aussi brisé ni aussi montagneux que jusqu'ici.

J'ai aussi fait une autre exploration transversale, à partir du 68e mille, pour rencontrer mon canot voyageur sur la rivière, qui était aussi éloignée d'environ douze milles. Cette ligne a traversé plusieurs lacs, et le terrain était beaucoup moins brisé, plus ondulé de coteaux, mais le sol est de la plus pauvre description.

Du 68e au 77e mille, la ligne traverse une étendue de terres plus unies. Les coteaux sont bas et ondulés, les vallées qui les séparent sont larges et sont généralement des savannes et marais à épinette. C'est le bassin où la branche ord-Est du Metasquiac prend sa source, ainsi que le Kishpahagan et quelques-uns des tributaires

du Upicabaw. La ligne traverse la branche principale du Kishpahagan au 75e mille, laquelle branche prend sa source dans un grand lac situé entre la ligne et la rivière Metabetchouan.

DE LA HAUTEUR DES TERRES AU LAC ST. JEAN, PAR BLAIKLOCK.

DEPUIS le 77e mille, la ligne passe le long d'une rangée de montagnes difficiles et brisées pendant environ quatre milles. C'est dans ces montagnes que la rivière Kishpahaganish prend sa source; elle coule dans une direction Nord-Est. A l'Ouest de cette rangée il y a un grand lac dont les eaux coulent dans le Metaubetchoan.

Du sommet de cette rangée de montagnes j'ai eu plusieurs points de vue étendus de pays à l'Ouest, au Nord et à l'Est. A l'Ouest et au Nord-Ouest ce sont des coteaux couverts de bois sombres, avec çà et là des quan ités de bouleaux blancs près de leurs sommets, et une rangée de côteaux peu élevés sur les bords de la rivière Metaubetchoan. A l'Est et au Nord-Est apparaissent des coteaux ondulés peu élevés, avec une étendue considérable de terrain marécageux, couvert d'un bois sombre, (épinette, sapin, bouleau blanc, et de la mélèze) Je pouvais voir les vallées du Kishpahagan et Kispahaganish, courant dans une direction Nord-Est. Depuis cet endroit, le pays s'abaisse rapidement vers le Nord et le Nord-Est. Depuis le 83e mille le terrain descend très rapidement pour deux milles dans les bas-fonds qui bordent la rivière Metaubetchoan, qui s'approche ici très près de la ligne et la suit jusqu'au 87e mille. Cette rivière tourne alors vers le Nord-Ouest et la ligne monte de nouveau un coteau élevé et escarpé. Près de l'ext émité du 85e mille, la ligne est coupée par un ruisseau de 66 pieds de large, d'une eau morte et profonde qui est la décharge d'un grand lac situé à l'Est de la ligne; ce lac a environ 5 milles de long et entre $1\frac{1}{2}$ à 2 milles de large, et est presque situé Nord et Sud.

Le pays s'améliore sensiblement dans cette dernière section ; le bois est plus grand et plus gros et p us varié. Outre le bois le plus commun déjà mentionné, on y trouve le bouleau noir, le peuplier, le mélèze et la plain ·, avec des broussailles de bois dur : le sol est aussi d'une nature plus propre à la culture.

Depuis le 94e mille jusqu'à près de l'extrémité de la ligne, le pays est très brisé,

difficile et rocheux, et s'abaisse rapidement vers le lac. Quelques-unes des montagnes sont tout-à-fait inaccessibles, particulièrement dans les trois derniers milles dans lesquels la ligne coupe trois fois le Metaubetchoan. Les rives sont ici formées par des bancs de rochers qui varient de un à trois cents pieds de hauteur, et les eaux en sont précipitées dans le lac St. Jean, au-dessous, par une succession de chûtes et de cascades qui se fraient un chemin dans cette gorge étroite de la chaîne de montagnes.

Il y a dans cette section quelques endroits où le sol est bon, bien qu'il soit très-coupé par des coteaux et des monticules. Le bois est gros, élevé et d'une bonne description ; le bouleau blanc, le bouleau noir, le sapin, le peuplier, le pin rouge et blanc et des mélèzes, avec quelques cèdres et érables. Où le sol n'est pas trop pierreux et trop rocheux, il est composé d'une bonne marne sèche. Il pourrait y avoir quelques centaines de billots de sciage de pin rouge et blanc à quelques milles du lac.

Le Metaubetchoan, qui se décharge dans le lac St. Jean, est une grande rivière d'au moins qnatre-vingt-dix milles en longueur et large d'environ quatre-vingt verges pour soixante milles; elle prend sa source entre les rivières Ste. Anne et Batiscan, et coule dans une direction N. N O. Elle passe par sept ou huit lacs assez considérables et par autant de chûtes et de mauvais rapides. Elle est n ·vigable pour les canots dans toute sa longueur, jusqu'à sa source. Les bords de cette rivière offrent bien peu d'endroits où l'on pourrait faire quelques bonnes fermes, mais, généralement parlant, la terre est d'une qualité inférieure.

INFLUENCE DE L'ALTITUDE SUR LE CLIMAT ET LA VEGETATION.

APRES avoir lu la description que fait Baiklock, des hauteurs qu'il a traversées, il est inutile, croyons-nous d'ajouter notre propre appréciation de la configuration de cette région de montagnes. Toutefois il est une considération sur laquelle il nous paraît important d'appuyer, c'est celle de l'altitude générale de ce pays, dont l'influence sur le climat et la végétation ne paraît pas suffisamment comprise. Lorsqu'on s'élève dans l'atmosphère, la tempé ature écroît avec rapidité. Les lieux situés dans les montagnes possèdent un climat d'autant plus rigoureux qu'ils sont placés à une plus grande élévation. Sous l'équateur même, la hauteur modifie tellement les saisons

que la métairie d'Autisana, nous dit Boussingault, dont la latitude n'atteint pas 1° Sud, mais qui est élevée de plus de 12,000 pieds, présente une température moyenne qui ne diffère pas sensiblement de celle de St. Petersbeurg. Près de là, mais encore plus haut, le sommet du Cozambe est recouvert par un immense amas de neige, quoiqu'il soit traversé par la ligne équinoxiale. On attribue le froid des hautes montagnes à la dilatation que l'air des régions basses éprouve en s'élevant; à une évaporation plus rapide de l'humidité, à l'intensité du rayonnement nocturne. Nulle part sur le globe on ne s'aperçoit mieux de la diminution de la chaleur occasionnée par l'élévation que dans les montagnes équinoxiales, et ce n'est pas sans étonnement qu'on parvient, souvent en quelques heures, des régions brûlantes où pousse le bananier aux régions stériles, recouvertes de neiges éternelles. " Sur chaque marche de la pente rapide des Cordilières, dit M. de Humbolt, dans la série des climats superposés par étages, se trouvent inscrites les lois de décroissement du calorique et de la distribution géographique des formes végétales."

L'élévation au dessus du niveau de la mer agit donc sur le climat comme un accroissement en latitude. Sur les montagnes la végétation se modifie dans ses formes et disparaît vers la ligne de neige permanente, comme elle cesse au delà du cercle polaire, et cela par la même cause, l'abaissement de la température. En Europe, à 6,000 pieds, les végétaux de la plaine ont disparu pour la plupart: la température ne leur permet plus de se propager.

Pendant toute la durée de notre exploration nous avons pu suivre la disposition successive des érables, des frênes, des ormes, des merisiers, même des bouleaux, à mesure que nous nous élevions, jusqu'à ce que nous soyons arrivés à la hauteur des terres, où nous n'avons plus rencontré que des sapins et des épinettes rabougris. Et encore le sapin lui-même disparaissait-il sur les hauteurs les plus élevées où nous ne trouvions plus que l'épinette noire, dont la taille peu élevée disait à quelles rigueurs était soumise la végétation à une altitude de cinq mille pieds dans un climat aussi excessif que le nôtre. Si nous voulons juger de l'intensité du climat par l'étude des arbres qu'on y rencontre, nous trouvons d'abord les érables, l'orme et le frêne, qui se voient déjà dans les pentes et sur les plateaux d'une élevation assez considérable. Le merisier ne redoute pas les climats rudes et nous le trouvons haut dans la montagne, mais lui aussi disparaît bientôt pour faire place au bouleau, qui supporte les climats les plus froids. En nous élevant toujours, nous l'avons vu dépasser de beaucoup la dernière limite des autres essences feuillues, et faire place aux bois résineux, le sapin et l'épinette. Le sapin aime également les climats froids, et dans les Pyrénées il s'élève à 6,000 pieds il s'arrête à 4,5000 pieds dans les Alpes; tandis que l'épinette s'élève jusqu'à 6,000 pieds dans les Alpes et couronne les hauteurs les plus élevées de nos montagnes.

INFLUENCE DU CLIMAT, DU SOL ET DES DEBOUCHES.

L'INFLUENCE de l'altitude ne se borne pas à la végétation des forêts, mais se fait vivement sentir aussi dans l'exploitation agricole. Déjà aux pieds de cette chaîne de hauteur, à Stoneham, les renseignements que nous avons obtenus de M. Henright, dont l'expérience embrasse une pratique de 30 années, nous apprennent que les semences chez lui, à 2,000 pieds d'élévation, ne peuvent se faire avant le 10 de mai et doivent être terminées avant le 1er de juin pour assurer la maturité des récoltes. Et quelles récoltes ? non pas le blé et l'orge, qui offrent des risques considérables, mais l'avoine qui est la récolte principale, avec les patates. Celles-ci souffrent souvent des gelées tardives du mois de juin, si sévères dans les montagnes, et d'autant plus sévères que l'altitude est plus grande. Car alors la radiation pendant les magnifiques nuits du mois de juin est d'autant plus puissante. Nous croyons donc que sur les hauteurs du lac Jacques-Cartier, la maturité des récoltes courrait des risques tellement considérables, que la culture des céréales serait une impossibilité comme pratique générale, sans tenir compte des difficultés des débouchés et de la stérilité du terrain. Pourtant nous croyons aussi que dans les vallées profondes, sur les bords des cours d'eau, là où se trouvent des alluvions plus ou moins faciles à cultiver, là où l'abri des montagnes voisines protégerait la végétation contre les vents dominants et les effets désastreux de la radiation nocturne, où le voisinage même d'un cours d'eau maintient l'équilibre dans la température des 24 heures, la culture des céréales serait très-possible sur une petite échelle, suffisante peut-être pour la consommation du colon, à condition, toutefois, que les travaux de semailles fussent exécutés avec toute la diligence possi-

ble et à l'époque la plus favorable. Evidemment les pâturages et les prairies devront couvrir les dix-neuf vingtièmes de l'étendue cultivée de cette région, ainsi que cela se pratique en Suisse, où nous voyons quelques petits champs de blé ou de seigle dans l'étroite et profonde vallée où est bâti le châlet, tandis que les nombreux troupeaux de bétail gravissent le penchant des hautes montagnes, en suivant la fonte des neiges qui disparaissent successivement, jusqu'à ce que le pays tout entier ne soit plus qu'un immense pâturage. L'automne, lorsque les premières neiges couronnent les sommets les plus hauts, les troupeaux redescendent vers la plaine, suivis de près par le blanc manteau de l'hiver qui tous les jours s'étend davantage en chassant devant lui les troupeaux, descendant dans la vallée pour y trouver un abri contre le froid et une ration d'entretien pendant un hivernement de cinq mois.

Le climat seul ferait au colon une nécessité de la culture paccagère, mais le sol et les débouchés ne lui laissent plus d'alternative. Composé d'un sable peu riche, souvent mêlé de gros cailloux roulés ou de fragments de roches descendus de la montagne voisine, le sol ne se prête que rarement aux travaux de culture. Le pâturage au contraire est peu exigeant sous le rapport des travaux ou des engrais et se présente de lui-même comme la seule opération possible, à l'exception toutefois des quelques rares terrains d'alluvion qui bordent les cours d'eau. Les débouchés concourent encore à l'adoption de la culture paccagère, dans un pays où les transports sont difficiles et longs, il est important de produire une marchandise pouvant se transporter d'elle-même sur le marché de consommation, telle que le bœuf, le mouton ou le porc. Ou bien il faut produire une marchandise d'une grande valeur sous un petit volume ; or le beurre et le fromage remplissent également bien ces deux conditions. D'ailleurs le colon montagnard devra s'aider de la chasse et de la pêche comme moyen d'existence, et ces deux sources précieuses de richesse ne peuvent être exploitées qu'autant que le système de culture adopté ne soit pas trop exigeant sous le rapport des travaux. La culture paccagère permettrait donc au colon de s'adonner à la vie des bois tout en surveillant ses troupeaux répandus dans la montagne. L'ensemencement au printemps de quelques arpents de terrain pour sa consommation et la fenaison des fourrages de la vallée pour l'hivernement de son bétail résumeraient à peu près ses travaux pendant la saison des paccages, tandis que les soins donnés au bétail pendant l'hiver seraient la seule occupation de la ferme.

Tel est à notre avis le seul avenir possible pour les hauteurs du lac Jacques-Cartier. Nous aurons là une population de Montagnards se livrant à une foule de petites industries, dont le bois leur fournira la matière première ; des colons vigoureux et hardis, disséminés en petit nombre sur un vaste territoire, que le touriste ira visiter en se rappelant les paysages les plus renommés de la Suisse. Mais espérer là un vaste champ de colonisation et une population dense de cultivateurs aisés, c'est rêver une impossibilité, c'est ignorer les données les plus élémentaires sur ce qui constitue, dans tous les pays, la base de la prospérité agricole.

TROISIEME PARTIE.

DU LAC JACQUES CARTIER AU LAC ST. JEAN.

SOMMAIRE.—La navigation en radeaux—La rivière Chicoutimi—De la rivière Chicoutimi à la rivière Upika—Notre personnel de sauvages—La rivière Upika—Une marche forcée le dimanche—Ce qu'il nous restait de vivres—La Belle Rivière—Les radeaux en rivière—Notre dernière galette—Une nuit sans souper—La descente d'un gros rapide—Nous abandonnons une partie du baggage—Un chantier.

LA NAVIGATION EN RADEAUX.

APRES ce long repos du septième jour, pendant lequel nous fûmes forcément retenus dans le camp par un très-mauvais temps, nous nous réveillâmes lundi le 2 novembre parfaitement disposés à entreprendre le passage du lac Jacques-Cartier en radeaux. Déjà nos hommes étaient à l'œuvre importante de leur construction, et leurs vigoureux coups de hache répétés par le lac disaient l'empressement qu'ils y mettaient afin de profiter du calme plat dont nous jouissions et qu'un soleil magnifique dorait de ses premiers rayons. Vu par une belle matinée de novembre le lac Jacques-Cartier offrait un tableau digne de figurer parmi les plus gracieux chefs-d'œuvre des peintres paysagistes. Cette belle nappe d'eau s'étendant à un horizon de neuf milles, reflétait dans sa coupe de verdure les bois de sapin qui, descendant des montagnes voisines, venaient mourir sur ses bords. Ici et là un rocher abrupte baignait ses pieds dans les profondeurs du lac, tandis que sa

cime altière couronnée de quelques épinettes rabougries semblait se contempler avec orgueil dans le miroir des eaux. Le coloris le plus gai répandait ses teintes vives toutes inondées de soleil sur cette nature sauvage, surprise en quelque sorte sur le fait et semblant s'indigner des bruits de l'activité humaine troublant sans scrupule des siècles de silence.

Après les premiers regards donnés à tout ce qui nous entourait, nous allâmes suivre la construction des radeaux à quelque distance du camp. Le bois se compose entièrement de sapin et d'épinette de petite taille, en sorte que nous sommes obligés d'employer plusieurs arbres secs à la construction de chaque radeau. Cette construction est fort simple et se fait en plaçant quatre à cinq troncs d'arbres, longs de 10 pieds, les uns à côté des autres, et à les relier par trois traverses percées de fiches en bois pénétrant dans chaque bille. Quelques perches longues et sèches, pour être moins pesantes, sont appuyées sur les traverses et élèvent le pont sur lequel s'assied l'équipage et se placent les vivres, pour être préservés de l'atteinte de l'eau. En raison de la rareté du bois, il était onze heures lorsque les deux radeaux furent prêts à nous recevoir au nombre de dix. Mais nous aperçûmes bientôt qu'ils étaient insuffisants et il fallut commencer la construction d'un troisième radeau, qui retarda notre départ jusqu'à deux heures. Vers midi une légère brise avait ridé la surface du lac et le vent en augmentant toujours avait soulevé de petites vagues qui nous forcèrent à côtoyer le côté gauche du rivage où nous étions plus à l'abri. Toute lente qu'était notre navigation aidée de perches et d'avirons, elle égalait la vitesse d'un homme à pied snr un terrain sans embarras ; aussi arrivâmes-nous bientôt à la moitié de la longueur du lac. Là une pointe s'avançait au larg , qu'il nous était certainement impossible de doubler sans mouiller notre biscuit et notre farine. Déjà les vagues baignaient de temps en temps le pont de nos radeaux, et nous ne pouvions sauver nos vivres qu'en les élevant sur nos raquettes. Pourtant nous étions comparativement à l'abri, et les vagues du large qu'il faudrait franchir en doublant la pointe auraient certainement avarié nos vivres sans qu'il fût possible de les renouveler. Nous relâchâmes donc vers trois heures et demie pour camper, en attendant le calme. Toute la nuit le vent s'éleva plus violent avec des brouillards de neige, et il fut encore plus impossible le lendemain de continuer notre navigation. Durant l'après-midi nous allâmes sur un des radeaux pêcher dans une petite baie voisine assez calme, mais sans succès. Au reste nos hameçons n'étaient pas faits pour prendre le poisson de ce lac, dont la truite mesure, dit-on, de $2\frac{1}{2}$ à trois pieds de longueur.

De bonne heure, mercredi le 4, nous nous préparions à partir par un temps douteux, lorsqu'on s'aperçut que le vent, pendant la nuit, avait détaché un des radeaux, qu'il fallut remplacer. Cette nouvelle cause de retard nous retint jusqu'à onze heures, où nous nous embarquons pour terminer le reste du trajet D'épais brouillards de neige nous enveloppaient de temps en temps en nous cachant complètement les bords du lac que nous suivions pourtant de bien près, Après deux heures de navigation pénible contre un vent de l'Est, nous mîmes pied à terre sur un banc de sable à la tête du lac. Un aviron solidement planté reçut une inscription indiquant notre passage et la direction de notre course d'après l'aiguille magnetique. Quelques instants après nous étions en marche pour la rivière Chicoutimi.

LA RIVIERE CHICOUTIMI.

Les plus grandes difficultés de l'exploration allaient commencer en laissant le lac Jacques Cartier, que nous avions atteint en suivant toujours un sentier plaqué quelque peu débarrassé. A l'avenir nous n'avions plus la moindre indication, et quels que fussent les obstacles à franchir, il nous faudrait suivre notre course guidés par la boussole seule. Aux premiers pas faits dans la forêt des difficultés sans nombre se dressèrent sur notre marche, nous donnant un aspect de l'avenir qui nous attendait. Les branches des fourrés épais semblaient se serrer les unes contre les autres et s'entrelacer pour s'opposer à notre passage. La hache seule pouvait vaincre leur résistance opiniâtre, et encore semblaient-elles se soulever de terre pour embarrasser nos pieds à chaque pas. Luttant avec énergie, nous nous fîmes pourtant un passage, et arrivés à un petit coteau, nous vîmes devant nous avec un indici le plaisir, un brûlé de deux ans s'étendant au loin et nous offrant un chemin facile. Immédiatement les pas se firent plus longs et plus prompts,et de colline en colline nous traversâmes un plateau légèrement accidenté; et la nuit nous surprit sur le penchant d'une coulée où nous campâmes près d'un ruisseau.

Rien n'est triste comme ce grand brûlé dans lequel nous nous trouvons. Il ne reste plus de l'épaisse forêt avec sa verte et fraîche parure que des troncs d'arbres jon-

chant le sol et que la main d l'hiver a recouverts d'un linceul d'une éclatante blancheur. Pour compléter la pénible illusion qui s'empare alors de l'âme aux souvenirs qu'elle éveille, de grands sapins noircis et dépouillés de leurs rameaux se dressent comme autant de mausolées au-dessus de ce vaste champ de la mort. On dirait toute une génération d'hommes attendant dans un morne silence le réveil du dernier jour.

C'est en vain que nous cherchons une branche verte pour tapisser notre camp ; il nous faut dormir sur la boue. La terre légèrement remuée se dégèle peu à peu par la chaleur du feu, et l'humidité qui s'en échappe se fait bientôt sentir. D'un autre côté, la brise du soir en descendant la colline s'engouffre dans notre tente, accompagnée d'une épaisse fumée. Nous passons ainsi une nuit de douze heures, la plus pénible sans contredit de toute l'exploration.

De bonne heure, jeudi le 5, nous décampons fatigués de la nuit, et en suivant toujours le brûlé, nous arrivons bientôt à la rivière Chicoutimi. Ici elle coule des eaux tranquilles recouvertes d'une glace assez épaisse pour nous porter. Nous la suivons donc sur tout son parcours et traversons ainsi une vallée d'un demi-mille, de largeur moyenne, bordée de hautes montagnes, que nous aurions été fort peinés de traverser, si la rivière Chicoutimi ne nous eût fourni un passage facile. Ici encore des alluvions recouvertes de prairies naturelles offrent des ressources fourragères considérables et une exploitation facile. Des pistes nombreuses de loutres se dessinaient sur la neige qui recouvre la glace depuis le matin. Vers midi nous prîmes un instant de repos, à l'abri d'un gros arbre, isolé au milieu des prairies. Dans une mare voisine quelques canards se jouent hors de notre portée. Nous repartons bientôt, et toujours en suivant la rivière, nous franchissons la haute chaîne de montagnes qni entoure le lac Jacques Cartier. Mais bientôt la rivière prend un cours plus rapide et son pont de glace s'amincit sensiblement ; ce n'est qu'avec hésitation que nous choisissons un passage souvent entre deux mares dans lesquelles nous voyons les eaux profondes de la rivière Chicoutimi passer rapidement. A chaque pas la glace se fendille et ploie ; à chaque coup de hache légèrement donné pour sonder sa force, le taillant s'enfonce et l'eau rejaillit. De fait la glace n'a pas un pouce et nous nous étonnons de la trouver si forte avec une aussi faible épaisseur. Mais le bois offre tant d'obstacles à notre marche, et il est si agréable de suivre les bords gracieux d'une rivière, que nous persistons à garder la glace jusqu'à ce que des rapides nous forcent à la l isser. Nous suivions alors la rive Est et il fallait traverser à l'Ouest. Pendant que nous avançions avec précaution pour tenter un passage et que nous étions arrivés au tiers du chemin, un de nos sauvages se hasarda au pas de course à quelques pieds de nous. La glace, en se ployant derrière lui, décrivit une courbe d'un pied, et nous pensions le voir s'abîmer, lorsque son pied droit s'enfonça jusqu'à la cheville mais pas ass z vite pour perdre l'équilibre, et il arriva sain et sauf de l'autre côté, n'ayant eu que la peur. Cette expérience n'était pas faite pour nous rassurer ; pourtant nous avançâmes encore, et quelques instants après nous avions également franchi sans accident ce pont peu sûr.

Le reste du parti ne voulut pas se hasarder, et ce ne fut qu'après avoir coupé de jeunes arbres et en avoir fait un pont solide qu'ils se décidèrent à traverser. Pendant ce temps, une loutre nageait silencieusement dans une mare à quelques pas de nous, derrière une pointe. Un de nos sauvages en l'apercevant s'empara du fusil et s'embusqua pour la tuer, mais le coup ne porta pas Elle mesurait bien une longueur de quatre pieds, et sa fourrure, du plus beau noir, se montrait quelque peu sur le dos. Nous étions tout préoccupés de sa vue et nous avancions négligemment sur la glace, à quelque distance du bord, pour la mieux voir, lorsque nous enfonçâmes complètement dans la rivière. Un arbre heureusement se trouvait à notre portée, et à l'aide de ses branches, nous nous tirâmes de l'eau, un peu froide à cette saison. Au reste, c'était la troisième fois que la glace se brisait ainsi sous nos pieds depuis notre départ, mais les immersions antérieures n'avaient été que partielles. Nous avions encore une heure de marche, et pendant que le parti traversait la rivière sur le pont dont nous avons parlé, nous changions d'effets. Nous fûmes fort surpris en posant les pieds sur la glace de n'en pas sentir beaucoup le froid. Au reste cela nous met en mémoire un bain de neige que nous prîmes un jour, avec un de nos amis, un étudiant norvégien, sur les hauteurs du Simplon. Partis à quatre heures du matin pour traverser les Alpos, nous avions franchi presque toutes les hauteurs, et depuis une heure nous étions dans les neiges, accablés de fatigue. Près de la route s'élevait un mur de soutènement couronné de larges pierres, toutes chaudes

sous les rayons d'un soleil de juin; à ses pieds un immense banc de neige, dont la vue seule nous rafraîchissait. Assis sur ce mur, nous le considérions avec des regards de convoitise, lorsque l'idée nous vint de nous y plonger. Un moment après, le bain de neige que nous avions pris nous donnait une nouvelle vigueur, et la réaction de bien-être que nous en éprouvâmes nous indemnisa largement de la sensation de froid intense du premier contact.

Nous laissâmes bientôt la rivière Chicoutimi pour prendre la direction Nord-Ouest jusqu'à la rivière Upica que, d'après les calculs des chefs de l'expédition, nous devions atteindre dans quatre jours de marche.

DE LA RIVIERE CHICOUTIMI A LA RIVIERE UPIKA.

LES difficultés qui se présentent d'abord en laissant la rivière Chicoutimi nous firent comprendre que nous n'avancerions qu'à petites journées. Il fallut absolument qu'un de nos sauvages se mît en avant, la hache à la main, pour nous ouvrir un passage à travers la forêt. A chaque instant, nous étions arrêtés et la nuit nous surprit à quelque distance seulement de la rivière. Nous avions compté sur de grands brûlés qui devaient nous conduire d'ici jusqu'à la rivière Metabetchouan. Mais nous n'en avons pas encore rencontré, et devant nous, s'étend tout un océan de verdure avec ses vagues représentées par des montagnes et des collines s'étendant jusqu'à l'horizon.

Vendredi le 6, après plusieurs heures de marche pénible, nous voyons un petit brûlé sur notre droite qui ne fait pas route et que, par conséquent, nous ne pouvons suivre. Les hommes sont harassés de fatigue et trempés par la neige qui à chaque pas se détache des arbres et tombe comme une avalanche sur chacun de nous. Tout le monde est silencieux et chacun fait sa journée de travail comme une corvée et non plus avec la gaieté qui nous accompagnait au départ. Les difficultés semblent croître à mesure que nous nous enfonçons dans ce bois touffu et accidenté. Pour ne pas dévier de notre route, nous ne suivons plus les gorges des montagnes, qui nous évitaient leurs aspérités, mais nous allons droit devant nous, tantôt dans des ravins profonds creusés par un cours d'eau prenant quelquefois la forme d'un lac, tantôt nous faisons des montées rapides, aux pieds desquelles les porteurs hésitent en toisant du regard la hauteur qu'ils ont à franchir, et une fois au sommet, ils s'arrêtent épuisés et haletants sous le poids de leur lourd fardeau. Pendant que la neige les recouvre de la tête aux pieds, de grosses sueurs descendent sur leur visage amaigri et disent éloquemment les efforts de courage et de volonté que vient de leur coûter cette ascension pénible. Pourtant, à peine avons-nous fait quelques pas sur ce plateau si bien gagné, qu'il nous faut redescendre dans un nouveau ravin, pour remonter encore; jusqu'à ce que la nuit vienne mettre une fin à ces pérégrinations de haut en bas et de bas en haut, faites pour éprouver les voyageurs les plus robustes et les plus déterminés

Toute la journée du samedi le 7 se passe encore à ce métier de galérien, et sur le soir nous arrivons à un ancien brûlé, qui nous promet pour les jours suivants moins de difficultés et de plus longues journées de marche. Il était temps, car nos hommes commençaient à se désespérer. Nous campons sur le flanc d'une colline plantée ici et là de jolis bosquets, et la vue s'étend au loin dans un rayon de plusieurs milles. Dimanche le 8, nous passons la journée entière dans le camp, occupés aux travaux ordinaires du septième jour. Pendant que les uns réparent à l'aiguille les accidents de la semaine, les autres bandent leurs plaies ou préparent de l'écorce à fumer. C'est qu'en même temps que les vivres, les approvisionnements de tabac s'épuisent avec une rapidité effrayante. Le sauvage prévoyant fait alors par économie autant que par goût un mélange d'écorce de bois rouge rapée avec son tabac. Ce bois rouge forme de petits taillis dans les bas-fonds humides, où on le trouve généralement avec les aulnes. En passant le dos d'un couteau sur les branches, l'écorce se détache en longs filaments suspendus ici et là par leurs extrémités. La branche ainsi dépouillée est plantée en terre près du feu du bivouac, inclinée à 45 degrés, de manière à exposer ces filaments à l'action de la chaleur qui, en quelques minutes, les dessèche complètement. Recueillis dans le creux de la main, ils tombent en poudre sous le moindre froissement. C'est alors que le sauvage ouvre son sac à tabac et l'emplit jusqu'à la gueule de cette poudre qui prend le nom de "*Nespipamique.*" Après un premier essai déclaré satisfaisant l'emploi de ce mélange devint bientôt général dans tout le camp. Lorsque durant la journée nous rencontrions un taillis de bois rouge, chacun se chargeait d'un petit fagot de branches, et après le repas du soir, le feu

du bivouac était entouré d'une petite forêt plantée en branches de bois rouge, en quantité suffisante pour l'approvisionnement des jours suivants.

NOTRE PERSONNEL DE SAUVAGES.

AU nombre de notre personnel de sauvages, nous avions des célébrités dans plus d'un genre que nous ne saurions passer sous silence, pour l'intérêt de notre compte-rendu. Au premier rang était le chef Huron bien connu comme le chasseur et le trappeur le plus renommé de Lorette; tout le monde a nommé Simon. Combien de récits intéressants ne nous a-t-il pas faits de ses longs voyages et de ses chasses heureuses. A eux seuls nous ferions un volume. Pour ceux de nos lecteurs qui désirent une belle fourrure, qu'ils lui fassent leur commande et ils ne seront pas trompés dans leur attente. Son fils, grand gaillard de vingt-huit ans plein de force et de bonne volonté, marche sur les traces de son père.

Moïse Picard, également de Lorette, est un des hommes les mieux trempés que nous ayons encore vus. Toujours d'une humeur égale quelles que fussent les difficultés de la route, il portait son fardeau un sourire sur les lèvres, et chaque fois qu'un faux pas l'entraînait dans une chûte, un joyeux éclat de rire nous avertissait de sa mésaventure, dont il était le premier à s'amuser. De lui-même il s'était chargé de la cuisine, et chaque soir il était le dernier à entrer sous la tente, retenu des heures entières par ses devoirs de cuisinier. Certes, après une longue journée de marche pénible, lorsque chacun est occupé dans le camp à faire sécher ses effets trempés à la chaleur d'un grand feu, on conviendra que c'est presque de l'héroisme que de rester dehors, par une nuit froide qui glace des vêtements déjà mouillés, dans le seul but de surveiller le repas du soir. Bien plus d'une fois nous avons éprouvé de vives sympathies pour ce malheureux cuisinier qui se donnait tant de mal. Moïse est par excellence le fabricant de raquettes du village de Lorette. Sa position de fortune ne lui permet pas de contracter avec le gouvernement, mais c'est lui qui expédie l'ouvrage du contracteur, et nous ne saurions trop le recommander aux amateurs désireux de se procurer une bonne paire de raquettes telles qu'elles se font sur commande.

Jean Baptiste est un Abénaquis établi à Lorette, où il excelle à tanner les peaux de caribou et d'orignal. C'est tout un art. Nous ne saurions donner une idée plus avantageuse de son habileté comme chasseur qu'en disant qu'il est l'associé de Simon. Comme caractère c'est un homme précieux en même temps qu'un porteur infatigable.

Thomas Joseph, jeune Mic-mac âgé de trente ans, est un homme hors ligne. D'une rare intelligence et d'une stature moyenne mais robuste, c'est à la fois un vigoureux porteur et un guide sûr. Mieux que tout autre il suivait la direction de l'aiguille aimantée, et son bras armé de sa hache nous a frayé un chemin à travers l'épaisse forêt du Lac Jacques Cartier aux bords de la rivière Metabetchouan. Peut-être a-t-il sauvé l'expédition, mais au prix de sa propre perte. Le premier en avant, chaque coup de hache donné pour nous ouvrir un passage le recouvrait d'une avalanche de neige. Du matin jusqu'au soir nous l'avons vu sous son manteau blanc; frissonnant de froid et contractant peut-être une maladie mortelle. Sous ses vêtements trempés il passait encore une heure aux travaux du campement; et bientôt une toux des plus fatiguantes lui apprit qu'il avait trop fait. Souffrant, presque sans nourriture, il continua pourtant à la tête de la colonne; mais ses traits s'amaigrirent, et avant d'arriver au terme de notre voyage, sa voix s'était éteinte et ses forces épuisées. Il était méconnaissable.

Thomas Joseph est fixé à la Pointe-Lévi et est reconnu comme le plus habile fabricant de canots d'écorce de l'endroit. Pendant ses jours de repos il nous a fait des gaînes pour nos couteaux de chasse, en bois de sapin, reliées avec des racines d'épinette appelées "watap." Son père, Nicolas Joseph, agé de soixante ans, a été le meilleur coureur de son temps et conserve encore quelque chose de la vigueur de sa jeunesse. Il était plus spécialement chargé de lever notre tente, avec son tapis de sapin. Jacques Launière, Mic-mac également de la Pointe-Lévi, complétait notre personnel de sauvages, et à cause d'une infirmité aux mains et aux pieds, était moins robuste que ses compagnons. Tel était notre personnel au moment où les difficultés les plus sérieuses commencèrent. Ce jour-là, désirant nous habituer aux raquettes, nous fimes une excursion durant l'après-midi sur les collines du voisinage, d'où nous pûmes avoir une excellente vue du pays. La neige, profonde d'un pied, était très fatiguante et chargeait considérablement nos raquettes. Nous pûmes prévoir les difficultés qui nous attendaient dans le cas où la neige augmenterait et nous forcerait à nous servir de nos raquettes.

LA RIVIERE UPIKA.

LUNDI le 9, nous décampons de bonne heure, et suivant l'indication de la boussole nous traversons un ancien brûlé, que nous perdons dans l'après-midi. Le lendemain, nous suivons encore la hauteur des terres où nous nous trouvons, et le mercredi nous commençons à descendre sensiblement. Les vues que nous avons indiquent une inclinaison générale, bien que tout le pays ne soit qu'une succession de montagnes jusqu'à l'horizon, où nous croyons voir la chaîne de la rivière Upika. Nous nous enfonçons encore dans la forêt, et chaque fois que nous descendons du haut d'une montagne dans un profond ravin nous espérons y trouver a rivière sur les bords de laquelle nous devrions être arrivés d'après les calculs des chefs de l'expédition. Mais, au désappointement général, nous ne trouvons que d'étroits ruisseaux et que des lacs de plus ou moins d'étendue. Le jeudi se passe à éprouver les mêmes désappointements, mais nous descendons toujours et le bois de la forêt est plus facile à traverser. La région exclusive des épinettes est passée; nous rencontrons plus de bouleaux, même des merisiers, et bientôt de petits érables batards, gros comme le doigt. L'inquiétude se met dans le camp. Les vivres ne chargent plus les porteurs et nous calculions arriver à la rivière Upika samedi dernier. Le vendredi, le découragement augmente avec le désappointement. Evidemment nous avons fait fausse route. Notre boussole, le seul instrument que nous ayons, nous a trompés; les attractions locales y sont probablement pour quelque chose. C'est avec de pareilles pensées que nous nous endormons. Au réveil Simon se plaint d'un tour de reins pénible et qui le force à prendre un bâton pour aider sa marche.

L'inquiétude du vieux chef, qui dit très-sérieusement au départ : "Eh bien ! si je ne suis pas capable de suivre, vous me laisserez," n'est pas faite pour faire taire les craintes de tout le monde. On force la marche et nous arrivons vers midi aux bords d'une profonde vallée, dont la descente rapide se fait moitié sautant, moitié glissant. Est-ce encore un ruisseau, ou bien un lac, ou bien encore la rivière Upika ? Nous hésitions encore dans nos suppositions, lorsque nous traversons un étroit ruisseau. Nouvelle déception, nous disions-nous en avançant de quelques pas à travers les ombrages de ce bas-fond, lorsque nous arrivâmes sur les bords d'une magnifique rivière, coulant ses eaux profondes et tranquilles entre une double chaîne de montagnes escarpées ; c'était la rivière Upika.

UNE MARCHE FORCEE LE DIMANCHE.

NOUS fîmes une halte aux pieds d'un gros arbre, et pendant que le cuisinier nous préparait le régal extraordinaire d'une tasse de café en l'honneur de la rivière Upika, sur les bords de laquelle nous étions enfin arrivés, nos bûcheurs travaillaient activement à la construction d'un radeau pour nous traverser avec le bagage. A trois heures nous étions de l'autre côté et commençions à gravir la haute montagne servant de berge à la rivière. En mettant pied à terre il fallait immédiatement commencer l'ascension de cette pente, trop rapide pour recevoir les paquets du bagage. Ce n'était qu'en les appuyant derrière les arbres que nous pouvions les déposer un instant en les déchargeant du radeau. Nous ne comprenons pas comment un chemin pourrait être tracé dans cet endroit; mais probablement qu'en remontant la rivière de quelques milles nous trouverions quelque gorge de montagne facilitant un passage. Après une heure d'une ascension aidée des mains et des pieds, nous arrivâmes presqu'au sommet sur un petit plateau, où nous campâmes aux pieds d'un rocher à pic qui se trouvait sur notre gauche. La soirée se passe en probabilités sur notre situation. Nous ignorons complètement à quel point de la rivière Upika nous nous trouvons. Sommes-nous à son embouchure ou à sa source ? Nous l'ignorons complètement; les opinions sont partagées. Mais ce dont nous sommes certains, c'est que depuis le lac Jacques Cartier jusqu'ici nous avons mis deux fois plus de temps que nous n'en avions calculé, et qu'il nous est impossible de nous rendre au poste de la rivière Metabetchouan sans manquer de vivres. Aussi est-il décidé que le lendemain, bien qu'un dimanche, soit employé à marcher et non plus au repos. Quelques réflexions sont faites sur les dimanches précédents qui ont été perdus dans un repos qui nous met aujourd'hui en danger de ne jamais arriver, et après que les chefs eurent décidé, vu l'urgence de sauver l'expédition, d'abandonner leurs instructions et de descendre la première belle rivière pour rencontrer les premiers établissements à l'embouchure de la rivière des Aulnets, nous attendîmes le lendemain dans un profond sommeil.

Dimanche le 15, après un chapelet matinal, nous décampons à la hâte et atteignons bientôt le sommet de la berge sur le penchant de laquelle nous étions campés. Là une vue magnifique du pays à plusieurs lieues nous donna l'espérance de franchir dans la journée la distance de six milles qui nous séparait approximativement de la première belle rivière, appelée en montagnais Kouspagen. Nous marchions à grands pas, poussés par le danger dans un bois facile. Un ancien brûlé qui fesait route et que nous voyions au loin nous conduisit à travers un pays légèrement accidenté jusqu'au soir. Nous traversâmes plusieurs lacs et plusieurs ruisseaux complètement inconnus comme tout ce qui nous entourait et, enfin nous descendons dans une vallée profonde où nous rencontrons un lac considérable, sur les bords duquel nous campons sans avoir rencontré que nous sachions la belle rivière. Comme il ne nous restait plus que quelques livres de lard et de farine, pendant que les hommes campaient, nous allâmes pêcher sur la glace du lac, mais sans résultat; aussi fûmes nous convaincus que lorsque nous n'aurions plus que la pêche des lacs pour moyen d'alimentation nous pourrions manquer de tout.

CE QU'IL NOUS RESTAIT DE VIVRES.

La question des subsistances, de toutes celles qui se présentent dans une exploration à travers un pays aussi difficile que celui que nous traversions, mérite certainement la plus haute considération. Toute la région des hauteurs que nous avions parcourues était pauvre en gibier; pendant plus de 15 jours nous n'avions pas brûlé une amorce. Nous n'avions pas aperçu l'aile d'une perdrix ou le pied d'un lièvre. D'un autre côté y eût-il du gibier, la saison des premières neiges n'était pas faite pour nous permettre de le chasser. Les caribous et les orignaux dont nous avions vu quelques pistes ne pouvaient certainement pas se courir avec un pied de neige, et nous en étions réduits à nos propres ressources. Pas le moindre fruit dans la forêt; au contraire tout n'était partout que froid, que neige et que pluie. Quelles que soient les misères du bois, elles sont facilement surmontées, du moment que les rations, sont suffisantes. Mais retranchez les rations, et dans quatre jours le meilleur homme, dans le plus beau bois, durant la plus belle saison, sera dans un état voisin de l'inanition. A plus forte raison les conditions très-défavorables dans lesquelles nous nous trouvions devaient-elles nous faire tout craindre de l'épuisement des vivres.

Aussi, dans le but d'éviter un résultat aussi fâcheux, avions-nous depuis douze jours supprimé le repas du midi. Le déjeûner avant le départ et le repas du soir avaient suffi. Malgré cela, nos approvisionnements s'épuisaient, et il fallut même diminuer la ration de chaque repas. Notre cuisinier voyant où nous en étions, veillait à l'économie la plus stricte, et rien de ce qui pouvait nourrir n'était perdu.

En résumant la situation, nous avions franchi à peu près les trois-quarts de la route, mais nous avions épuisé la presque totalité des vivres. Voyons plutôt; au départ nos approvisionnements étaient comme suit:

Lard salé	300lbs.
Biscuit	450lbs.
Thé, sucre, pois, etc	60lbs.
Farine	75lbs.
Tentes, cuisine, bagage, etc...	125lbs.
	1000lbs.

Aujourd'hui, après 25 jours de marche, il ne nous restait plus que les approvisionnements qui suivent, et nous ne savions pas la distance qu'il nous restait à franchir.

Lard salé	5lbs.
Grain de biscuit	5lbs.
Thé	¼lb.
Farine	15lbs.
	25¼lbs.

Telles étaient nos ressources lorsque nous nous mîmes en marche, lundi le 16, en cherche de la première Belle Rivière dont nous espérions notre salut. Mais une fois sur cette rivière, quelle distance avions-nous à franchir avant d'arriver à la rivière des Aulnets? Nous l'ignorions. Pourrions-nous descendre le courant sur des radeaux, ou nous faudrait-il suivre le cours de la rivière le long de ses berges abruptes et jonchées d'obstacles? Nous l'ignorions encore. Quelle distance nous séparait de cette Belle Rivière qui devait nous guider aux premiers établissements? Nous l'ignorions toujours. Pis que cela, nous ignorions s'il y avait des établissements à l'embouchure de la rivière des Aulnets, et plus d'une fois pendant ces longues soirées du bivouac, où nous envisagions les probabilités de notre délivrance, nous entendîmes l'assertion non contredite que nous ne rencontrerions très-probablement les premières habitations que sur les bords du lac St. Jean. En un mot, nous avions devant nous la perspective de dix jours de

marche avant de pouvoir nous ravitailler, et nos vivres étaient à peu près épuisés. Dans ces circonstances le pas et les figures s'allongent démesurément, et si d'un côté nous franchissions de longues distance, poussés par la crainte, l'imagination ne marchait pas moins en dessinant sur toute sa route des tableaux d'épuisement et de mort.

LA BELLE RIVIERE.

LUNDI le 16, après un léger déjeuner, nous partons, décidés cette fois à rencontrer la Belle Rivière, appelée par les Montagnais Kouspegen. Le brûlé dans lequel nous avançons à grands pas se continue en avant de nous, et nous arrivons bientôt à une magnifique vallée, dans laquelle se trouvent seulement quelques arbres isolés et quelques bosquets. Cette vallée est légèrement ondulée et traversée dans sa longueur par un ruisseau. C'est le point le plus favorable à la culture que nous ayons encore rencontré dans notre exploration. Le terrain est toujours sablonneux et le bois se compose principalement d'arbres verts, mais il n'y eut qu'une voix parmi nous pour reconnaître la beauté de cette vallée. Nous ne pouvons oublier pourtant que nous sommes à la recherche d'une rivière qui doit nous conduire aux premiers établissements, et c'est avec le désappointement dans l'âme que la nuit nous surprend sans que nous l'ayons rencontrée. Depuis deux jours nous avons fait dix milles; il faut donc que nous soyons dans une fausse direction, puisque la distance entre les deux rivières n'est que de six milles. L'inquiétude s'est emparée du camp et la soirée se passe péniblement avec la perspective des dangers à venir.

Mardi, le 17, nous abandonnons le brûlé et nous nous enfonçons dans le bois en suivant la direction de l'aiguille magnétique et en faisant Nord-Ouest. Nous arrivons ainsi sur le sommet d'une haute montagne plantée d'épinettes élevées, que nous escaladons pour avoir une meilleure vue du pays environnant et découvrir s'il est possible quelque chose de cette malheureuse Belle Rivière vers laquelle nous marchons depuis si longtemps sans succès. Du haut de notre poste d'observation, nous eûmes sous nos yeux un tableau qui ne s'effacera jamais de notre mémoire. Le temps était parfaitement clair et nous donnait un horizon de huit à dix lieues tout rempli de montagnes jetées là sans ordre et ne paraissant suivre aucun ordre général. Ici et là cet océan de verdure semblait ouvrir ses hautes vagues, sans doute pour donner passage à quelque cours d'eau. A nos pieds, et dans la direction Nord-Ouest, une large tache blanche indiquait la présence d'un lac. Mais à part ces incidents dans le tableau que nous contemplions avec une secrète terreur, nous ne voyions tout autour de nous qu'une succession non interrompue de hautes montagnes s'opposant à notre marche,rendue plus difficile encore par les nombreux obstacles d'une épaisse forêt. Ainsi nous avions à peine une journée de vivres et tout autour de nous semblaient se serrer plus nombreuses et plus grandes les difficultés qui nous séparaient de plusieurs jours des premières habitations. Nous ignorions complètement où nous nous trouvions dans le moment, et cette incertitude, plus désagréable que la réalité la moins désirable, pesait lourdement sur l'imagination de tous.

Nous nous mîmes bientôt en marche comme des hommes qui ne comptaient plus que sur leur vigueur pour sortir du bois, et qui se dépêchaient de franchir les distances les plus considérables pendant qu'ils en avaient encore la force et avant que le manque complet des vivres ne les eût exténués. Nous arrivâmes ainsi sur les bords d'un grand lac faisant route et recouvert d'une glace assez forte pour nous porter Ce lac est un des plus beaux points de vue qu'il nous ait été donné d'admirer. D'une largeur variant d'un quart à un demi-mille, il s'étend sur une longueur de quatre à cinq milles, encaissé dans une double chaîne de montagnes boisées, dont la pente rapide vient mourir sur ses bords. Ici et là un nombre considérable de petites îles sortent de l'immense nappe d'eau comme autant de bouquets d'arbres habilement ménagés, variant de forme et de grandeur; tantôt elles se baignent dans le cristal du lac, tantôt elles s'élancent hardiment en crêtes de rochers mesurant leur hauteur dans le reflet des eaux. Ici une baie profonde, là une pointe allongée, varient les contours du rivage en formant un ensemble d'un rare pittoresque. Mais la faim qui nous regarde en face ne nous permet pas de nous arrêter, et nous tournons le dos à un des plus beaux points de vue que nous ayons rencontrés dans toute notre exploration.

Nous reprenons le bois, désespérant presque de rencontrer cette Belle Rivière que nous cherchions depuis si longtemps; nous marchions sur un plateau élevé,lorsque notre oreille crut distinguer un léger bruit interrompu de temps en temps par une légère brise. C'était comme le bourdonnement sourd d'un rapide, étouffé par l'éloignement.

Après un instant d'hésitation, le bruit devenant plus distinct, nous en fîmes part à notre voisin, un des porteurs, qui nous répondit. " Ça se pourrait bien, on ne peut pas être loin à la fin." Nous marchâmes encore pendant une heure et nous n'eûmes bientôt plus de doute que nous arrivions à un cours d'eau considérable. Nous descendîmes un ravin profond en grande hâte et nous nous extasiâmes sur ce que nous appelâmes la Belle Rivière. En effet nous avions cru jusqu'ici qu'elle avait à peu près les proportions d'un grand ruisseau peu navigable, tandis que nous avions devant nous un cours d'eau profond et large, coulant majestueusement entre deux chaînes de montagnes séparées par une vallée assez large. A sa vue nous nous rappelions la rivière Chicoutimi ou la rivière Upika. L'espérance renaissait, car, sur une rivière comme celle-ci, nos radeaux auraient franchi en quelques heures la distance qui nous séparait des premières habitations, quelque considérable qu'elle fût. Toutefois il y avait une ombre au tableau ; à un demi-mille plus bas, la vallée se resserrait et un rapide interrompait la navigation en remplissant l'écho des montagnes du bruit de ses eaux roulées en bouillonnant à travers un lit pavé de gros cailloux. Si la rivière était souvent interrompue par de semblables obstacles, l'utilité des radeaux deviendrait nulle. Pendant que nous discutions ainsi, un des hommes était occupé à plaquer un arbre le long du rivage, sur lequel furent inscrits la direction suivie, la distance approximative parcourue et le nom des explorateurs, avec la date du 17 novembre 1863. Ceci fait, nous allâmes camper aux pieds du rapide, dans une petite baie, où nous avions toutes les facilités désirables pour construire nos radeaux. Une profonde sécurité régnait dans le camp. Nous devions être très-bas dans la Belle Rivière, et nos radeaux devaient nous transporter jusqu'au lac St. Jean. Dans le cas où nous rencontrerions quelque maison avant d'arriver au lac, nous ferions des approvisionnements pour continuer ensuite. Vu la certitude où nous étions de rencontrer les habitations le lendemain il était même question de faire un repas complet qui aurait absorbé le reste de nos vivres. Enfin le sommeil nous surprit rêvant déjà la fin de nos misères.

LES RADEAUX EN RIVIERE.

De bonne heure mercredi le 18, nos sauvages se mirent à la construction de quatre radeaux. Chacun voulait rivaliser de vitesse dans la descente de la rivière, et comme nous avions quelques rapides à sauter, il était important qu'ils ne fûssent pas trop chargés, pour éviter les cailloux sur lesquels coulait une couche d'eau peu profonde. Cette fois nous adoptâmes une nouvelle construction. Les radeaux se composaient de deux pièces de bois seulement, reliées par trois traverses percées de fiches en bois. Ils mesuraient ainsi quinze pieds en longueur sur trois pieds de largeur. L'avant était relevé comme le patin d'un traîneau pour offrir moins de résistance à l'eau et pour glisser plus facilement par-dessus les cailloux, sur lesquels nous jetterait le courant des rapides. Les deux pièces du radeau laissaient entre elles un espace de 18 pouces, recouvert seulement de quatre ou cinq branches sèches placées en travers et sur lesquelles nous nous asseyions en nous servant du bagage comme siège.

Dans cette position, perdre l'équilibre c'était prendre un bain certain, car en dehors de ce petit pont de 2 pieds sur trois nous avions de l'eau en avant, en arrière et des deux côtés. A dix heures, par un très-beau soleil, nous laissâmes la petite baie où nous avions construit nos vaisseaux, en prenant le courant de la rivière qui nous entraînait avec une rapidité de deux milles à l'heure. La gaieté revenait avec la certitude de rencontrer bientôt les premières habitations, et en poussant au large chacun a répété : " Allons aux maisons." Bientôt une brise fraîche engouffre dans la vallée que nous descendons, et à l'aide de notre couverte, de nos perches et de nos cordes de raquettes nous gréons d'un mât et d'une voile notre radeau, qui prend la tête de l'escadre. A chaque instant de nouveaux points de vue se présentaient à notre admiration, et chacun fesait la remarque qu'on pouvait bien l'appeler la Belle Rivière. En effet, sur toute la distance des 6 ou 7 milles que nous avons parcourus ce jour-là, nous avons traversé une vallée magnifique avec des bas-fonds plantés de prairies naturelles et des collines d'une inclinaison très-modérée. Au reste la neige qui depuis la rivière Upika était devenue moins abondante, finissait de disparaître ici sous les chauds rayons du soleil qui dorait en ce moment le paysage. Un changement de température exceptionnel dans ce pays et tout-à-fait à notre avantage nous favorisait depuis quelques jours fort heureusement ; car, avec les neiges ordinaires de cette saison, pas un de nous ne serait arrivé au lac, s'il faut en croire l'opinion de nos sauvages les plus expérimentés.

Pendant cette joyeuse descente nous tirâmes un canard et un rat musqué. Nous

pensions naviguer ainsi toute la nuit jusqu'à ce que nous arrivions aux habitations, lorsque le bruit d'un rapide se fit entendre à l'avant au grand désappointement général. Nous approchâmes toujours jusqu'à ce que le bruit en grandissant nous avertit qu'il y avait danger à aller plus loin. A notre grand regret nous dûmes mettre à terre sur la rive droite, où nous trouvâmes un portage de canots bien débarrassé. C'en était fait de notre projet de souper ce jour-là aux maisons, et abandonnant nos radeaux au courant nous nous enfonçâmes de nouveau dans le bois dont nous pensions être sortis pour toujours.

NOTRE DERNIERE GALETTE.

NOUS avancions à grands pas dans ce portage de canot, probablement fréquenté depuis des siècles par les tribus indigènes du pays, s'il fallait en juger par le sentier profondément battu que nous suivions. Ici et là pourtant quelques branches embarrassaient le passage et indiquaient qu'il avait été moins fréquenté depuis quelques années. Nous avancions toujours en nous étonnant de la longueur du rapide que nous évitions, bien persuadés que nous déboucherions bientôt sur le bord de la rivière, lorsqu'après une demi-heure de marche nous arrivâmes au contraire sur les bords d'un grand lac dont nous ne pouvions mesurer l'étendue. Quelle cruelle déception! Au lieu de la rivière qui devait nous conduire aux premières habitations, un lac inconnu dans les profondeurs de la forêt! Peut-être faisions-nous fausse route. Ce portage était-il autre chose qu'un chemin connu des indigènes pour aller chasser dans les lacs intérieurs? Nous l'ignorions. Etait-ce un raccourci pour passer d'une rivière à une autre? Nous l'ignorions encore. Mais ce dont nous ne pouvions douter c'était que nous étions encore replongés dans le bois, sans la perspective d'en sortir avec deux repas seulement de vivres.

La surface du lac était glacée à l'extrémité où nous nous trouvions, mais pas assez pour porter. Les sauvages étaient dispersés sur le rivage pour en sonder la force, et nous même nous consultions la glace, cachés par un taillis épais, lorsque nous entendîmes une vive altercation à quelques pas de nous. Déjà nous avions surpris des expressions de mécontentement parmi nos sauvages depuis quelques jours. L'inquiétude avait jeté un malaise général dans tout le camp, et un de nos porteurs avait déclaré un jour à ses compagnons qu'il se débarrasserait bientôt de son paquet, du moment qu'il n'y aurait plus de vivres, pour gagner plus tôt les habitations. Un autre avait manifesté l'intention d'oublier au départ un certain sac de petit plomb pesant 28 lbs., et dont une trentaine de coups de fusil tirés dans tout le voyage ne diminueraient guère le poids. Aussi écoutâmes-nous avec attention ce qui se disait entre quatre de nos sauvages, à cette heure critique où le découragement renaissait plus fort que jamais. " Qu'allons-nous faire" disait l'un? "On devrait marcher toute la nuit et ne nous arrêter que lorsque nous aurions des vivres" répondait l'autre. "On a beau arrêter; la faim n'arrête pas elle," répondait un troisième, " et on n'a plus rien à manger." " Si on savait où on est seulement, reprit le quatrième; mais il peut y avoir loin d'ici aux maisons." Nous entendîmes alors un gros jurons puis une exclamation de colère: " Que c'est de valeur d'être pris de même."....Un moment de silence suivit pendant lequel nous fûmes tentés de nous esquiver pour n'être pas vu mais nous tenions à connaître tout le danger de notre position et nous restâmes blottis dans notre cachette. " Eh bien, mes enfants" campons encore ce soir, " dit enfin le chef de la bande. "Demain moi je ne campe plus, reprit un des sauvages; je profite des forces qui me restent pour arriver aux maisons." Et ils se séparèrent pour commencer les travaux du campement. La soirée fut triste et chacun semblait regarder l'avenir avec crainte.

De bonne heure, jeudi le 19, tout le monde était sur pied interrogeant le ciel pour savoir quel temps nous aurions et disposés à faire une bonne journée de marche. Il ne nous restait de tous nos approvisionements, sous lesquels pliaient dix porteurs pesamment chargés à notre départ, que trois livres de farine et ½ livre de lard pour 10 hommes. Les apprêts de ce léger dejeûner ne furent pas longs, et le cuisinier dit en fesant son paquet remarqua qu'il n'aurait pas beaucoup d'ouvrage au souper. En effet nous avions complètement épuisé nos vivres et consumé notre dernière galette. Nous avions fait notre dernier repas.

UNE NUIT SANS SOUPER.

UN très-beau temps favorisa notre marche sur la rive gauche du lac, que nous suivîmes sur une distance de quatre à cinq milles. Ici et là nous rencontrions des renversis qui nous forçaient de dévier de notre route; toutefois nous comptions sur le portage à l'autre bout du lac qui, espé-

rions-nous, nous ramènerait à la rivière. Le bois que nous traversions était planté d'essences feuillues et assez fourni de gibier pour nous permettre de tuer en un seul jour presqu'autant de pièces que nous en avions abattu pendant tout le reste du voyage. Chaque perdrix en tombant assurait le repas de deux hommes pour le soir; aussi tous avaient-ils les oreilles et les yeux ouverts au moindre bruit qui trahissait la présence du gibier. Nous fîmes tant et si bien que huit perdrix et trois lièvres nous assurèrent amplement deux bons repas. Nous avions donc 24 heures devant nous et la confiance générale s'en accrut d'autant.

A travers mille obstacles, nous arrivons enfin au portage du bout du lac, et nous nous dépêchons dans l'espoir qu'il va nous conduire à la rivière que nous avions laissée le jour précédent. Nouvelle déception; nous n'arrivons qu'à un second grand lac dont nous suivons cette fois la rive droite. En côtoyant le rivage nous apercevons quelques arbres coupés à la hache. C'est une pointe de quelques pieds qui a éte abattue pour faciliter le relevé du lac; en effet un jalon est encore là, enseveli il est vrai dans les broussailles, mais enfin il est là, et il indique un arpentage fait il y a dix ans. Nous avons maintenant la première indication du passage d'un blanc, mais nous ne savons encore où nous nous trouvons. Nous ne voyions pas de ligne de townships; par conséquent ce relevé doit être un arpentage isolé, à cent milles peut-être des premières habitations; à trois heures et demie nous arrivons à la décharge de ce second lac, que nous traversons sur une chaussee de castors En suivant toujours le bord nous rencontrons un nouveau portage dans lequel nous nous enfonçons, comptant bien cette fois atteindre la rivière. La nuit nous surprend et nous sommes obligés de camper dans le bois. Le cuisinier contre son attente a beaucoup à faire, et la chaudière reçoit les trois perdrix et deux lièvres qui forment le repas du soir. Il est certain que si notre chasse nous approvisionnait aussi bien tous les jours, nous pourrions vivre longtemps à ce régime; mais vienne le mauvais temps et nous ne tuerons rien. L'inquiétude existe toujours.

Nous décampons le lendemain après avoir consommé le reste du gibier, et un ciel de plomb avec une pluie torrentielle jettent le découragement dans toute la troupe au moment du départ. Nous suivions toujours le portage tracé dans un ruisseau desseché, au fond d'un ravin assombri par les hautes montagnes qui le bordent et le couvert épais des gros arbres. Tout-à-coup le ciel se couvrit de gros nuages qui repandirent des ténèbres profondes tout autour de nous. La pluie tombait par torrents et descendant des collines dans le ruisseau servant de portage, l'inondait complètement. Nous ne pûmes y tenir; comme nous marchions le second à la tête de la colonne, nous nous arrêtâmes sous un gros arbre vert pour éviter le gros de l'orage. Nous vîmes tous nos porteurs passer successivement devant nous, ruisselants d'eau et de sueur, mais ne s'arrêtant pas, poussés par le besoin d'arriver et par la crainte d'être laissés en arrière. Jamais nous n'avions vu de scène plus sombre, de misère plus vraie. Le dernier de la colonne était passé, et malgré la continuité de la pluie, dont nous étions déjà trempé au reste, dépassant les retardataires, nous atteignîmes la tête de la colonne arrêtée à la berge de la rivière, que nous avions retrouvée. Pendant un mille, nous descendîmes le cours d'eau pavé de gros cailloux, jusqu'à ce que nous arrivions aux eaux navigables. où nous commençâmes la construction de nouveaux radeaux.

Deux de nos sauvages, Thomas et Nicolas, étaient complètement épuisés et ne pouvaient donner un coup de hache; il fallut donc que les cinq autres fissent à eux seuls tout l'ouvrage. Nous bâtimes ainsi trois radeaux, dont le nôtre était le plus grand, et pour cette raison recevait quatre passagers, tandis que les deux autres n'en recevaient que trois. Pendant que nos deux sauvages étaient à la construction de notre radeau, nous avions allumé un feu sur la grève, alimenté par les copeaux, et tout en réchauffant nos membres glacés par la pluie froide, nous faisions sécher leurs paletots et le nôtre en les tendant sur des branches plantées dans le sable autour du feu. Dans l'après midi la pluie cessa, et à deux heures, au moment du départ, nous avions à peu près séché nos vêtements en les brûlant à plusieurs endroits.

Nous nous embarquâmes, et le courant nous entraîna avec une rapidité réjouissante de plusieurs milles à l'heure. Nous descendîmes ainsi quelques rapides en luttant de vitesse et sans accident. Tout allait pour le mieux lorsqu'un grand bruit nous avertit qu'un nouvel obstacle se présentait sur notre route. C'était un rapide long et dangereux, que le premier radeau ne voulut pas descendre sans en avoir préalablement vu les difficultés. D'ailleurs Thomas et Nicolas qui montaient ce radeau, ne pou-

vaient aller plus loin tant ils étaient épuisés et transis. Il était quatre heures et nous eûmes ordre de mettre à terre. Personnellement nous étions d'avis de continuer aussi loin que possible par le magnifique clair de lune qu'il faisait, et nous ne comprenions pas l'opportunité de camper si tôt lorsque nous n'avions rien pour souper. Toutefois nous arrêtâmes, bien décidé à ne plus camper avant d'arriver aux premières habitations.

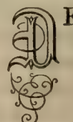
Après avoir soigneusement attaché nos radeaux aux arbres du rivage, les travaux du campement commencèrent. Jamais nous n'oublierons cette soirée, dont chaque détail était bien fait pour laisser dans notre âme un long souvenir. Près du feu que nous venions d'allumer était agenouillé Nicolas, assis sur ses talons les coudes appuyés sur ses genoux et le visage caché dans ses mains. Il faisait pitié à voir, et devait être le premier à succomber dans ce voyage de misère. Pas un mot ne s'échappait de ses lèvres, mais sa poitrine exhalait une plainte incessante, dont les sons intérieurs nous donnaient le frisson, car nous ne pouvions oublier que de lui à nous il n'y avait que la distance de deux ou trois jours. Assis sur un tronc d'arbre et se tenant à l'écart, l'œil vitreux, Thomas, son fils, regardait tout avec une expression indéfinissable de peine et d'étonnement. Il semblait qu'il fût surpris de se trouver si faible, lui le plus vigoureux porteur du parti, lui toujours le premier en avant, dont le bras de fer taillait avec tant d'habileté et de force dans la forêt. Il était là immobile, incapable de mouvement et sa hache, devenue inutile dans ses mains, servait en ce moment à ses compagnons moins épuisés.

Jacques, notre infirme, tenait bon, ainsi que Simon et son fils, Moïse, et Jean Baptiste. Les tentes étaient levées lorsque Simon, fils, nous arriva en boitant; il venait de s'ouvrir avec sa hache une large blessure sur le haut du pied, entre les deux premiers doigts. Encore un blessé au moment où nous avions besoin de toutes nos forces! Sur nos sept porteurs il ne nous restait donc pour ainsi dire que trois hommes valides, et encore Simon souffrit-il encore de ses reins et d'une blessure au bras. Tout semblait s'opposer à notre sortie de la forêt.

Lorsque la nuit vint envelopper de ténèbres notre camp découragé, le plus morne silence régnait parmi nous. Le feu du bivouac n'éclairait plus ces fraîches figures, si rieuses au départ, et qui chaque soir attendaient gaiement le souper, dont les gros bouillons, en s'élevant au-dessus du pot-au-feu, réjouissaient les oreilles et les yeux des voyageurs. Le cuisinier avait renoncé à ses fonctions, faute de matériaux, et après cette longue journée de marche, de pluie et de fatigues, nous n'avions qu'une dernière pincée de thé pour nourrir dix hommes. Disons-le, le cœur nous saignait en contemplant l'expression de désappointement marquée sur les traits amaigris de ces hommes habitués aux plus rudes travaux, mais non à se passer de souper, la faim venue, et elle était arrivée depuis quelques heures avec son cortège de tiraillements d'estomac. Depuis longtemps, les rations avaient été diminuées, et au moment où elles manquaient complètement, les hommes, comme on l'a vu, étaient déjà en partie épuisés. En prenant notre dernière tasse de thé, la discussion s'engagea sur le nombre de jours que nous pouvions vivre ainsi sans manger. "Je crois, disait M. Neilson, qu'on peut vivre comme cela trois ou quatre jours en marchant, mais après cela on ne doit pas aller loin." "C'est le deuxième jour, répondit Simon, qu'on souffre le plus, après cela on affaiblit, mais on ne souffre pas beaucoup. Si on savait seulement où on est." "Moi je crois, reprit M. Neilson, qu'on est encore bien haut dans la rivière et qu'on sera peut-être deux ou trois jours avant d'arriver à la rivière des Aulnets. Si on peut rencontrer des maisons là, on est bien sûr d'y arriver. Mais, qui sait, peut-être bien qu'on ne rencontrera pas de maisons avant d'arriver au lac, et alors il nous faudra trois ou quatre jours de plus. On aurait, je crois, plus court à trouver les maisons en allant à l'Est; il ne doit y avoir que quelques milles d'ici au lac Kenogomichiche." "On fera mieux, répondit Simon, de suivre la rivière, maintenant qu'on l'a on est bien sûr qu'elle descend vers le lac, et il faut toujours qu'elle ait un bout sûrement. Toujours que, si le bon Dieu veut nous prendre, il a son embelle à cette heure; mais sûrement il n'est pas assez mauvais pour nous faire tous mourir de faim."

Telle était en effet notre seule espérance de salut, et de bonne heure les couvertes se refermèrent sur les dormeurs, qui s'efforcèrent de se convaincre de la vérité de cet axiome: "Qui dort dîne."

DESCENTE D'UN GROS RAPIDE.


E très-bonne heure, samedi le 21, nous sommes prêts à partir après une nuit de repos, tourmentée peut-être par plus d'un songe. Sur le feu boût à gros bouillons dans une petite chau-

dière une perdrix unique tuée la veille, constituant tout le déjeuner de 10 hommes. La tirerons-nous au sort ou comment la diviserons-nous ? Nous proposons un moyen qui est accepété, les hommes se partagent le bouillon, et nous avons la perdrix à trois. Cinq minutes plus tard le déjeuner était fini, et au point du jour nous étions déjà sur nos radeaux, prêts à tenter la descente d'un gros rapide, long d'un quart de mille, dont nous entendions la voix bruyante. Il était passable, avait, dit Jean Baptiste, et nous étions décidés à risquer un peu pour continuer notre route en radeaux. Il ne pouvait plus être question d'en construire de nouveaux, et disons-le, entre la perspective de mourir de faim ou de mourir dans un rapide, nous préférions personnellement la dernière. Aussi nous offrîmes-nous de sauter n'importe quel rapide avec un de nos sauvages, de manière à permettre aux autres radeaux de nous suivre, chaque fois qu'il n'y aurait pas d'accident. Mais la proposition ne fut pas acceptée.

Une fois au large le courant de plus en plus fort nous entraîna promptement vers le rapide devant nous. Les trois radeaux se suivaient à cent pas l'un de l'autre de manière à ne pas se nuire, et les deux plus habiles sauvages guidaient le premier, en suivant les sinuosités de ce qu'on pouvait appeler le chenal.

La rivière peut avoir ici deux arpents de largeur; elle coule ses eaux profondes de 5 à 6 pieds, en décrivant une double S, sur une largeur de 20 à trente pieds. Partout ailleurs sur ce lit de roches l'eau mesure tout au plus deux pieds et demi de profondeur. De gros cailloux sont parsemés sans ordre même dans les eaux profondes; les uns sont à fleur d'eau, les autres montrent leurs têtes arrondies, sur lesquelles se brise le courant en une chevelure de blanche écume. Il n'y a que le plus grand sang-froid et de vigoureux avirons qui permettent de conduire un radeau à travers ces nombreux obstacles. Là où le canot d'écorce bondit de vague en vague sous la plus légère impulsion, le radeau est entraîné lourdement, et ce n'est qu'à force de bras qu'on peut le ramener lentement dans la bonne direction.

Déjà les deux premiers radeaux étaient dans le rapide lorsque nous entrâmes en plein courant. Notre radeau était le dernier, parce qu'étant le plus long et le plus chargé, il était aussi le plus difficile à conduire. Mes trois sauvages parurent hésiter, mais il était trop tard. C'était la première fois que nous descendions un rapide aussi considérable, et nous avions peine à croire que nous arriverions sans accident jusqu'au bas. Le courant des eaux profondes, en partant du milieu de la rivière, tournait subitement à gauche en s'approchant du rivage, et nous avions heureusement franchi cette distance, au milieu des cris jetés par l'équipage, soit pour guider la manœuvre, soit pour s'encourager lorsque nous avions franchi un mauvais pas, lorsque Jacques placé à l'avant s'écria d'une voix que la crainte faisait vibrer: "On s'en va sur un caillou," et en même temps il tâchait à force d'aviron de l'éviter. Mais le courant nous entraînait avec une trop grande vitesse, la distance était trop courte; aussi presqu'en même temps levait-il les bras au ciel en disant: "nous voilà dessus! Nous voilà dessus!" Et en effet notre radeau était bientôt à cheval sur un cailloux à fleur d'eau mesurant trois pieds de diamètre à son sommet. Il arrive ordinairement alors que le courant, prenant le radeau de flanc, le roule sur le côté en le débarrassant de sa charge, dont la sûreté est compromise. Car dans un rapide de deux pieds d'eau, une fois qu'on a perdu pied il est impossible de se relever. C'est une descente forcée de caillou en caillou, et rien n'est dangereux, même pour le meilleur nageur, comme les vilains coups qui en sont le résultat nécessaire.

Au moment où l'avant s'engageait ainsi, Moïse, placé à l'arrière, plantait vigoureusement sa perche le long du radeau, pour l'empêcher de tourner, et immobiles nous attendions le résultat de ses efforts. Mais entraîné par le courant, l'arrière du radeau commença à céder en brisant comme un fêtu de paille la perche qui le retenait. Dès lors, au milieu de la confusion, chacun se porta vers l'avant qui se trouvait à vingt et quelques pieds du rivage environ, deux de mes sauvages, Simon fils et Moïse, s'élançant vers les branches qu'ils atteignirent bientôt. Nous attendions que le radeau commençât à rouler avant d'en faire autant bien décidé à ne l'abandonner qu'à la dernière extrémité. Comme nous l'avons déjà dit, c'était notre planche de salut et nous étions prêts à risquer quelque chose pour la conserver.

L'arrière du radeau heureusement, après avoir décrit un demi-cercle, resta échoué par son avant. Il était tourné bout pour bout. Jacques qui était resté avec nous invectiva un peu ceux qui nous abandonnaient ainsi,

puis se mit à l'œuvre pour nous déchouer et continuer notre descente. Disons-le, en voyant bondir autour de nous les vagues noires d'un rapide profond de six pieds, nous perdions un peu de notre assurance et nous n'aidions qu'à demi ce pauvre infirme, dans l'habileté duquel nons n'avions pas beaucoup confiance. Nous n'étions encore qu'au commencement du danger et nous n'étions séparés du rivage que par une vingtaine de pieds de distance ; tandis que plus bas le chenail s'approchait du milieu de la rivière en décrivant une S, et s'il nous arrivait par malheur d'échouer aussi loin du bord, bien sûr que nous n'en reviendrions pas. Aussi hésitions-nous à continuer ou à gagner terre de suite. Tout en aidant un peu Jacques notre sang froid revenait singulièrement, nous regardions les eaux du rapide avec moins de respect pour leur puissance, et chaque fois qu'en enfonçant notre perche la force du courant la fesait glisser malgré nous sur le lit de la rivière, nous recommençions sans nous arrêter à ce que ce fait avait de significatif. Depuis unedemi-heure Jacques, debout sur le caillou qui nous retenait et les pieds dans l'eau, avançait le radeau ligne par ligne au moyen de son aviron employé comme levier entre la roche et le bois. De notre côté placé à l'avant, nous l'aidions en poussant de bonne foi lorsque Jacques brisa son aviron ; nouvelle difficulté : il ne nous restait plus que le nôtre et nous n'étions pas disposé à nous en départir ; nous avions plus de confiance dans nos bras que dans ceux de notre infirme. Nous décidâmes de partir quand même, et que placé à l'avant nous dirigerions le radeau. Pendant tout ce temps les autres radeaux s'éloignaient et avaient disparu derrière une pointe de la rivière. Laissés en arrière, au milieu d'un rapide, nous éprouvions un secret besoin de rejoindre au plus tôt le reste de l'expédition. Au reste, dans ces circonstances il est impossible de secourir ceux qui ont la maladresse d'être en danger et nous ne comptions que sur nous-mêmes.

Enfin notre radeau fait mine de partir ; nous le plaçons aussi droit que possible dans le courant ; Jacques se place à l'arrière en même temps qu'il fait un dernier effort pour nous lancer, et nous voilà à flot. Le regard en avant pour deviner le chenal et les obstacles à éviter, nous nous mîmes sérieusement à l'œuvre avec notre unique aviron, pour conduire sûrement notre radeau, emporté par la rapidité du courant. Nageant tantôt à droite, tantôt à gauche, nous avions gagné le large et nous tournions subitement encore pour décrire la seconde courbe du chenal, lorsque nous rencontrâmes six ou sept gros cailloux à fleur d'eau et à peu de distance les uns des autres. Ils étaient échelonnés sur notre passage de manière à ne pouvoir éviter les uns sans donner sur les autres.—" Tiens bon !" criâmes-nous à notre compagnon après avoir passé deux ou trois de ces cailloux et au moment où nous allions frapper un des suivants, " Nous voilà sur un caillou ! " Une des billes de notre radeau frappe et nous crûmes un instant qu'il allait s'ouvrir. Les fiches de bois plièrent, l'eau couvrit entièrement l'avant du radeau, à la hauteur de nos genoux, puis il continua sa lourdes marche sans accident plus grave. Deux ou trois fois encore nous heurtâmes le lit rocailleux de la rivière, mais pas aussi fortement, et après avoir tourné encore une fois à droite et de nouveau gagné le large, nous nous trouvâmes dans un bassin profond où nous n'avions plus à craindre de nouvelles roches. Un quart-d'heure après, nous arrivions gaîment à une pointe où étaient arrêtès les deux radeaux qui nous précédaient. Nous placions fièrement le nôtre à côté, satisfaits de l'avoir descendu à travers des difficultés peu communes. Pourtant tout ce danger, toute cette fatigue, d'autant mieux sentie que nous n'avions rien mangé depuis vingt-quatre heures, étaient perdus. Une chûte considérable grondait un peu plus bas et nous forçait à renoncer pour la dernière fois à nos radeaux. Nous sommes bien décidés à n'en plus construire et à faire le reste du trajet à pied ; nos hommes, du reste, sont trop épuisés pour entreprendre un travail aussi pénible.

NOUS ABANDONNONS EN PARTIE LE BAGAGE.

NOUS nous enfonçâmes encore dans le bois en suivant un portage assez bien débarrassé, et bien décidés cette fois à ne pas nous éloigner de la rivière, dont nous descendions la rive gauche Nous passâmes une chûte taillée dans le roc vif. Un instant après, la rivière étant navigable pour les canots d'écorce, le portage s'arrêtait, et il nous fallut nous frayer un chemin dans les taillis. Nous rencontrâmes bientôt une montagne, dont les bords escarpés, baignés par la rivière, ne nous permettaient plus de suivre le rivage et nous forçaient à faire une montée escarpée, d'autant plus fatiguante que nous étions épuisés et sans nourriture. Arrivés au sommet, on

suggéra l'idée de monter dans un arbre pour explorer le pays voisin ; mais chacun, désirant conserver ses forces pour la marche, refusait de se livrer à un exercice aussi fatiguant, lorsque Moïse se dévoua. Arrivé à la tête d'une grande épinette, chacun de ses renseignements furent écoutés avec le plus grand intérêt.—" Je vois à dix lieues en avant," nous dit-il ; " ce n'est que des montagnes comme celles qu'on a traversées. —C'est le même bois.—Je ne vois pas d'abattis ni de maison.—Il n'y a pas de signe de monde.—Je ne vois pas de lac.—Je crois qu'on est encore bien loin des maisons."

A chaque nouvelle réponse faite à nos questions, le découragement devenait plus grand, et chacun se regardait avec un silence éloquent. La torture morale était en ce moment tout ce qu'elle pouvait être pour des hommes qui n'ont d'autre perspective que de mourir de faim dans la forêt. Si alors nous avions été pourvus d'une bonne carte du pays, donnant le relevé exact des rivières, des instruments nécessaires pour déterminer notre position, nous aurions su où nous étions, et cette certitude aurait fait cesser toute crainte imaginaire. Mais nous n'avions rien de cela, et tout ce dont nous étions certains, c'était que, depuis trente-et-un jours que nous étions entrés dans le bois, nous n'avions pas encore rencontré âme qui vive, que les distances parcourues ne s'accordaient pas avec notre carte et que nous étions égarés. L'avenir n'était donc pas rassurant, et comme nous n'avions pas un instant à perdre, nous nous mîmes en marche sans retard, comme des hommes convaincus que leur vie est au bout de leurs pieds. Les blessés et les traînards nous suivaient en trébuchant. Après être descendu une colline, nous sommes arrêtés par un cours d'eau trop profond, trop rapide et trop large pour être passé à gué et qui, en se déchargeant sur la rive gauche de la rivière, s'oppose à notre passage. " Tout s'en mêle pour nous retarder," dit alors Simon, avec un accent de mauvaise humeur très-accentué. " Il va falloir remonter ce cours d'eau jusqu'à ce qu'on puisse le traverser; qui sait jusqu'où celà va nous mener. Le bagage nous fatigue pour rien, on fera mieux de le laisser ici." En effet notre batterie de cuisine était inutile du moment que nous n'avions plus de vivres. Les raquettes étaient de trop. Les hommes ne voulaient plus camper, ils laissèrent donc leur tente. En un mot tout le bagage qui n'était pas strictement indispensable ou qui pouvait gêner la marche fut mis en tas, recouvert avec soin et abandonné, jusqu'à ce que nous pûssions les envoyer chercher plus tard. Il y a quelque chose de souverainement inquiétant dans cet abandon du bagage dans une exploration hasardeuse. Il nous rappela absolument une traversée orageuse durant laquelle nous faillîmes être coulé bas pendant une tempête, qui avait déja mis cinq pieds d'eau dans notre vaisseau. Après une nuit pendant laquelle nous pensions sombrer à chaque instant, nous fûmes témoin au point du jour de l'opération peu rassurante de sauver le vaisseau en perdant la cargaison : quatorze cents barils de fleur étaient jetés à la mer. Cette opération nous la répétions, mais cette fois, dans la forêt, dont le silence effrayant ne nous fesait pas une impression moins vive que le bruit incessant des vagues se brisant avec rage sur les flancs de notre vaisseau.

L'épuisement de trois de nos sauvages était assez considérable pour nous faire craindre qu'ils ne restâssent en arrière dans la marche forcée que nous allions faire, et nous leur proposâmes de rester avec le bagage, en attendant le secours que nous leur enverrions du moment que nous aurions atteint la première habitation. Mais aucun d'eux ne voulut y consentir, et ils se mirent à notre suite en trébuchant à chaque obstacle.

Nous remontâmes ce malencontreux cours d'eau jusqu'à ce que son lit se rétrécît assez pour nous permettre de le traverser sur une grande épinette, que nous abattîmes sur le bord du rivage et qui nous servit de pont. Nous redescendîmes l'autre rive du cours d'eau jusqu'à son embouchure où nous reprîmes notre marche en descendant la rivière.

UN CHANTIER.

DEPUIS une heure nous marchions à grands pas, bien décidés à ne nous arrêter qu'aux premières maisons, lorsque le courant de la rivière que nous suivions devint tout-à-fait navigable. M. Neilson suggéra l'à-propos de construire de nouveaux radeaux pour assurer notre descente sans fatigue ; mais les sauvages placés à l'avant de la colonne étaient décidés à se rendre à pied et à ne plus perdre une demi-journée à faire des radeaux, pendant que la famine continuait son œuvre d'épuisement. Aussi continuèrent-ils leur marche sans répondre mais aussi sans s'arrêter. Nous étions rendus au " sauve qui peut," qui ne reconnaît plus

d'autorité. Ils continuaient donc leur marche et nous suivions, le troisième à la tête de la colonne, lorsque nous apperçûmes à travers les branchages du rivage, et à quelque distance dans le bas de la rivière, en avant de nous, un canot d'écorce monté par deux hommes. "Un canot! un canot!," criâmes-nous de suite comme un naufragé crie: "terre!! terre!!..." et de toutes les poitrines s'échappait un grand cri d'appel en même temps que les bras faisaient des gesticulations dans l'air. Aussitôt les figures rayonnent, les paroles se croisent, les pas s'allongent démesurément, et chaque fois que le terrain le permet c'est une course effrénée en avant du canot qui doit nous informer de l'endroit où nous sommes. Cinq minutes après nous étions dans un chantier en construction et nous rencontrions les premières figures du lac St. Jean. On nous regardait avec une surprise presqu'égale à la nôtre. "Bonjour monsieur! Sommes nous loin de la rivière des Aulnêts ici?" demandons-nous au premer qui se présente. "Oh oui! vous êtes loin, pour le sûr." "Est-ce que nous ne sommes pas sur la Belle Rivière." "Sur la Belle Rivière? pardon, vous êtes sur la rivière Metabetchouan." "Ce n'est pas possible.!" "Oui! vous êtes à quatre milles du poste." Le reste du parti arrivait en ce moment et la surprise fut générale. "On peut remercier le bon Dieu si on est ici," résuma Simon. "Si on avait eu un peu plus de vivres, au lieu de descendre la rivière on l'aurait traversée et on aurait été se perdre dans le nord. Aussi bien, si la neige nous avait pris, nous étions tous pris. On peut dire qu'on l'a échappée belle." "Vous allez toujours entrer et prendre une bouchée" dirent les hommes du chantier en nous introduisant chez eux. Il était midi et leur dîner nous fut servi. Jamais nous n'eûmes meilleur appétit et jamais nous ne fîmes un meilleur dîner. La soupe aux pois et au lard avec les patates bouillies et le pain, assaisonnés de la gaieté générale, disparurent avec une étonnante rapidité. Nous étions sauvés. A une heure nous prîmes le chemin de chantier conduisant au poste, et à quatre heures nous étions chez Monsieur Fraser, où nous fûmes entourés de tous les soins possibles. Nous étions rendus à notre destination, à l'embouchure de la Rivière Metabetchouan.

QUATRIEME PARTIE.

AVENIR DU LAC ST. JEAN.

SOMMAIRE.—Le Lac St. Jean par le Père de Quen en 1647—Le Lac St. Jean en 1652—Le Lac St. Jean par le Père d'Aubou en 1661—Le Lac St. Jean aujourd'hui—Historique de la Colonisation du Saguenay—Le Saguenay jusqu'en 1837—Le Saguenay de 1837 à 1848—Le Saguenay depuis 1848—Les progrès réalisés.

LE LAC ST. JEAN PAR LE PERE DE QUEN EN 1647.

LA vue du Lac St. Jean nous met en mémoire celle des grands lacs du Haut-Canada. Par un calme plat rien n'est imposant comme cette immense nappe d'eau douce dont l'horizon s'étend à l'infini. Tout autour une large grève de sable fin offre au voyageur un chemin facile, une route toute faite pour la colonisation de ces terres incultes. Ici et là pourtant, les montagnes voisines avancent jusque dans les eaux du lac et interceptent cette voie de communication ouverte par la nature. Nous ne saurions donner une idée plus exacte de cette partie du pays qu'en empruntant aux relations des pères jésuites, les descriptions qu'en donnent ces pionniers de la civilisation, au moment où pour la première fois, ils pénétraient jusqu'au lac St. Jean. L'appréciation qu'ils font des difficultés du pays est exacte et cadre parfaitement avec celles que nous avons eues à vaincre de Québec à la rivière Metabetchouan. A part quelques résidences de colons échelonnées depuis l'embouchure de la belle rivière jusqu'à la pointe bleue, les bords du lac St. Jean sont absolument les mêmes qu'ils étaient aux premiers jours de la colonie. Aussi les descriptions qui suivent sont-elles rigoureusement exactes.

Deuant que de conclure ce Chapitre, ie diray deux mots d'vn voyage que fit le P. de Quen nans le pays de la nation du Porc-espic.

Ayant appris que quelques Chrestiens estoient malades en ce quartier-là, il s'y fit conduire par deux Sauuages auec des peines épouuantables, voicy ce qu'il nous en a récrit: le m'embarquay le 11 de Iuillet, dans vn petit canot d'écorce, nous trauaillasmes cinq iours durant, depuis le point du iour iusqu'à soleil couché, ramans tousiours contre les courants ou contre des torrens, qui nous faisoient bander tous les nerfs du corps pour les surmonter; nous auons rencontré en ce voyage dix sauts ou dix portages, c'est à dire que nous nous

sommes desembarquez dix fois pour passer d'vne riuiere à vne autre, ou d'vn courant trop rapide à vne autre partie du fleuue plus nauigable. Dans ces portages, dont quelques-vns sont d'vne lieuë et demie, les autres d'vn quart de lieuë, il faut porter sur son dos ou sur sa teste, et le batteau et tout son équipage par des chemins qui n'ont esté faits que pour des bestes Sauuages, tant ils sont affreux ; il faut franchir des montaignes, passer des precipices cachez dans l'abysme des forests. Nous changeasmes trois fois de riuieres. La premiere où nous embarquâmes se nomme la Sagné ; c'est vn fleuue profond, il n'y a nauire qu'il ne portast, il a quatrevingts brasses en plusieurs endroits, et pour l'ordinaire, il hausse ou baisse de dix à vingt pieds ; il est assez large, ses riues sont escarpées de montaignes affreuses, lesquelles se vont abaissans à 15 ou vingt lieuës de son emboucheure où il reçoit dans son sein vn autre fleuue plus grand que luy, qui semble venir de l'ouest. Nous voguasmes encore dix lieuës au delà de ce rencontre d'eaux, qui fait comme vn beau lac, les vents qui se pourmenent sur cette riuiere, sont tres-froids au millieu de l'Esté mesme, parce qu'elle est bordée de montaignes et qu'elle est exposée au Norouest et souuent au Nord.

De cette riuiere nous passasmes à vne autre appellée Kin8gami8, laquelle se décharge dans le Sagné par des courants et par des precipices aflreux. Nous fismes vne lieuë et demie trauersant vne montaigne et vne vallée pour l'aller trouuer en vn lieu nauigable, elle est bien moins rapide que le Sagné, serpentant à l'Ouest, au Sud et au Nord-ouest, elle fait un lac qui a plus de quinze lieuës de long et quasi demi-lieuë de large.

Quittant ce fleuue nous allâmes chercher au trauers des bois, la riuiere appellée des Sauuages Kin8gamichich ; elle a son lit dans vne terre, ou vne vallée toute plate qui regarde le Nord ; ses eaux profondes, fort larges et toutes calmes, elles se répandent en quelques endroits par des aulnes et par des brossailles qui nous importunoient au dernier point. Nous auions nauigé contre le courant de l'eau dans les deux precedentes riuieres, nous commancasmes icy à descendre dans le lac Piouagamik, sur les riues duquel habite la nation du Porc-Epic que nous cherchions. Ce lac est si grand qu'à peine en voit-on les riues, il semble estre d'vne figure ronde, il est profond et fort poissonneux, on y pesche des brochets, des perches, des saumons, des truittes, des poissons dorés, des poissons blancs, des carpes et quantité d'autres especes.

Il est enuironné d'vn plat pays, terminé par des hautes montaignes éloignées de trois ou quatre ou cinque lieuës de ses riues ; il se nourrit des eaux d'vne quinzaine de riuieres ou enuiron, qui seruent de chemin aux petites nations qui sont dans les terres pour venir pescher dans ce lac, et pour entretenir le commerce et l'amitié qu'elles ont par entr'elles. Nous voguasmes qulque temps sur ce lac, et eufin nous arriuasmes au lieu où estoient les Sauuages de la nation du Porc-Epic. Ces bonnes gents nous ayans apperceus, sortirent de leurs cabanes pour voir le premier François qui ait iamais mis le pied dessus leurs terres. Ils s'estonnoient de mon enterprise, ne croyans pas que iamais i'aurais eu le courage de franchir tant de difficultez, pour leur amour. Ils me receurent dans leurs cabanes comme vn homme venu de Ciel : l'vn me donnoit vn petit morceau de poisson seché à la fumée, l'autre vn peu de chair boucanée ; le Capitaine me fit present d'vn Castipitagan de Castor, c'est à dire d'vne peau de cet animal, ouuerte seulement par le col, en sorte qu'on diroit que le Castor est tout entier : Voila, me dit-il, mon Pere, pour adoucir les fatigues de ton chemin ; nous ne te çaurions exprimer la ioye que nous ouons de ta venuë ; vne chose nous attriste, tu vien en vne mauuaise saison, nous n'auons pas de rets povr pescher de poisson. et les eaux sont trop grandes pour prendre le Castor. Il ne faut point parler en ce pays-la, ny de pain, ny de vin, ny de lit, ny de maison.

LE LAC ST. JEAN EN 1652.

CE lac que les Sauuages appellent *Piagou yami*, et qne nous avons nommé le Lac de Sainct Iean, fait le pays de la nation du Porc-Epic. Il est esloigné de Tadousac de cinq ou six iournees. On s'embarque pour y monter sur le fleuue de Sagné, et quand on a vogué quelque temps sur ce fleuue, il se presente deux chemins, l'vn plus court, mais tres-fascheux ; l'autre plus long, mais vn petit plus doux, ou pour mieux dire vn peu moins rude ; car à parler sainement ces chemins ne semblent pas faits pour les hommes, tant ils sont aflreux. La cause de cette difficulté, prouient de ce que le fleuue du Sagné, qui a bi n 80 brasses de profondeur au res de Tanoussac, est fort inegal dans son lit, il est tout barré de rochers en quelques endroits, en d'autres il est tellement reserré, qu'il fait des courans

si rapides, qu'il est insurmountable à ceux que le nauiguent : si bien quil faut mettre pied à terre, pour le moins dix fois par le plus court chemin, et quatorze par le plus long, pour aller de Tadoussac au Lac de Sainct Iean.

Et ces endroits s'appellent des portages, d'autant qu'il faut porter sur ses espaules tout le bagage, et le nauire mesme, pour aller trouuer quelque antre fleuue, ou pour éuiter ces brisans et ces torrens, et souuent il faut faire plusieurs lieues chargés comme des mulets, grauissans sur des montagnes, puis descendans auec milles peines et auec milles craintes dans des vallées et parmy des rochers, ou parmy des broussailles, que n'ont connuës que des animaux immondes. Enfin à force de peine et de trauail, on trouue ce Lac, qui paroist d'vne figure ouale, et de cinquante lieuës d'estendue ou enuiron. Il est enflé par dix riuieres qui remplissent son basin, et qui seruent de chemin à quantité de petites Nations respanduës dan ces grandes forests, qui viennent trafiquer auec les Sauuages qui habitent vne partie de l'année sur les riuieres de ce Lac ; lequel se descharge par quatre ou cinq canaux, qui ayans courru separément quatre on cinq lieuës, se rejoignent ensemble pour faire vne seule riuiere, que nous appellons Sagné ; laquelle se vient degorger dans la grande riuiere de sainct Laurens aupres de Tadoussac.

Le vingt-deuxiesme de May, nous trauersasmes le Lac, par vn temps le plus doux et le plus agreable du monde. I'auois pensé perir dans ce Lac deux ans auparauant. Vne tempeste s'eleuant tout à coup, remplit nostre petit batteau et nous ietta à deux doights de la mort. Nous fismes hüict lieuës comme des gens qui sont aux abois, combattans pour la vie, contre les flots. Si deux mariniers qui me conduisoient n'eussent eu de la force et de l'industrie, les ondes nous auroient seruy de sepulchre. Dieu qui commande avx vents comme il luy plaist, les enchaisna dans ce dernier voyage. Nous voguions doucement dans vn calme agreable sur des eaux, qui frappées des rayons du Soleil, nous paroissoient belles comme vn crystal liquide. Et comme nous estions plusieurs canots de compagnie, ie prenois vn grande plaisir dans les diuers discours de nos Sauages. Vne femme entr'autres raconta ce qui suit ; Il y a dix Lunes ou enuiron, que trauersant ce Lac, vne tempeste nous accueillit, les vagues nous esleuoient sur des montagnes d'eau ; moy qui n'estois pas encore baptisée, ie voulus prier Dieu dans ma crainte, ayant appris des Chrestiens qu'il estoit bon, et que tout le monde lui pouuoit parler, ie prononçay ces paroles : Voila qui va mal que nous mourrions icy abysmez dans les eaux. Toy qui gouuernes le Ciel et la terre, la mer et les lacs, et les riuieres, ne nous saueras-tu pas de ce naufrage ? Vn Chrestien me reprit tout sur l'heure, et me dit : Ta parole n'est pas droicte, il ne faut point dire : Voila qui va mal que nous mourrions, ne nous tireras-tu point du danger ? Ta langue s'est écartée de son chemin, il falloit dire : Mon Dieu, nous mourrons quand tu voudras, dispose de nos vies aussi bien dessus l'eau que dessus la terre, tu es le maistre : si tu prends cette pensée, qu'ils eschappent ce danger, nous l'échapperons ; si tu ueux que nous mourions icy, nous ne laisserons pas de t'aymer. Voila vne petite oraison bien saincte. Au reste, cette bonne femme adjoustoit, qu'elle trembloit toujours sur les eaux deuant son baptesme ; mais depuis que les eaux sainctes auoient passé sur sa teste, qu'elle ne craignoit plus d'estre noyée.

Le vingt-troisiesme, nous arriuasmes où estoit le gros des Sauuages. Si tost que nous fusmes apperceus, tout le monde sorti de sa cabane. Ils me receurent auec vne ioye et vne affection qui s'explique moins par la bouche, qu'elle n'est sensible au cœur. Le Capitaine fait mettre tout le monde en campagne, pour me bastir vne Eglise et vne maison. Les ieunes hommes vont abattre les poultres et les cheverons, c'est à dire de longues perches. Les femme apportent des planches, c'est à dire des escorces pour couurir ce Palais. Les filles vont chercher des tapisseries pour orner nostre Alcoue ; ce sont des branches de sapin fort belles, dont ills tapissent le pas de leurs cabanes. Vn si grand nombre d'ouuriers si lestes et si experts en leur art, et si affectionnez à leur ouurage, bastirent en vn moment vn Palais à Nostre Seigneur, qui auoit plus de rapport à celuy de Bethlehem qu'au Tabernacle dont sainct Pierre forma l'idée sur le mont de Tabor.

Mais finissons ce Chapitre. Le Pere, ayant fait toutes les fonctions d'vn charitable Pasteur et d'vn Ouurier Euangelique, dans l'espace de douze iours que ses conducteurs lui accorderent, remonta dans son nauire d'escorse, emportant les cœurs de ses oüailles. Il repasse auec ses Nochers sur ses brisées. Il loge dans les mesmes hostelleries. Il trouue par tout le mesme lict, dressé depuis la naissance du monde,

et qui, depuis Adam, n'a iamais esté remué, sinon par quelque tremble-terre. L'appetit lui fait trouuer un peu de bouccan, sec comme vne semelle de soulier, delicat comme vn perdreau. Le trauail lui donne vn sommeil fort doux. La bonté et la candeur de ces braues Neophytes le comblent de ioye. Dieu luy conserue par tout la santé; et ses iambes, et son auiron iont aux aurions de ses Nochers, lui font trouuer la fin de son voyage, pour en entreprendre vn autre bien-tost apres.

LE LAC ST. JEAN PAR LE PERE D'ABBOU EN 1661.

NOUS fusmes obligez d'employer cinq iours pour nous rendre insqu' à vne lieuë de Chicoutimi, où nous nous postons sur vn islet, de roche, pendant qu'on va chercher à viure dans les bois voisins; et c'est de dessus ce rocher, que nous voyons à découuert vne partie due Saguené, admirans deux choses assez remarquables de ce beau fleuue. La premiere est, que pendant plus de vingt lieuës, depuis son emboucheure dans le fleuve S. Laurens, il coule tousiours en bas mesme de marée montante, quoy qu'au-dessus de ces vingt-lieuës, il ait son flux et reflux respondant á celuy de la Mer; si bien qu'à mesme temps ses eaux montent d'vn costé, et descendent de l'autre. La mesme chose se remarque au grand fleuue de S. Laurens; quand la mer, dans son flux, entre dedans, il enfle bien, mais il ne laisse bas de couler tousiours, en bas iusques à vn certain terme, ou on voit monter le flux, et descendre le reflux de six en six hevres; cela prouient de ce qu'il est plus rap.de et plus violent vers son emboucheure, qu'és endroits plus hauts et plus esloignez; en sorte que le flux, ou le flot (comme parlent les Matelots,) ne peut refouler le courant de l'eau en cet endroit. La seconde merueille est que quoy que nous soyons à trente lieuës ou enuiron, au-dessus de Tadoussac; neantmoins l'eau est icy haute en mesme temps, et de la mesme marée qu'à Tadoussac; ce qui ne se trouue pas dans les autres riuieres, qui grossissent successiuement, par le flux de la Mer, plus tost és lieux plus voisins de la Mer, et plus tard és lieux plus esloignez et qui sont plus auant dans les terres.

Le slxième, nous arriuons de bonne heure à Chegoutimis, lieu remarquable pour estre le terme de la belle nauigation, et le commencement des portages, c'est ainsi que nous appellons les lieux oú la rapidité et les cheutes d'eau obligent les Nautonniers de mettre à terre, et de porter sur leurs espaules leurs Canots et tout l'equipage pour gagner le dessus du Sault. Nous commencasmes donc en ce lieu-cy de porter reciproquement nos petits vaisseaux, qui nous auoient portez iusqu'alors, cella, prés d'vne lieuë de chemin. Aprés quoy nous rencontrons vne riuiere, sur laquelle nous vogasmes quelque temps; mais il fallut dés le lendemoin se charger de nostre bagage par qnatre fois, et deux autres le iour suiuant. Nous entrons en suite dans vn Lac fort èstroit, long d'enuiron neuf lieuës; les Sauuages l'appellant le long Lac. Vne de ses riues nous a donné giste pour la nuit de neufiéme iour; giste qu'on trouue icy par tout, basty des mains de la nature; il est generalement commun aux hommes, aux Cerfs et aux Orignaux.

Nous nageons le lendemain sur ce Lac auec grand courage, le chemin estant beau; mais nous ne fusmes pas longtemps sans en trouuer le bout. Il fallut se charger vne autre fois de nostre bagage, que nous remismes à demi-lieuë du lac dans nos Canots pour nauiger à l'ombre sur vn ruisseau; les branches d'arbres des deux riues faisant comme vn berceau naturel, en s'entrelassant les vnes dans les autres, nous donnoient plus de peine par leur embarras, que de plaisir par leur ombrage. Nous ne fusmes pas marris d'estre contraints de quitter ce filet d'eau, qui auoit peine de nous porter, et qui nous en donnoit aussi beaucoup; ce fut pour entrer dans vne riuiere vn peu plus enflée, oú l'eau ne nous manqua pas en toûtes façons; car les grosses ondeés de pluye qui tomboient sur nos testes, nous en fournissoient plus que nous n'en auions souhaité; cette pluye nous accompagna quasi tousiours iusqu'au Lac de S. Iean, qui est le terme de la nauigation des François, personne n'ayant encore osée passer outre, soit que les chemins soient desormais trop rudes, soit qu'ils ayent esté inconnus iusqu'a present.

Ce Lac est d'vn bel aspect, parsemé de quelques Isles vers son emboucheure; aprés lesquelles il estend doucement ses eaux sur vn beau sable, qui le termine tout en rond, tirant vn peu sur l'ouale: il a sept à huit lieuës de diametre. Il paroist comme couronné d'vne belle forest, qui met ses riuages à l'ombre, et de quelque costé qu'on le regarde, il fait comme vne scene verdoyante et comme vn beau theatre naturel de vingt lieuës de tour. Il n'est pas bien profond, veu la quantité de ruieres qui s'y degorgent, et qui le deuroient grossir dauantage puis qu'il n'a qu'vne decharge, qui fait le fleuue du Saguené, dont il est la source.

Nos Sauuages, charmez de la beauté de ce lieu, en voulurent ioüir pendant sept ou huit iours, soit pour prendre vn peu de repos apres les fatigues passées, soit pour se preparer aux futures, qui sont incomparablement plus grandes, et telles, qu'ils commencerent à douter icy si nous les pourrions surmonter. C'est pour cela qu'ils nous conseillent de ne pas passer outre, nous asseurant que les chemin ses toient tout-à-fait effroyables ; ils nous disent que ce ne sont que des precipices, oùles François se doiuent bien attendre d'y faire naufrage, puis qu'eux-mesmes, qui sont rompus des leur ieunesse, en ces sortes de nauigations, ne laissent pas de s'y perdre quelquefois. Ce ne sont pas, disent-ils, des rapides ordinaires, mais des gouffres, barrez des deux costez de hauts rochers, plantez à pic sur la riuiere, au milieu desquels, si l'on vient à manquer seulement d'vn coup d'auiron, on se va briser sur vn escueil ou se precipiter dans vn abysme ; que les plus hardis d'entr'eux auoüent que la teste leur tournens, et qu'ils en demeurent tout le iour dans l'estourdissement. Ie veux bien croire qu'il y ait de l'amplification dans leur recit ; mais certes, ce que auons veu est au-dessus de tout ce qu'on en peut penser.

LE LAC ST. JEAN AUJOURD'HUI.

NOUS avons vu ce qu'était le lac St. Jean aux premiers jours de la colonie, aujourd'hui l'activité humaine a changé cet état de choses avec une admirable rapidité. Sur chacune des rivières qui alimentent cet immense réservoir d'eau, trois cents vigoureux bûcherons sont employés pendant l'hiver à faire des billotspour le compte de la maison Price. Cette exploitation ne se fait pas sur les bords immédiats du Lac, mais à un mille ou deux dans l'intérieur. Elle ne change donc pas l'aspect général du pays si ce n'est en facilitant le défrichement de la forêt par quelques colons, qui après avoir donné leur hiver à l'exploitation du bois, se livrent pendant l'été aux travaux de défrichement. Les quarante ou cinquante mille billots qui descendent annuellement au moulin de Mr. Price, sont toués, sur toute la surface du lac St. Jean par un remorqueur puissant appartenant à la même maison de commerce et qui au besoin pourrait être utilisé pour les fins de la colonisation Les établissements de la Pointe Bleue et de Metabetchouan sont les deux principaux centres sur les bords immédiats du lac, mais on ne saurait mettre en doute qu'il y aura bientôt tout autour de cette immense nappe d'eau, mesurant onze lieues de diamètre et une circonférence approximative de trente cinq lieues, une douzaine de grandes paroisses, formant un centre de population considérable. C'est alors que nous verrons ce grand Lac sillonné de nombreux bateaux à vapeur, établissant des communications faciles entre tous les points de ce champ de production. De fait, nous ne voyons pas pourquoi, aux époques où le courant de l'émigration s'établit de Québec vers ces régions éloignées, le gouvernement n'entrerait pas en arrangements avec la maison Price afin d'utiliser son bateau à vapeur pour le transport des colons jusqu'aux points les plus extrêmes du Lac St. Jean, en même temps qu'il serait très-facile d'organiser des voyages à bon marché de Québec jusqu'à Chicoutimi par la rivière Saguenay.

S'il n'y a qu'une voix pour refuser aux hauteurs du Lac Jacques-Cartier tout avenir agricole brillant, il n'y a qu'une voix aussi pour justifier tout ce qui peut être raisonnablement fait dans le but d'ouvrir à la colonisation la magnifique vallée du lac St. Jean et du Saguenay. Ici le sol est en grande partie au niveau du lac et se compose de riches alluvions, dont la culture donne des rendements maximums. L'altitude n'est plus de quatre à cinq milles pieds, mais de 300 pieds tout au plus audessus du niveau de la mer, dont la marée se fait sentir jusqu'au dessus de Chicoutimi. Le climat serait donc à peu près le même que celui des hauteurs de Québec eu égard à l'altitude, si le voisinage du lac n'avait pour résultat d'égaliser la température, de diminuer la fréquence des gelées blanches du printemps et de l'automne, dont les effets désastreux sont si fort à craindre dans cette région, enfin d'adoucir le climat. L'abri des montagnes qui entourent le lac et le protègent contre les vents froids du nord joue le même rôle et favorise également la végétation. Nous avons donc ici à peu près le même climat que Beauport.

Le sol et le climat sont deux éléments bien importants de la prospérité agricole en assurant la production de toutes les plantes cultivées, mais ils ne sont rien si le cultivateur n'a pas un marché ouvert à ses produits, si des voies de communication faciles ne lui permettent de les echanger contre les articles de consommation dont la civilisation lui fait un besoin. Placez au centre d'une épaisse forêt un immense monceau de blé et si le cultivateur auquel il appartient est dans l'impossibilité de le transpor-

tet au marché, de le livrer à un consommateur, ce monceau de blé qui ferait sa fortune à quelques milles d'une grande cité, est d'une valeur nulle, placée par exemple sur les bords du Lac Jacques-Cartier où à la source des rivières Chicoutimi, Upika ou Metabetchouan. Ce n'est qu'autant que les frais de transport jusqu'au marché seront moins considérables que le prix de vente que le producteur réalisera une valeur quelconque pour sa denrée.

Aussi sans les chantiers de la maison Price répartis sur toute la circonférence du Lac St Jean, nous ne savons quels seraient les profits d'une culture aussi éloignée des consommateurs que celle qui se fait à la Pointe Bleue, à vingt lieues de Chicoutimi, par des chemins presqu'impossibles pour le transport des produits à un prix raisonnable. Mais il est un fait certain, c'est que les cultivateurs ne produisent jamais assez pour subvenir à la consommation des chantiers qui les avoisinent. Le lard et la farrine sont importés de Québec par la maison Price en quantité considérable chaque année tandis que le foin même s'importe quelquefois de la côte du Sud pour l'approvisionnement des chevaux et des bœufs de travail employés au hallage des billots.

Les débouchés se présentent donc à la portée de chaque cultivateur pour la vente de ses produits et d'après les informations que nous avons eues, nous sommes porté à croire que les prix payés sont plus élevés que sur les marchés de Québec ou de Montréal. Le foin vaut en moyenne $10 à 12 les 100 bottes, le blé vaut $2 le minot et l'avoine de 50cts à 60. Le lard vaut $8 et les autres denrées sont dans la même proportion, payables il est vrai en marchandises, mais payables aussi en argent avec un escompte de 20 pour 100. Dans ces circonstances nous ne craignons pas de promettre à la colonisation du Haut Saguenay un développement rapide, dont nous puisons l'assurance, du reste, dans les progrès déjà réalisés et dont nous donnons l'historique afin de juger de l'avenir par l'expérience du passé.

HISTORIQUE DE LA COLONISATION DU SAGUENAY.

NOUS empruntons au remarquable travail de Mr. Stanislas Drapeau sur la colonisation du Bas-Canada les renseignements qui suivent sur les efforts qui ont été faits successivement dans le but d'ouvrir à la colonisation l'immense territoire du Saguenay.

On remarquera que la progression s'est faite en remontant toujours l'immense cours d'eau qui est le débouché naturel de cette importante région et dont la navigation offrira toujours les plus grandes facilités pour le transport prompt et économique des colons et de leurs produits. La colonisation du Canada tout entière a suivi la même marche. Notre grand fleuve a vu ses bords se peupler promptement alors qu'à quelques milles à l'intérieur la forêt inviolable couvrait de son ombre même des plaines d'une grande fertilité. Il ne saurait en être autrement pour le Saguenay. Avant que la population ne se porte à l'intérieur des terres, elle devra d'abord défricher les contours des grands lacs et les rivages des rivières de cette région. On ne saurait oublier en effet que de Chicoutimi à la capitale il y a tout au plus douze heures de distance par eau, tandis que par terre il y a cinq jours d'un voyage coûteux et pénible, avec une petite charge.

La région du Saguenay que les premiers européens appelaient le "Royaume de Saguenay" peut donner asile à une population aussi considérable que la Suisse et le Tyrol réunis.

Comme l'exprime si heureusement l'honorable M. Evanturel dans son rapport comme Ministre de l'agriculture pour 1862: "On prévoyait dès les premiers temps du pays l'avenir de ce vaste champ de colonisation qui n'avait pas manqué d'attirer l'attention toute spéciale de nos premiers missionnaires Jésuites."

La rivière du Saguenay est plutôt un bras de mer qu'une rivière,—dit le vénérable auteur de la brochure intitulée: "Le Sagueney en 1851,"—à cause de la grande profondeur de ses eaux, qui est en beaucoup d'endroits deux ou trois fois plus considérable que celle du fleuve St. Laurent. Elle sort du Lac St. Jean par un double canal, et après une suite de chûtes, de cascades et de rapides d'une excessive violence pendant l'espace d'environ 30 milles, elle prend à sept milles au-dessus de Chicoutimi un cours uniforme et régulier jusqu'à Tadoussac, où elle entre dans le grand fleuve. Au baissant, son courant est si fort dans cet endroit, qu'il se fait sentir à plusieurs lieues au large.

De son embouchure jusqu'aux terres rompues, distance d'environ 80 milles, cette importante rivière est navigable pour les grands navires; presque partout elle coule dans une espèce de crevasse gigantesque formée de deux hautes rangées de montagnes s'élèvant à des hauteurs de 300 à 1,500 pieds.

Le Lac St. Jean, qui mesure environ 36 milles de longueur sur 30 milles dans sa plus grande largeur, est le réservoir de plusieurs rivières dont voici les principales : la Belle-Rivière, qui entre à environ six milles plus haut que la Petite Décharge, vient ensuite la rivière Métabetchouane, huit milles plus loin, qui a des dimensions à peu près double de celles de la précédente; au bout d'une égale distance se rencontre la rivière Ouayatchouane, où une chûte de 200 pieds est formée à environ 1 mille de son embouchure; six milles encore plus loin se trouve un petit affluent qu'on appelle Ouayatchouanish, qui prend sa source dans le lac Bouchette ; à une distance plus éloignée de six milles nous arrivons à l'extrémité orientale du Lac et à la décharge de la rivière Achamachouane communément appelée Chamochouane, au nord de laquelle se trouve celle de Mistassini, qui prend sa source dans le Lac de ce nom, d'une longueur de 90 lieues sur 60 de large, lesquelles deux rivières ont chacune une largeur d'environ un mille à leur embouchure ; vient enfin la rivière Péribonka, important affluent qui s'étend sur une largeur d'un quart à un demi mille durant les premiers douze milles, et dont les bords sont bas et sablonneux.

LE SAGUENAY JUSQU'EN 1837.

SOUS le rapport de la colonisation, l'histoire du Saguenay d'autrefois n'est pas longue, suivant que le constate l'auteur de la brochure déjà citée. Elle se réduit à dire qu'à l'exception de quatre ou cinq postes où la Compagnie de la Baie d'Hudson faisait la traite des pelleteries avec les sauvages, tout le reste du pays est toujours demeuré, jusque vers 1837, dans l'état le plus sauvage possible, destiné comme il l'était à de nombreuses familles montagnaises dont la chasse et la pêche enrichissaient une compagnie de marchands de pelleteries. Trois de ces postes, Tadoussac, Chicoutimi et Métabetchouane avaient chacun une petite chapelle en bois, d'environ 25 pieds sur 30, plus une maison pour l'agent du poste et le magasin, et une autre pour les engagés-voyageurs de la Compagnie. La seule terre en culture était un petit jardin et quelques arpents de terre que l'on permettait quelquefois à de vieux employés de cultiver à leur profit. On comptait trois ou quatre colons établis de cette manière autour du Lac St. Jean. Il faut pourtant dire que sous ce dernier rapport, le poste de Métabetchouane avait fait exception pendant un certain temps, puisque les Pères Jésuites y avaient fait des défrichements assez considérables. Mais depuis qu'il s'étaient retirés, la forêt avait repris son ancien domaine, et le mérisier, le bouleau et l'épinette croissaient à leur aise dans les champs de blé d'autrefois. Il n'en faut pas être surpris. La religion, il est vrai, y avait planté là l'étendard de la civilisation ; peu à peu un petit village aurait pu se former autour de la pauvre chapelle pour être le noyau d'une nouvelle colonie ; mais cela n'eût pas fait l'affaire du commerce des pelleteries ; le presbytère a donc été remplacé par un comptoir ! Dès lors le prêtre n'a plus paru là qu'une fois l'année pour rencontrer les sauvages au temps de la traite. Après la cession du pays à l'Angleterre par le traité de 1763, le territoire du Saguenay continua d'être affermé ; le bail était renouvelé tous les 21 ans. Les bailleurs avaient intérêt d'exclure les étrangers autant que possible, et tenir secrètes les ressources du pays, autant pour maintenir leur monopole que pour empêcher toute compétition à chaque fois qu'il s'agissait de renouveler le bail. C'est pour cette raison que jusqu'en 1820, on ne connaissait rien encore du Saguenay. Vers cette époque, toutefois, M. P. Taché, seigneur de Kamouraska, qui avait demeuré vingt-deux ans au Lac St. Jean, à Chicoutimi et à Tadoussac, fut appelé à communiquer à un comité de la Chambre d'Assemblée de précieuses informations qui éveillèrent l'attention publique. La législature ordonna une exploration qui eut lieu en 1828 ; M.M. André Stuart et David Stuart en furent chargés. Ils s'adjoignirent MM. Jos. Bouchette, fils, Joseph Hamel et J. B. Proulx, arpenteurs, M. Baddeley, du corps Royal du Génie, MM. Nixon et Goldie, du 66e régiment, et quelques autres, ayant chacun leur spécialité dans cette importante mission. Le rapport de cette commission est daté du 26 décembre 1828. Il forme avec toutes les pièces justificatives, un volume de 197 pages, plein de renseignements du plus haut intérêt. Dès lors on acquit la certitude que le Haut-Saguenay renfermait une grande étendue de terres propre à l'agriculture. Mais le terme du bail des Postes du Roi n'était pas encore expiré, et d'ailleurs les idées n'étaient pas alors à la colonisation comme elles le sont aujourd'hui ; on ne pensa donc plus au Saguenay jusqu'en 1837." Voilà pour le passé de ce riche territoire, plongé si longtemps dans l'oubli le plus désastreux possible.

LE SAGUENAY DE 1837 A 1848.

NEUF années venaient de s'écouler depuis que l'exploration ci-dessus mentionnée avait eu lieu, lorsque la patriotique paroisse dela Malbaie conçut le projet d'ouvrir ce territoire à la colonisation et d'en exploiter ses belles forêts. Une Société fut formée pour atteindre d'abord une partie du projet, celle concernant le commerce du bois. Malgré des sacrifices assez considérables, les opérations ne furent pas aussi heureuses et aussi profitables qu'on 'avait espéré ; les associés finirent par vendre successivement leurs parts à M. Price, de Québec, qui bientôt devint le seul possesseur des propriétés et privilèges de l'Association, et le seul maître du commerce de bois dans le Saguenay.

Cette tentative eut pour résultat, cependant, d'engager plusieurs familles à aller prendre des terres dans l'intérieur du Saguenay, mais ceux qui avaient affermé les Postes du Roi s'y opposaient comme autrefois parce que leur bail n'était pas encore expiré; il devait demeurer en force jusqu'à l'automne de 1842. " D'un autre côté, dit l'auteur déjà cité, le gouvernement provincial ne voulait pas consentir à faire aucun arpentage, ni disposer des terres, quoique cela lui fut souvent demandé, sous l'impression probablement erronée qu'il n'en avait pas le droit. En juin 1842, un autre bail fut accordé à la Compagnie de la Baie d'Hudson, pour l'espace de 21 ans, à dater du 1er octobre suivant ; mais à la condition formelle que le gouvernement pourrait faire arpenter des terres quand bon lui semblerait, pour les vendre dans un but de colonisation. En 1843, des ordres furent donnés pour faire arpenter plusieurs cantons. Pendant ce temps là, un grand nombre de cultivateurs des anciennes paroisses, surtout de la Malbaie, des Eboulements et de la Baie St. Paul, réduits à la misère par une suite de mauvaises récoltes, allaient chercher au Saguenay des moyens de vivre, aux chantiers de M. Price. Ils s'établirent d'abord près des moulins, et ensuite sur les terres voisines non arpentées, et de là s'étendirent, peu à peu, à mesure qu'il arrivait de nouveaux colons. Mais cela se fit sans ordre. Souvent ils se génèrent les uns les autres, commençant leurs défrichements sans aucun égard à la position des voisins. L'arpentage allait son train, mais malheureusement les arpenteurs, en se conformant trop strictement à la lettre de leurs instructions, perdirent beaucoup de temps à diviser des terres impropres à la culture ; et lorsqu'en dernier lieu ils vinrent opérer sur un meilleur terrain, ils le trouvèrent occupé par des colons non autorisés (*squatters*) et ce, d'une manière si irrégulière, qu'il leur fut comme impossible de continuer la subdivision d'après le plan original. Ils furent donc obligés d'attendre d'autres instructions. Nouveau délai pendant lequel les colons continuèrent à s'y établir de la même manière, au point que quatre ou cinq travaillaient en même temps sur le même lot en différentes directions."

Vers l'époque de 1843 on comptait déjà quelques centaines de familles ainsi établies dans les profondeurs du Saguenay.

Le plus grand nombre était sans moyen d'acheter des animaux pour la culture de leurs défrichements. " Il paraît même que, jusqu'en 1842, dit l'auteur ci-dessus mentionné, ceux qui auraient voulu en avoir en était empêchés. On permettait seulement l'usage des chevaux nécessaires à l'exploitation du bois. Cependant cela n'empêchait pas ceux qui manquaient d'ouvrage dans les chantiers de M. Price, de défricher et de semer quelquefois en quantité considérable, sans autres instruments que la pioche ou la hache. Ils étaient ainsi obligés de transporter leur bois de chauffage sur leur dos, de même que les provisions qu'ils allaient acheter au magasin de M. Price." Tel a été le triste état dans lequel ont vécu pendant plusieurs années un si grand nombre de familles, sans chemin, et reléguées dans la forêt à plus de vingt lieues de la plus proche paroisse du fleuve, celle de la Malbaie.

L'on peut bien appliquer à la colonisation du Saguenay ce que M. Etienne Parant disait avec tant de justesse sur l'ouverture des Cantons de l'Est." C'est à fendre le cœur, mais aussi c'est à exciter l'admiration et l'orgueil national que d'entendre le récit des tribulations et des souffrances endurées avec tant de résignations et de constance par les prèmiers colons des *Bois Francs* et autres lieux, où nos compatriotes sont encore aux prises avec des obstacles à décourager une toute autre race d'hommes."

Toutefois, l'esprit d'entreprise des habitants de la Malbaie ne fut pas vaincu par le contretemps que je viens de constater. Au contraire, le patriotisme vint de nouveau réchauffer l'ardeur de cette vaillante population et lui faire entreprendre quelque chose de plus grand encore pour les destinées du pays : celle de la colonisation des terres ! C'était en 1848, dont nous allons donner l'historique, jusqu'à nos jours.

LE SAGUENAY DEPUIS 1848.

MM. les abbés A. Beaudry et Ant. Racine déployèrent en cette circonstance une ardeur et une volonté incroyables en faveur de la belle œuvre de la colonisation des terres du Saguenay, que rien ne put ni lasser ni fléchir Le sentiment national dont l'âme de ces Apôtres était inondé sut passionner la foule et faire entrer la jeunesse de cette paroisse dans l'heureuse disposition de coloniser cette belle contrée. Une Association fut formée et le siège de ses opérations fut fixé sur les bords fertiles de la rivière aux Sables, dans le canton Jonquière. Plusieurs écrits furent publiés dans le même temps et attirèrent l'attention publique sur le grand et vaste territoire du Saguenay et du lac St. Jean.

Cette pensée de la colonisation fut portée comme l'éclair d'un bout à l'autre du pays.

On vit dès lors la paroisse de la Baie St. Paul s'organiser aussi en société pour coloniser le canton Signay, situé sur le bord du Lac St. Jean; tandis que M. l'abbé Boucher, curé de St. Ambroise, près de Québec, doué qu'il était d'un rare courage, s'aventurait avec quelques-uns de ses paroissiens dans les immenses forêts voisines du lac St. Jean pour y établir aussi lui une colonie. Mais la distance trop considérable qui existait entre cette place et Québec, jointe à la difficulté des communications, découragèrent la plupart de ceux qui avaient entrepris le voyage; plusieurs abandonnèrent la partie. Malgré ce désappointement, M. Boucher ne se laissa pas abattre; au contraire, avec le petit nombre qui lui demeura fidèle, il s'arma d'un plus grand courage encore et fit commencer les défrichements près de la Belle Rivière, dans le canton Caron.

L'exemple de ces zélés Prêtres et laïcs ne resta pas sans imitateurs. Dès le mois de janvier 1849 une vaste association fut formée à Ste. Anne de la Pocatière, laquelle comprenait toutes les paroisses des comtés de l'Islet et de Kamouraska. M. l'abbé N. F. Hébert, alors curé de St. Pascal, était l'âme de l'entreprise et y déploya une énergie peu commune. Il fut vaillamment secondé par MM, les abbés F. X. Delâge, curé de lIslet; Louis Parent, curé de St. Jean-Port-Joli; D. H. Têtu, curé de St. Roch; L. A. Bourret, curé de Ste. Anne; Chs. Bégin, curé de la Rivière-Ouelle et J. H. Routier, curé de Kamouraska; ainsi que par un grand nombre de personnes des paroisses sus-mentionnées. Le siège des travaux de cette nouvelle Société fut fixé sur la rivière des Aulnais, dans le canton Labarre, avoisinant le Lac Kinogomichi; et, auquel endroit des travaux considérables de défrichements furent exécutés chaque côté de la Rivière et du Lac en question.

Encore dernièrement, nous voyions M. l'abbé Tremblay curé de Beauport, se dévouer à la cause de la colonisation des bords du Lac St. Jean avec tout le zèle désintéressé dont il n'a cessé de faire preuve dans toutes circonstances. Ce monsieur, avec l'aide des personnes les plus influentes de sa paroisse, s'est empressé d'organiser une Assosiation de défricheurs qui ont commencé à abattre la forêt dans le canton Achamacouane près de la Pointe Bleue du Lac St. Jean, et dans le canton Tremblay, vis-à-vis Chicoutimi. La plus noble émulation règne parmi les membres de cette nouvelle Association, et les progrès déjà atteints garantissent un plein succès pour l'avenir.

Environ 200 colons ont pris des lots dans l'un ou l'autre centre. Sur ce nombre une trentaine ont travaillé sur leurs lots, et huit ou dix ont pu semer au printemps de 1862. On estime l'étendue de leurs défrichements de la première année à environ 180 ou 200 acres. Plusieurs chefs de famille, quoique pauvres se préparent à aller demeurer incessamment sur leurs lots, voulant au plus tôt changer leur condition de journalier en celui de cultivateur. Heureuse transformation qu'il serait utile d'encourager, non-seulement par des paroles, mais aussi par des moyens pécuniaires, par le ministère d'une *Association de Secours,* .... par exemple.

LES PROGRES REALISES.

LE Comté de Chicoutimi comprend la presque totalité de la population du Saguenay. Mr. Drapeau en nous donnant les renseignements qui suivent sur ses progrès, nous donne une appréciation assez exacte des grands résultats obtenus déjà sur tout le parcours de la Rivière Saguenay, de sa source à son embouchure.

Ce comté est situé en arrière de ceux de Charlevoix et Saguenay, et comprend cette immense contrée qui s'étend depuis les environs de l'Anse St Jean, sur la Rivière du Saguenay, jusqu'aux dernières limites nord, embrassant les grandes vallées formées par la Rivière du Saguenay et le Lac St. Jean.

Dans le but de développer les ressources de l'intérieur du Saguenay et faire face aux besoins toujours croissants de la colonisation dans cette partie du pays, le gouvernement

a fait ouvrir des routes de colonisation qui ont puissamment contribué aux développement de la contrée. A part les chemins ouverts par le Département des Travaux Publics, il n'a pas été dépensé moins de $87,200 pour l'ouverture de nouvelles routes depuis 1854 outre une somme de $41,000 pour glissoires ou autres travaux publics exécutés pour les fins du commerce et l'exploitation des forêts.

Durant l'année 1862 il a descendu par les eaux du Saguenay 43, 289 billots de pin blanc, 7,000 billots d'épinette et 715 pièces de bois de construction pour les vaisseeux, outre une immense quantité de madriers, planches, lattes, bardeaux, etc., envoyés dans des goêlettes.

Il y a quinze ans, l'exportation seul des madriers du Saguenay s'élevait à environ $140,000, suivant que le constatent les rapports de H. Jessopp, ecr., alors collecteur des douanes.

L'auteur de la brochure sur le Saguenay, que je citais dans l'introduction de cette Etude, mentionne que " la maison Price charge tous les ans environ 20 bâtiments européens à Chicoutimi, et 10 à la Grande-Baie. Quelques-uns prennent jusqu'à 27,000 madriers. La valeur du bois ainsi directement exporté en Europe s'élève à environ $180,000. La même maison exporte encore chaque année à Québec et aux Etats-Unis pour environ $16,000 en bardeaux, bois scié et lattes. A part ce commerce étranger, il s'en fait un autre assez considérable avec les paroisses du fleuve, depuis Québec jusqu'à Rimouski. Nous croyons ne point nous tromper en disant que les ports de Chicoutimi et de la Grande Baie sont régulièrement fréquentés, pendant toute la saison, par 20 ou 30 goêlettes dont chacune fait six à sept voyages à Québec et ailleurs, chargées de planches, madriers, bardeaux, bois de cordes et écorces de bouleaux."

D'après ces données, d'une exactitude incontestable sur le commerce du Saguenay, en 1851, on peut se former une idée de sa valeur d'aujourd'hui, puisque d'immenses travaux ont été exécutés depuis pour en faciliter les développements, est que l'extension des affaires généralement embrasse toutes les parties du pays.

Il y a dix ans, on comptait dans les limites de ce comté, qui forme ce qu'on appelle le Saguenay, une population totale de 5,864 âmes, y compris 663 sauvages. D'après le recensement de 1861, on porte le chiffre de cette population à 10,478 habitants, y compris 258 sauvages. Comme on voit cette dernière classe diminue sensiblement.

Les défrichements, qui s'élevaient à 13,086 acres, en 1851 forment aujourd'hui une étendue de 40,415 acres.

Ces calculs démontrent donc que la population a doublé depuis dix ans, et que l'étendue du défrichement a triplé.

Le recensement de 1861 constate qu'il y a actuellement 127,669 acres de terre possédés par la population du comté, dont 40,415 acres sont en état de culture, comme je viens de le mentionner, et 87,254 acres sont en bois debout.

Les récoltes de 1860 ont donné 156,911 minots de grains et 102,273 minots de patates, formant en tout 259,184 minots et 3,648 tonneaux de foin, le tout évalué à $182 575.27.

Les produits de l'industrie, tels que le sucre, le beurre, la laine, l'étoffe foulée, la flanelle, la toile et la filasse, s'élèvent à $32, 956.97.

Le bétail, au chiffre de 18,746 têtes, vaut $217, 674.

Le revenu des jardins est estimé à $5,760.

Les voitures d'agrément, au nombre de 892, valent $18,837.

La valeur des instruments aratoires est évaluée à $44,724 ; et celle de la propriété foncière à $943,842.

Formant une richesse totale de $1,446, 369.24.

" Mais vous savez mieux que bien d'autres,—m'écrivait M. l'abbé Tremblay en date du 15 juin 1863,—à quoi tient le succès de la colonisation ! .... Oui, vous savez que sans voies de communication, sans chemins, nos plus belles terres ne sauraient rien valoir ! J'ai visité le Lac St. Jean l'année dernière ; le sol y est d'une richesse extraordinaire, arrosé par de nombreuses petites rivières qui ne peuvent manquer de lui donner la plus grande fertilité ; joignez à cela un climat aussi doux que celui de Québec et bien d'autres avantages, et vous aurez une idée de l'immense avantage qu'offriraient les terres du lac St. Jean aux colons s'ils avaient des chemins pour s'y rendre. Encore aujourd'hui, les colons sont obligés de faire le trajet de la Grande-Baie au Lac tantôt en voiture, tantôt en canots, et quelquefois à pieds.

" Si le gouvernement faisait terminer au plus vite le chemin Kinogomi, ce serait alors une grande difficulté de levée ; et si, d'un autre côté, le chemin de Québec au lac St. Jean s'ouvrait, oh ! cette fois, vous verriez des centaines et des milliers de colons aller

s'établir sur le beau et riche territoire du Saguenay.

" Un bon nombre de mes colonisateurs se proposent de partir bientôt pour aller faire de nouveaux abattis sur leurs lots, au Lac. J'espère que plusieurs pourront faire d'assez jolies semences le printemps prochain. Comme vous voyez, il y a du zèle, mais il est à craindre que les obstacles qu'ils rencontrent au début, n'en découragent un certain nombre. Ce serait bien regrettable."

De tout ce qui précède nous devons conclure que l'avenir du lac St. Jean offre les plus belles espérances et qu'avec de plus grandes facilités de communication qui seront la conséquence nécessaire de l'augmentation de la population et des produits, cette partie de notre territoire est appelée à devenir une des parties les plus importantes du diocèse de Québec. Ce sont ces voies de communication qu'il est important pour nous de créer et que nous étudierons sous le titre de conclusion.

CINQUIEME PARTIE.

RETOUR DU LAC ST. JEAN A QUEBEC.

SOMMAIRE.—Retour du Lac St. Jean à Quebec—Depart de Metabetchouan—Naufrage sur le Lac St. Jean—Du Lac St. Jean à Chicoutimi—De Chicoutimi à Grande Baie—De Grande Baie à Quebec.

DEPART DES METABETCHOUAN.

DIMANCHE le 22 novembre, nous fûmes fort étonné de nous éveiller au milieu de tout le comfort dont est pourvu une chambre à coucher. Ce n'était plus le lit de sapin, ni la toile pour abri, ni le sol comme ameublement. Nous avions devant nous toute une maison avec son personnel et sa causerie de famille. Rien n'y manquait pas plus la maîtresse de maison surveillant les apprêts du déjeuner que le rire joyeux d'une jolie enfant de cinq ans, dont la tête avec ses boucles dorées étaient un petit chef-d'œuvre de perfection. Nous ne dirons rien du gros chat, ce compagnon inséparable du foyer domestique; la queue hardiment portée il se frolait sur tous les meubles, en nous suivant de ses yeux à demi-fermés. Nous ne dirons rien non plus du chien, jouant vigoureusement de l'evantail chaque fois que ses yeux se fixaient sur nous qu'il semblait reconnaître comme autant d'amis. Pourtant tous ces détails complètent le tableau de la vie usuelle et frappent singulièrement au retour du bois où on en a été privés.

En voyant sur la table du déjeuner le luxe d'une nappe, avec autant de couteaux et de fourchettes qu'il y avait de convives, des assiettes, des tasses et des secoupes, sans parler des plats qui contenaient la viande et les légumes, nous nous extasions sur les mille et une commodités que nous devons à la civilisation. Après avoir passé 31 jours avec un couteau de chasse et un gobelet de ferblanc pour tout ustensil de ménage et d'ameublement, à part les grandes chaudières, nous jouissions vraiment de tout ce comfort dont nous ne nous étions jamais douté auparavant, parce que nous n'en avions jamais manqué.

Pendant la journée nous allâmes visiter le poste de la compagnie de la baie d'Hudson, sur la rive droite de l'embouchure de la rivière Metabetchouan. Nous apprîmes que le commerce de fourrures loin de diminuer depuis que les défrichements étaient commencés augmentait au contraire par le fait que les colons s'occupaient de chasse et fournissaient abondamment le poste de peaux. En échange ils reçoivent des marchandises importées par la compagnie et qui sont à la fois d'une qualité supérieure et à bas prix.

De retour chez Mr. Fraser on reconnut que le vent était trop fort pour nous permettre de partir en cannot et on prépara une berge, montée par deux employés de Mr. Price habitués à la navigation du lac, pour nous conduire à l'embouchure de la Belle rivière à peu de distance d'Hébertville. Mr. Charleton, le principal agent de la maison Price sur le lac St. Jean et à qui l'exploration doit beaucoup pour tout le trouble qu'il s'est donné pour nous, nous avertit qu'il n'était pas prudent de se hasarder sur le lac par le vent et la vague qu'il faisait. Il refusa même complètement de nous donner une petite chaloupe dont Mr. Neilson voulait se servir, mais avec laquelle nous aurions certainement sombré. Nous pour un, n'ayant pas beaucoup confiance dans l'expérience nantique de nos compagnons, dont la hardiesse s'accroissait encore des émotions du départ, nous demandâmes a Mr. Charleton de nous donner sa berge la plus sûre. Le vent continuait à s'élever et au large la vague grossissait à vue d'œil,

bien que rien n'en parut sur le rivage à l'embouchure de la rivière où nous étions, pour l'excellente raison qu'une pointe boisée en s'avançant dans le lac servait en même temps d'abri contre le vent et de brise-lame contre les vagues. Mr. Charleton après nous avoir fortement conseillé de ne pas partir, nous recommanda de ne pas nous éloigner de terre,et ordonna la berge à l'eau.

NAUFRAGE SUR LE LAC ST. JEAN.

NOUS embarquâmes au nombre de sept: Mrs. Neilson et Hamel, deux de nos sauvages, les deux chaloupiers et nous. Après être sortis de la rivière, nous gagnâmes le large à la rame jusqu'à ce qu'en nous éloignant de l'abri de la pointe, nous reçûmes un peu de vent. La voile fut alors tendue, Mr. Neilson restait au gouvernail, pendant que nous tenions l'écoute. La berge obéissant à l'impulsion se pencha gracieusement sur son flanc droit et bondissant de vague en vague, franchit avec rapidité la distance qui nous séparait encore de la haute mer du large. Assis à l'avant nos deux sauvages ne s'amusaient guère du placotement de la lame autour de notre frèle embarcation et le froid de la peur s'ajoutant au froid du vent qui fraîchissait toujours, ils disparurent bientôt dans le collet de leur vê ement,leur servant d'abri en même temps qu'il leur cachait la scène menaçante du lac. Un des chaloupiers éta t couché à l'avant au fond de la berge, où une rafale vint lui enlever son feutre qui sombra. L'autre s'appuyant au mat, regardait en avant avec une inquiétude mal di guisée, puis semblait interroger l'habileté de Mr. Neilson à nous tirer d'un mauvais pas. Nous avancions toujours en traversant une baie profonde formée par une pointe de sable, qu'il fallait doubler pour entrer dans la belle rivière, notre destination. Nous étions alors à deux milles de terre et la vague en s'élevant toujours était devenue très-grosse. La berge commençait à fatiguer et pourtant plus nous approcherions de la pointe, plus le danger serait grand. En la voyant dépasser la lame nous aivons lieu de craindre d'autant plus qu'une quantité considérable de sable la rendait lourde et trop lente à se relever, lorsque la vague soulevant l'arrière faisait pointer l'av nt et nous tenait ainsi suspendus sur l'abîme assez longtemps pour nous faire craindre une culbute complète.

Déjà u e tête de lame était entrée par-dessus bord lorsque nous remarquâmes qu'il y avait danger à aller plus loin; que nous ne pourrions doubler la pointe et que puisque le vent augmentait toujours, ce qu'il y avait de plus prudent était de faire terre. On nous répondit qu'il n'y avait pas de danger et que nous pourrions tenir encore. Une nouvelle lame plus grosse que la première entra presque aussitôt par-dessus bord, en nous donnant raison et nous n'hésitâmes pas à dire que personne n'avait le droit de mettre en danger la vie de sept hommes; que la hardiesse pouvait se faire à son propre compte, mais jamais au compte des autres. Un instant après, les vagues avaient atteint une hauteur de 15 pieds et nous faisions vent arrière pour gaguer terre le plus tôt possible. Il était trop tard. Le vent était tellement fort que nous dépassions la lame à chaque instant et qu'il nous fallait dévier de notre route pour la prendre un peu de côté Tout le monde avait les yeux ouverts au danger et le plus grand silence régnait à bord. Ce silence rendait plus effrayant le bruit des grosses vagues, déferlant autour de nous, en couvrant de blanche écume les parois de notre frêle embarcation. En ce moment, un grain de vent courut sur les flots agités du lac, emportant avec lui les crêtes les plus hautes de cet océan en fureur. Notre berge s'inclina tellement sous l'effort de la voile, que l'eau entra par-dessus bord, mais nous avions donné de l'écoute à temps et elle se releva. Mr. Neilson voulant alors éviter une vague appuya vigoureusement sur le gouvernail. La tempête était trop violente, la voile résista et au moment même où nous avions le plus grand besoin du gouvernail, il se brisa dans sa main.

"Le gouvernail est cassé" s'écria-t-il d'une voix vibrante et avec une expression dans laquelle se peignait toute l'imminence du danger, "Passez-moi une rame," ajouta-t-il, en se saisissant de la rame que nous lui donnions et à l'aide de laquelle il s'efforçait de diriger la berge, en goudillant, mais sans résultat.

En ce moment, disons le sans détour, notre position nous fit peur. La berge présentait le flanc aux grosses vagues, que l'horizon nous montrait hautes et menaçantes. Nous pouvions compter l'instant où leurs crêtes altières, toutes blanches d'écume,viendraient s'abimer dans notre embarcation en la sombrant sans espoir. Oui, nous avions été témoin sur l'océan de bien des tempêtes, dont une surtout pendant quarante huit heures avait menacé à chaque instant de nous ensevelir. Familiarisé avec le spectacle des abîmes profonds dans lesquels s'enfonçait notre vaisseau, au moment où derrière nous s'é-

levaient de hautes vagues, dont les brisants semblaient nous poursuivre, nous avions même osé rire de la timidité de notre capitaine, qui placé à notre côté avait disparu tout-à-coup sous le bastinguage à l'abri d'une de ces vagues, suspendues sur nos têtes, que nous affrontions sans crainte. C'est que les épaves d'un vaisseau laissent quelques chances de sauvetage. Tandis que sur notre berge ensablée, à deux milles de terre, nous n'avions plus rien à espérer en sombrant.

Aussi pour la première fois de notre vie, en regardant ces sombres vagues, roulant leurs eaux noires, profondes et froides, dans lesquelles nous serions peut-être enveloppé dans un instant, éprouvâmes-nous ce serrement du cœur, qui est un dernier souvenir jeté au passé et un dernier regret donné à l'avenir. Nous comprîmes que le plus grand sang-froid pouvait seul nous sauver, et au moment où tout le monde en manquoit nous sentîmes la nécessité d'en avoir. " Il faut baisser la voile et tenir le nez au vent avec les rames," dîmes-nous, et nous lachâmes la voile, plaçâmes les rames dans les tollets, puis allant au mat, nous coupâmes avec notre couteau de chasse les attaches de la voile, que le vent faisait battre avec une telle violence qu'il eut été impossible autrement de descendre le mat. Pendant ce temps, les rameurs, au nombre de cinq sur deux rames, étaient trop effrayés pour comprendre le but de la manœuvre et se fatiguaient en efforts contraires tout en criant " on va périr !"...Mr. Neilson lui-même voyant la confusion générale, ne put s'empêcher de dire : " C'est certain qu'on va périr." Le mat descendu, notre attention se porta sur les rameurs dont nous fîmes ramer ceux de droite en avant et ceux de gauche en arrière.

Tout ceci s'était passé en moins d'une minute peut-être et la berge poussée par l'ouragan présentait toujours le flanc à la lame. Pourtant les efforts des rameurs ne pouvaient tarder à amener l'avant à couper les vagues. Ce qu'il fallait maintenant avant tout c'était du courage dans l'equipage désespéré, dont plus d'un ne cessait de crier, avec des larmes dans la voie : " On va périr, mon Dieu, on va périr !!" " Périr, allons donc on ne dit jamais cela ! " C'est ici que les hommes se montrent." Et nous avions ôté notre paletôt pour être prêt à tout évènement." Il était temps, à peine la berge présentait-elle l'avant à la lame que les trois grosses vagues du large arrivèrent en bouillonnant. C'en eut été fait de nous, si nous leur avions alors présenté le flanc. Mais nous descendîmes dans leur abime profond pour nous relever ensuite sur leurs crêtes ecumantes, sans prendre une goutte d'eau. C'était effrayant mais aussi c'était beau ! Enthousiasmé par ce premier succès, nous criâmes gaiement pour donner du courage à ceux qui en manquaient " Hourra pour nous autres ! ! Tout va bien ! ! "

Mais il y avait loin jusqu'au rivage dont nous ne distinguions la forêt que comme un cordon de verdure. Le froid était intense et nous avait forcé à remettre presqu'immédiatement notre paletôt pour résister à son engourdissement. Nos rameurs auraient-ils la force de tenir jusqu'à ce que le vent et la vague nous eussent jetés sur la côte ? Un coup de vent où la moindre erreur de manœuvre en présentant notre flanc à la vague nous perdaient. Mais aussi les rameurs s'habituaient à la manœuvre, et à chaque minute, en se familiarisant avec le danger qu'ils avaient appris à vaincre, ils s'armaient d'un nouveau courage. La tempête de son côté semblait de plus en plus furieuse et placé à l'avant nous commandions la manœuvre nécessaire pour faire face tantôt aux grandes vagues du large, tantôt à celles venant dans la direction du vent. Nous passâmes ainsi trois quarts d'heure dans une lutte que nous n'oublierons jamais. A mesure que nous nous eloignions des dangers du large nous approchions de ceux qui nous attendaient sur la côté. Allions-nous rencontrer des rochers sur lesquels se briserait notre embarcation ou contre lesquels la vague en nous heurtant, nous briserait les os ? Nous n'en savions rien. Ou bien notre berge rencontrerait-elle une large bature de sable parsemée de gros cailloux sur lesquels elle ne manquerait pas de se briser ou au moins de chavirer, en nous laissant dans le creux d'une vague à plusieurs arpents du rivage. Nous l'ignorons également. Aussi en prévision des difficultés du débarquement, avions-nous, sans éveiller l'attention, dégagé le mat des attaches qui le retenaient encore à la voile pour nous en servir au besoin.

Nous approchions toujours et nous résolûmes de n'abandonner la berge qu'à la dernière extrémité. Les vagues en arrivant sur le rivage formaient autant de murs de blanche écume hauts de dix pieds et se suivant a cinquante pas de distance jusqu'à ce qu'ils allassent mourir sur le sable. A deux arpents du rivage l'arrière toucha pour la première fois dans le creux d'une lame, mais se releva immédiatement sur la vague

suivante qui la transporta plus loin. Cette fois nous touchâmes d'avantage et la berge présenta un peu le flanc. La troisième fois nous touchâmes sur toute la longueur de la quille et la lame suivante en frappant les bords nous couvrit d'écume. Les rames furent alors employées commes perches et chaque nouvelle vague nous approcha d'avantage en nous couvrant d'eau. Enfin lorsque nous fûmes suffisamment proche nous sautâmes à l'eau et courûmes à terre, complètement trempés, mais sans avoir perdu un seul homme. Le froid nous saisit alors avec une telle intensité et nous étions tellement heureux d'avoir échappé a un aussi grand danger que laissant le bagage sur le rivage, nous courûmes tout d'un trait à une maison bâtie à quelque distance par Mr. Morelle, dont l'hospitalité fut toute cordiale. Lorsque nous lui demandâmes s'il ne nous avait pas vus sur le lac, il nous répondit avec une surprise bien accentuée. " Jour de Dieu!...Qui est-ce qui aurait pu penser qu'il y avait du monde sur l'eau de cette tempête là. Il n'y a pas de berge qui peut sortir de ce temps là. Ceux qui vous ont dit de partir n'avaient pas d'autre dessein que de vous faire noyer. Et ils en sont capables pour faire manquer le chemin du Lac St. Jean." A cela nous répondîmes qu'on nous avait averti du danger avant le départ. " Mais ceux qui connaissaient le lac n'auraient pas du vous laisser partir. Depuis trois ans que je suis ici, je n'ai jamais vu une tempête de même." En effet le lendemain nous trouvâmes sur la lisière de la forêt des arbres renversés.

DU LAC ST. JEAN A CHICOUTIMI.

APRES une nuit passée chez M. Morelle dont la maison semblait a chaque instant se soulever de terre sous l'effort du vent, nous partîmes lundi le 23 pour Hebert-ville en traversant la propriété de M. Morelle qui nous accompagna au départ pour nous guider et en même temps nous montrer les progrès de son défrichement. Le sol est ici un riche alluvion ne laissant rien à désirer. Le bois est beau et comprend toutes les essences nécessaires aux matériaux de construction d'une ferme, depuis le cèdre jusqu'aux bois francs. Après avoir remercié Mr. Morelle de son hospitalité et de ses renseignements il nous indiqua un chemin de chantier qui devait nous conduire dans le chemin de colonisation allant à Hebertville. Ce chemin que nous atteignions bientôt est fort beau et traverse une plaine magnifique d'un niveau parfait. Ici et là sont établis de vigoureux colons dont toutes les sympathies sont pour une voie de communication directe entre Quebec et le Lac St. Jean. La forêt est en moyenne à sept ou huit arpents de chaque côté du chemin, mais les champs défrichés sont encore une partie encombrés de souches. Plus nous approchons d'Hebertville et plus ces defrichements s'étendent ainsi que la surface labourée. Tout en prenant quelques renseignements d'un des colons, nous entrâmes dans son étable pour juger de son bétail. Nous vîmes là deux petits bœufs de travail canadiens en assez bon état et une vache laitière d'un bon rendement, c'était là tout le bétail de la ferme. Le propriétaire était un grand gaillard fortement trempé, dont la figure pleine de bonhommie et encadrée de long cheveux blonds s'épanouit singulièrement lorsque nous lui apprîmes qu'il était très probable qu'un chemin d'hiver serait ouvert entre l'embouchure de la rivière Metabetchoan et Quebec. " Ah! batteau!"...s'écria-t-il, avec un accent de profonde joie en même temps que son contentement s'exprimait par un large sourire.

Nous arrivâmes à Hebertville vers une heure et nous fûmes un peu surpris de trouver là un village considérable bien pourvu d'Eglise, d'écoles, de moulins, de magasins, et d'un corps municipal parfaitement organisé. Au reste nous avons donné dans le chapitre précédent une étude complète des progrès réalisés dans ce centre de colonisation le plus considérable de tous ceux qui se trouvent sur les bords du Lac St. Jean. Nous prîmes des voitures qui nous transportèrent bientôt au lac Kinogami après avoir traversé un magnifique pays, dont le chemin est irréprochable. Avant d'ariver au Lac nous traversâmes un pont flottant, jeté sur un bras du Lac Kenogomichiche, dont la construction mérite une mention spéciale. Il consiste tout simplement en un plancher de madriers de trois pouces, cloués sur des pièces de bois reliés ensemble et formant ainsi un long radeau flottant, dont les deux extrémités s'appuient sur les deux rives opposées. Un gardefou complète ce pont d'une construction économique s'il en est et d'une solidité remarquable puisque toutes les parties appuyent sur l'eau. On conçoit que ce genre de pont n'est pratiquable que là ou il n'y a pas à craindre les debâcles du printemps.

Arrivés au Beau portage à neuf heures du soir, le froid intense qu'il fait nous force à partir immédiatement en chaloupe pour le traverser, s'il est possible, avant que la

glace ne se forme entre les îles,qui embarrassent le milieu de cette pièce d'eau longue de cinq lieues. A onze heures nous mîmes de nouveau à la voile et nous nous confiâmes une fois encore à l'élément perfide contre lequel nous avions lutté si fort la veille. Le ciel étoilé jetait une pâle clarté sur les rives du Lac, tantôt s'abaissant jusqu'au niveau des eaux,tantôt s'élèvant en rochers abruptes couronnés par quelques arbres verts se dessinant vaguement sur l'azur du ciel. Poussés par une forte brise nous glissions rapidement vers notre but, mais le froid était tellement intense que nous ramions continuellement, pour maintenir la circulation dans nos membres engourdis. Pendant cinq heures nous fûmes ainsi exposés à toute l'intensité d'une des plus froides nuits de la fin de Novembre et à quatre heures du matin seulement nous arrivâmes aux portage des Roches, où nous prîmes quelques heures de sommeil avant de nous mettre en route pour Chicoutimi.

Mardi le 24 après avoir donné rendez-vous à nos deux sauvages à la Grande Baie,nous partîmes pour Chicoutimi. Le pays que nous traversâmes est bien ouvert C'est ici que commence véritablement le gros de la population du Saguenay. Plus nous approchons du Chef-lieu et plus les défrichements s'étendent. Il ne parait pas y avoir de système régulier suivi. Le bétail devient plus nombreux et s'améliore sensiblement, mais il reste encore beaucoup à faire à la société d'agriculture du Comté.

DE CHICOUTIMI A GRANDE BAIE.

DES notre arrivée à Chicoutimi nous rencontrâmes toute l'hospitalité et tout le comfort d'un grand village. La paroisse compte 3,177 habitants possédant 10,657 acres défrichés dons 4,988 acres ont donné 40,111 minots de grains et 25,084 minots de patates, en 1860, formant une récolte totale de 65,195 minots et 740 tonneaux de foin. Ces chiffres montrent une augmentation dans la population de plus de 150 pour 100 depuis dix ans et une augmentation presqu'aussi considérable dans l'étendue des terres défrichées. La rivière Chicoutimi aussi considérable que la rivière St. Charles à Québec sort du lac Kinogami et va tomber dans la rivière Saguenay, où elle forme un joli bassin au pied d'un chute de 40 pieds dans le village de Chicoutimi. Ce bassin est très-sûr pour les bâtiments ne tirant pas plus de neuf pieds d'eau; quant aux navires de gros tonnage, ils trouvent un bon et sûr mouillage au milieu du Saguenay même. Chicoutimi étant le centre du district judiciaire, il y a ici une prison et une cour de justice.

Nous eûmes le plaisir de rencontrer le soir même chez Monsieur le curé de l'endroit, l'Abbé Racine, un certain nombre des hommes marquants de Chicoutimi, dont les vues sur l'opportunité d'une voie de communication directe entre Québec et le lac St. Jean,devaient nous être d'un grand prix. En effet ces hommes, connaissant mieux les besoins de la localité que qui que ce soit, intéressés s'il en est aux développements rapides de la colonisation du Saguenay, imbus en quelque sorte des intérêts locaux, devaient nous donner des arguments sans réplique contre ceux qui pour bien des raisons s'opposent à la construction de ce chemin. Quel ne fut donc pas notre étonnement lorsqu'aux premiers mots dits en faveur de cette voie de communication, nous entendîmes de la bouche même de ceux qui étaient les plus intéressés à la défendre, les arguments les plus forts contre ce projet. Selon eux, c'était une chimère coûteuse que rien ne justifiait et certainement sans résultat possible. Nous prétendions que le chemin était pratiquable. " Mais qui l'entretiendra pendant l'hiver?" nous répondait-on. C'est avec les plus grandes difficultés que nous passons le portage de St. Urbain et pourtant tout le Saguenay le fréquente et le trajet n'est que de vingt lieues. Tandis que votre chemin aura quarante lieues et il n'y passera pas une voiture par semaine. Et puis qu'est-ce que les colons du Metabetchouan et de la Pointe bleue ont à faire en ville, car c'est à eux seuls que profitera ce chemin? Leurs produits se vendent mieux chez eux pour les chantiers qu'à Quebec et ils peuvent se procurer tout ce dont ils ont besoin à Chicoutimi ou à Hébertville." Avouons-le ces objections venues de tous côtés nous embarrassaient singulièrement, surtout de la part d'hommes marquants,dont l'éducation et les vues larges ne nous permettaient pas de combattre leurs opinions par une simple dénégation. Poussé au pied du mur, nous changeâmes le terrain de la discussion en remarquant. " Il est au moins singulier que le gouvernement veuille vous imposer un chemin de colonisation ruineux pour la province, tandis que vous êtes les premiers à vous y opposer. Mais vous ne savez donc pas que c'est en votre nom que ce projet est à l'étude, que tous les jours les journaux invoquent vos intérêts pour le faire accepter.

S'il est vrai que vous vous y opposez pourquoi n'avez-vous pas le courage de le dire dans la presse et de sauver ainsi le public de dépenses que vous dites inutiles." "Je l'aurais fait," me répondit alors mon hôte, "si je n'eusse craint de froisser M.......... qui est à la tête du mouvement et avec lequel je ne veux pas entrer en discussion. Aussi je laisse faire.... Ce que le gouvernement doit faire c'est de compléter le chemin d'été de la Pointe bleue, à Chicoutimi, ainsi que le portage de St. Urbain, pour ouvrir une communication facile avec le chef lieu du comté et Québec. En été le gouvernement devrait payer un subside postal à une ligne de vapeurs régulière entre Chicoutimi et Québec tout comme il le fait pour les bateaux qui déservent Gaspé. De cette manière en hiver et en été nous aurions des voies de communication toujours ouvertes reliant au centre judiciaire les extrémités du comté, et le comté à Québec." Avouons-le cette manière d'envisager la question nous frappa singulièrement, et mérite certainement de fixer l'attention générale.

Le lendemain fut employé tout entier à obtenir de nouveaux renseignements et jeudi le 26, nous partîmes avec notre charretier pour Québec par la Grande baie. Une légère couche de neige tombée la veille nous permit de prendre le traineau et le soir nous couchions à l'entrée du portage. La grande Baie a deux lieues de profondeur sur une lieue de largeur et offre un ancrage sûr pour les vaisseaux de toutes grandeurs, à l'abri des vents, étant entourée de hautes montagnes. D'après le dernier recensement on compte dans les deux paroisses de St. Alexis et de St. Alphonse, dont les villages se trouvent de chaque côté de la baie, 3,063 habitants, possédant 14,631 acres de terre en état de culture, dont 5,212 acres ont produit 56,260 minots de grains et 33,408 minots de patates, en 1860, formant en tout 89,668 minots et 1,731 tonneaux de foin. Quatorze écoles primaires répandent l'éducation au milieu de cette population vigoureuse et pro-gressive. Mr. Blair l'agent de la maison Price donne ici l'exemple des meilleures cultures, et par l'importation d'animaux de choix a contribué depuis quelques années à améliorer considérablement le bétail de la localité. La société d'agriculture du comté a employé cette année une partie considérable de ses fonds dans le même but et nous ne saurions trop l'en féliciter.

DE GRANDE BAIE A QUEBEC.

VENDREDI le 27, nous partîmes de bonne heure avec nos vivres et quatre de nos sauvages pour commencer la traversée du portage de St. Urbain. Nous étions le premier à tenter le passage cette année en voiture et on nous prédit que nous ne réussirions pas. Notre charretier hésita d'abord, mais nous lui donnâmes du courage en l'assurant que c'était de l'exagération et que nos sauvages après s'être fait un chemin de Québec au lac St. Jean, débarrasseraient bien la route pour nous faire un passage. Tout alla pour le mieux jusqu à une lieue du lac Ha! Ha! où le chemin n'est pas fait. C'est un sentier embarrassé de souches et de gros cailloux que nos deux chevaux franchirent en y laissant le fond des traineaux, mais en conservant les patins. La tempête qui avait failli nous faire périr sur le lac s'était fait sentir également ici et une trentaine d'arbres renversés barricadaient le chemin ici et là. Chaque fois qu'un tronc d'arbre n'avait que trois pieds au-dessus du niveau du sol, nos chevaux réussissaient à passer par-dessus et nous enlevions à bras d'homme la voiture, mais lorsque deux ou trois arbres étaient renversés les uns par-dessus les autres la hache seule de nos sauvages pouvait nous ouvrir un passage. Il est impossible de se faire une idée des obstacles sans nombre que nous eûmes à franchir ainsi et à notre très-grande surprise nous ne laissâmes en arrière que le fond des traineaux. Les chevaux d'une rare docilité, nous suivaient aveuglement par-dessns les gros cailloux les troncs d'arbre, les fondrières et les ponts démolis.

De trois lieues en trois lieues il y a un poste où chacun fait sa cuisine à même ses provisions, et donne la ration des chevaux. Le soir nous couchâmes au poste du lac Ha Ha. Un poêle et deux bancs boiteux formaient tout l'ameublement de ce logis, sous lequel s'abritaient dans une communauté touchante, bêtes et gens séparés seulement par une distance de quelques pieds. Nous étions là dix pensionnaires sans compter les chevaux, et nous nous abreuvions à la même coupe, comme dans les temps antiques, avec le petit verre unique de l'établissement. Il y avait là quelque chose de souverainement étrange dans ce groupe d'hommes vigoureux et hardis, assaisonnant de gros sel le repas et la conversation, tandis qu'à côté d'eux piaffaient les chevaux impatients auxquels on n'avait pas encore donné l'a-

voine. En jetant sur cette scène, encadrée des troncs d'arbres formant les paroies du logis, les pâles reflets d'une lumière fumeuse laissant dans l'ombre les angles les plus éloignés, on aura un tableau bien rare d'un épisode de voyage dans nos forêts.

Samedi le 28, nous repartîmes de bonne heure pour terminer les trois lieues de sentier qui nous coûtaient tant de difficultés et nous étions bientôt à la traverse de la rivière Malbaie, que nous passâmes heureusement sur la glace avec nos chevaux, en risquant un peu. Le soir nous étions au poste de la galette où nous rencontrâmes le capitaine Rhodes en partie de chasse. Son expérience de la localité le porte à croire que la culture de ces montagnes est impossible, mais qu'elles pourraient être utilisées avec beaucoup d'avantage par des troupeaux de rennes qui se nourrissent dans le nord de la Russie d'une espèce de mousse très-abondante sur les hauteurs du lac Jacques-Cartier. Cette suggestion mérite certainement la considération du gouvernement et plus particulièrement du ministre d'agriculture. Une étude de cette question ouvrirait peut-être à une nouvelle production ces immenses territoires jusqu'ici improductifs.

La paroisse de St. Urbain est également située en arrière de la Baie St. Paul, à environ 9 milles de cette dernière paroisse, sur la rive ouest de la rivière du Gouffre, laquelle renferme une population de 117 familles ou 761 habitants, tous franco-canadiens. Le seigle, l'avoine, le sarrazin et les patates sont les principales cultures, ainsi que le foin. Un chemin, long d'à peu près 63 milles, est ouvert complètement dont dix milles seulement restent à parachever, lequel part de St. Urbain et va aboutir à la Grande-Baie. Cette route est l'une des principales communications entre le fleuve St. Laurent et la vallée du Haut-Saguenay. D'après le rapport de M. Ovide Tremblay, conducteur des travaux de 1861, le sol à travers lequel passe ce chemin est d'une assez bonne qualité. Le bois y est très beau et très long, surtout dans les fôrets qui s'étendent depuis le lac Ha! Ha! à aller jusqu'à environ 7 milles des premières habitations de la Grande-Baie. La nature du sol dans cette partie est aussi d'une qualité supérieure.

Le Lac Ha-Ha, dont parle M. Tremblay, se trouve situé dans le canton Boilleau, nouvellement arpenté, lequel donne la vie à la rivière Ha-Ha qui va tomber dans la Baie. Le chemin de St. Urbain suit cette vallée.

MM. Bois et Bouchard, qui ont remplacé M. Tremblay pour la direction des travaux de ce chemin, en 1862, confirment dans leur rapport l'opinion émise par M. Tremblay sur la beauté du bois et l'excellence du sol du canton Boilleau, situé aux deux tiers du chemin de St. Urbain, du côté de la Baie.

M. l'abbé Morisset, curé de St. Urbain, rapporte devant le Comité de Colonisation de 1862 que les terres arpentées des cantons De Salles et Caillères se défrichent partout où il y a des chemins ouverts. Il fixe l'attention du gouvernement sur la nécessité d'arpenter trois rangs dans le premier de ces cantons qui avoisinent la rivière du Gouffre et les plus rapprochés de la seigneurie du même nom, pour lesquelles terres un assez grand nombre d'habitants de St. Urbain et des paroisses environnantes auraient le désir d'y former des établissements pour leurs enfants; mais le défaut de communication a été un obstacle qui les a arrêtés jusqu'ici, et qui les arrêtera encore longtemps dans leurs projets, s'ils ne peuvent obtenir du gouvernement une aide pour avoir un chemin qui y conduise.

Voici ce que dit M. Drapeau sur cette partie du pays:

Dimanche le 29, nous arrivons à la Baie St. Paul après avoir traversé la magnifique paroisse de St. Urbain située au fond de la vallée qui est la prolongation de la Baie St. Paul; toute cette partie du pays est d'une rare fertilité et l'aisance générale se traduit par la grandeur et le luxe de résidence des propriétaires. Les bâtiments de ferme sont vastes et bien bâtis indiquant l'abondance des récoltes qu'ils abritent chaque année. Notre collègue Mr. Gagnon le représentant du comté de Charlevoix, que nous remercions de sa gracieuse hospitalité nous apprit que le chemin du portage de St. Urbain avait coûté en moyenne $300 le mille pour le transformer d'un chemin d'hiver bien fréquenté en un chemin d'été. Cette donnée nous est précieuse parcequ'elle peut servir de base aux calculs du coût probable d'un chemin d'été de Québec au lac St. Jean où il se présente à peu près les mêmes difficultés. Lundi le 30, nous partions pour St. Joachim et le lendemain nous arrivions à Québec après une absence de 41 jours.

SIXIEME PARTIE.

CONCLUSION DE CETTE ETUDE.

SOMMAIRE.—Les besoins du Saguenay—Les voies de communication actuelles—Conclusion de M. Blaiklock sur son exploration—Conclusion de M. Duberger sur son Exploration—Conclusion de M. Price sur l'Exploration Blaiklock—Notre Conclusion.

LES BESOINS DU SAGUENAY.

Les débouchés, dans toute industrie, jouent un rôle important que nous avons déjà reconnu dans ce travail. Pour être lucrative la production doit avoir un marché de consommation qui lui assure l'écoulement de ses produits. C'est à ce point de vue que les voies de communication en lui ouvrant de nouveaux débouchés, amènent comme conséquence nécessaire la prospérité générale. Reconnaître le rôle des débouchés c'est donc reconnaître aussi le rôle des voies de communication et toute leur importance au point de vue des profits qu'assure au producteur un marché avantageux. Où en seraient les riches producteurs de l'Ouest sans les canaux, les voies ferrées et les grands fleuves qui transportent jusqu'à l'océan l'incalculable surplus de leur vaste champ de production ? Que feraient-ils de ces monceaux de blé qui envahissent annuellement les greniers fabuleux de Chicago, si la vivifiante artère du commerce, aidée de nos voies de communication transatlantiques, ne se chargeait de les écoulor, au milieu des peuples affamés de la vieille Europe, dont les champs trop étroits ne suffisent plus à l'alimentation d'une population trop dense déjà et chaque jour plus dense ? Il ne faut pas l'ignorer l'influence que peuvent avoir les débouchés sur la production de deux continents séparés par l'immense étendue des mers s'exerce également sur la production locale, il n'y a entre elles que la distance du grand au petit. Aussi en établissant quels sont les produits du Saguenay, nous aurons une idée exacte de ses besoins au point de vue des débouchés et par conséquent des voies de communication. Nous pourrons prononcer sur la suffisance ou l'insuffisance des débouchés actuels. Car la question se résume tout entière à l'opportunité d'ouvrir une voie de communication avec le lac St. Jean. Dans notre étude de l'avenir des hauteurs du lac Jacques-Cartier, nous avons, croyons-nous suffisamment établi les difficultés qui s'opposent à la colonisation de cette partie du pays pour remettre à plus tard toute tentative par le gouvernement de les ouvrir à la culture.

Etudions donc la production du Saguenay et les débouchés ouverts à cette production. En faisant un calcul des importations et des exportations de cette partie du pays nous aurons la solution de la question qui nous occupe. Les exportations se résument aux bois de commerce tandis que les importations consistent non-seulement en articles manufacturés, mais surtout en produits agricoles, la farine et le lard en étant les deux items principaux. Il y a donc dans le Saguenay même un débouché avantageux aux produits du sol puisqu'ils ne peuvent suppléer à la consommation locale et que le marché de Québec est obligé de combler le déficit annuel. Ce marché local se trouve dans la nombreuse population dont le chiffre s'élève jusqu'à 600 hommes, occupée par la maison Price à l'exploitation du bois de commerce. Par l'intermédiaire de cette maison, le Saguenay transforme donc tout le surplus de sa production en bois de commerce, que les vaisseaux étrangers viennent charger sur place pour l'exportation en Europe. En sorte que la maison Price est en mesure de payer aussi cher pour les produits agricoles dont elle nourrit ses ouvriers, que les maisons de Québec et que par conséquent c'est une erreur de croire que le marché de Québec vaut mieux pour le cultivateur du Saguenay que le marché de Chicoutimi, s'il en est ainsi où est l'urgence pour le colon du lac St. Jean, d'une nouvelle voie de communication avec Québec ?

LES VOIES DE COMMUNICATION ACTUELLES.

En partant de ce principe que toute l'exportation du Saguenay se résume aux bois de commerce il ne nous reste plus qu'à considérer si les débouchés ouverts à sa production sont suffisants. Car en facilitant la production de cet article ainsi que son écoulement sur un marché lucratif, les profits des producteurs sont plus considérables, et le blé, le lard, l'avoine, le travail qui ont concouru à sa production peuvent être payés plus cher, l'aisance et la richesse générale s'augment d'autant.

En faisant un résumé des dépenses faites par le gouvernement pour favoriser la pro-

duction du bois de commerce dans le Saguenay, nous demeurons convaincu que rien n'a été négligé pour en faciliter l'exploitation et que la maison Price est dans une position tout aussi avantageuse que ses rivales pour lutter avec profit sur le marché européen. La rivière Saguenay est navigable pour les plus gros vaisseaux jusqu'à Chicoutimi, tandis que le lac St. Jean dans lequel débouchent toutes les rivières flottables sur lesquelles sont établis les chantiers, reçoit sur ses eaux un remorqueur puissant amenant les billots jusqu'à la décharge. Là des difficultés sérieuses se présentaient que le gouvernement a fait disparaître par la construction de glissoires qui ont coûté à la province $41,000. Pour faciliter les communications intérieures $87,200 ont été dépensées depuis 1854. Ces dépenses n'ont pas été sans résultat puisqu'en 1862 il est descendu par les eaux du Saguenay 43,289 billots de pin blanc, 7,000 billots d'épinette et 715 pièces de bois de construction pour les vaisseaux, outre une immense quantité de madriers, de planches, lattes, bardeaux, envoyés dans des goëlettes. Ainsi donc au point de vue des débouchés de ses produits le Saguenay est dans les meilleures conditions de prospérité.

Au point de vue du transport des colons eux-mêmes, les communications intérieures seront bientôt suffisantes, des ordres ayant été émanés du ministère de la colonisation pour compléter le plus tôt possible le chemin du lac Kenogami, ainsi que celui du lac Ha ! Ha ! de manière à établir une ligne de communication compléte de Metabetchouan à Québec en été et en hiver. En été les goëlettes et les bâteaux à vapeur qui font le voyage du Saguenay offrent de nouvelles facilités aux colons, tandis qu'en hiver le portage de St. Uabain est suffisamment fréquenté pour être aussi passable que le permet la localité et infiniment plus avantageux que tout autre chemin projeté. Aussi tout en niant, après mûr examen la possibilité d'améliorer par une nouvelle route, les moyens de communication en hiver, nous comprenons qu'il est très-opportun de les faciliter en été. Cette opinion au reste est partagée par les hommes les plus marquants du Comté de Chicoutimi, ainsi que nous l'avons vu dans un chapitre précédent. Aussi après avoir donné les conclusions auxquelles sont arrivés Messieurs Blaiklock, Duberger et Price, donnerons-nous la nôtre, accompagnée des suggestions qui sont la conséquence de cette étude.

CONCLUSION DE M. BLAIKLOCK SUR SON EXPLORATION.

BLAIKLOCK en faisant une revue générale de toute la ligne du pays parcouru comme moyens de communication avec le lac Saint Jean, dit : je suis d'opinion qu'elle est décidément défavorable. La nature montagneuse du terrain fait qu'il est très douteux que l'on puisse trouver un chemin praticable, au moins à une distance limitée de la ligne d'exploration. L'extrême stérilité du sol et la nature rigoureuse du climat à une aussi grande élévation rendent le pays inhabitable pour au moins 70 milles, et les personnes que l'on y placerait pour l'avantage des voyageurs ou les gardiens des maisons de postes devraient être maintenues pendant quelques années au moins aux frais publics, ainsi qu'on le fait aux portages de Temiscouata et de Ristigouche.

En offrant ces remarques je ne veux pas dire que l'on ne pourait pas trouver une ligne de communication à travers le pays qui se trouve au Nord de Québec, mais il faudrait que cette ligne fût dans une autre direction que celle que mes instructions me prescrivaient de suivre.

Il y a bien peu de terres cultivables sur la rive Sud du lac à l'Ouest du Metaubetchoan, et cela seulement à l'embouchure de quelques rivières où l'on pourait peut-être faire douze à quinze fermes. La raison est qu'il y a une rangée de montagnes qui est la continuation de celles qui bordent le Saguenay, et, à quelques milles plus bas que la Baie des Ha ! Ha !, elles prennent une direction Nord-Ouest, et passant tout près des rives Sud du lac Kauogami, elles sortent des rives du lac St. Jean à quelques milles à l'Ouest du Metaubetchoan : à l'Ouest de cette rangée, je ne conçois pas qu'il y ait aucune étendue de terres cultivables, mais à l'Est et jusqu'au Saguenay et sur les bords du lac, la terre est de la plus belle qualité ; elle est généralement de niveau et couverte d'une crue magnifique du plus beau bois, le bouleau noir, le sapin, le peuplier, le bouleau blanc, l'érable blanche, le frêne et l'orme, avec une grande quantité de pins blancs et rouges ; le sol est composé d'un fonds de terre forte avec douze à dix-huit pouces d'un riche terreau noir et de marne, et susceptible de la plus belle culture ; ce pays est arrosé par un grand nombre de lacs et de rivières, et l'on y trouve plusieurs places de moulins magnifiques dans des endroits très-avantageux ; dans le fait, cette étendue de terre possède tous les avantages

nécessaires pour former l'un des établissements les plus riches et les plus étendus du district du Saguenay.

Avant de terminer ce rapport je suggérerai qu'il est bien possible, qu'en explorant à quelque distance à l'Est de la ligne actuelle, on pourrait éviter une grande partie du pays brisé et montagneux qu'il m'a fallu traverser; car, d'après des informations que j'ai récemment eues des chasseurs sauvages et autres personnes, j'ai appris qu'en suivant une passe qui se trouve dans la chaîne de montagnes situées entre la rivière Jacques-Cartier et Montmorency et qui courent à mi-chemin entre ces rivières dans une direction Nord, l'on peut parvenir au plateau situé entre le lac des Neiges et le lac Jacques-Cartier, et cela par une montée graduelle sans rencontrer des montagnes bien escarpées. Une fois arrivé au sommet, on rencontre une étendue considérable de pays considérablement uni; alors la direction serait parallèle à la ligne, et après avoir traversé le Upicabaw à quelques milles de sa source, on rentre dans la vallée Kishpahagan, sur la Belle Rivière, en suivant de là le cours d'eau jusqu'à sa jonction avec la décharge du lac Kanogamishish. Ce serait à peu près le point central de l'établissement projeté; et de cet endroit l'on pourrait tracer un chemin vers aucun point des rives du lac St. Jean que l'on voudrait.

Cette route, si on la trouvait praticable, serait une route plus directe qu'aucune de celles qui ont été récemment explorées pour parvenir au centre des terres cultivables.

CONCLUSION DE M. DUBERGER SUR SON EXPLORATION.

RELATIVEMENT à la ligne d'exploration depuis Stoneham jusqu'aux bords du lac St. Jean je prendrai la liberté de faire remarquer que:

1. Jusqu'au 40½ milles de la ligne ou environ, 48 milles et 13 chaines du chemin que j'ai tracé l'on peut, mais à des frais considérables, ouvrir un chemin praticable; mais en ce qui regarde les établissements, je dois ajouter que, plus au Nord que les environs immédiats de la rivière Jaques Cartier, il n'est pas possible dans cette direction (beaucoup moins que vers l'Ouest) de pouvoir jamais espérer former des établissements parce que le sol est absolument stérile et le pays extrêmement difficile, brisé et montagneux.

2. D'après ce que j'ai pu observer pour le reste de la distance, entre les 40½ milles sur la ligne jusque dans le voisinage du lac St. Jean, je n'ai certainement vu aucun endroit favorable à des établissements, et je ne pense pas que le tracé du chemin, qui ne se trouve pas dans le voisinage d'endroits cultivés, aurait pu être raisonab'ement continué.

3. J'ai verbalement communiqué mes opinions à M. Blaiklock en le priant, s'il pensait comme moi, d'en informer le gouvernement afin de diminuer les dépenses en différant les opérations relatives au tracé du dit chemin jusqu'à ce que la ligne astronomique fut terminée; ce monsieur a, je crois, agi en conséquence, vu que plus tard il reçut des instructions que, le 3 juillet, 1848, il me communiqua à l'effet qu'il continuât sans aucune assistance.

4. Plusieurs fois, dans le cours de mes excursions d'exploration, que j'ai eu occasion de remarquer qu'à qnelques milles à l'Est de notre route immédiate, la plus grande partie du pays me paraissait beaucoup plus montagneuse que les environs de la ligne en question, pendant que, dans le même temps, le pays à l'Ouest me paraissait dix fois pire par rapport aux montagnes et au terrain brisé; où, d'après les apparences, je serais très surpris si dans cinq milles quarrés l'on pouvait trouver cent acres de terres cultivables.

5. D'après les remarques que j'ai eu occasion de faire plusieurs fois, je me suis formé dans l'opinion, que je nourris encore, qu'il n'est pas probable qu'il soit jamais ouvert un chemin de communication dans les environs de la présente ligne astronomique; mais en même temps je prends la liberté d'exprimer mon opinion que le pays devrait être exploré du côté de l'Est, vu que je suis sous une ferme impression que cette exploration peut seule produire un rapport plus favorable, pourvu que les premiers explorateurs de cette section ne soient pas obligés de s'astreindre à une direction particulière avant que le pays ne soit auparavant parcouru par deux ou trois personnes en état d'en faire un rapport: après quoi un chemin pourrait être tracé, s'il était nécessaire.

CONCLUSION DE M. PRICE SUR L'EXPLORATION BLAIKLOCK.

EN vous transmettant en vertu d'une adresse de l'assemblée législative transmise à ce département par ordre, le 28 du mois dernier—les rapports ci-joints de M. Blaiklock et son assistant M. Duberger sur l'exploration qu'ils ont faite de cette partie du pays, qui se trouve située en arrière de Quebec, en droite ligne avec le lac St. Jean, et de là

jusqu'au Chicoutimi, conformément aux instructions de ce bureau, dont copie est aussi transmise—j'ai l'honneur de soumettre à son excellence le gouverneur-général (relativement à ces opérations) quelques remarques qui résumeront les informations précieuses sous le point de vue géographique et physique qui ont été recueillies en parcourant cette partie considérable de la province. Le résultat de l'examen du pays peut avoir manqué jusqu'à un certain point par rapport au but que l'on avait en vue d'obtenir en dirigeant ces opérations vers le lac St. Jean, tel qu'exprimé dans l'adresse de l'assemblée législative, datée le 16 juin, 1857, priant son excellence de prendre en considération s'il est expédient de faire explorer cette partie du pays situé en arrière de Quebec, dans une ligne droite jusqu'au lac St. Jean de manière à constater si dans cette localité le sol est propre à l'agriculture et s'il a une valeur suffisante pour justifier le tracé,et plus tard l'ouverture d'un chemin entre ces deux localités; mais elle est encore assez importante pour être du plus haut intérêt pour le gouvernment et pour le pays.

Avant que le territoire du Saguenay fut exploré en vertu d'un acte de la législature du Bas-Canada en 1828—on connaissait bien peu de chose du pays qu'arrose le Saguenay ou ses nombreux tributaires, si ce n'est ce qu'on avait appris des personnes qui faisaient le commerce avec les tribus sauvages qui habitaient cette partie du pays communément appelée les Postes du Roi—quoique Charlevoix, Champlain et d'autres historiens nous aient donné des descriptions des premières découvertes et explorations faites dans le pays sous le gouvernement français et du temps des établissements de missionaires par le ci-devant ordre des jésuites dans le Saguenay et le lac St. Jean.

Parmi les informations obtenues le plus récemment sur le territoire du Saguenay on peut mentionner celles qui ont été fournies par feu Paschal Taché, écuyer, et le Dr. DeSalles LaTerrière dont les renseignements précieux ont puissamment contribué à la passation de la loi et à l'appropriation votée pour l'exploration de cette partie importante de la province sous des commissaires, dont le rapport avec ceux des arpenteurs employés à ce service, joints à l'exploration géographique faite par le lieutenant Baddeley, ingénieurs royaux, tels que publiés par la législature,—ont développé à un point vraiment satisfaisant les ressources agricoles, commerciales et minérales du pays exploré, plus particulièrement sur les rivières navigables et quelques fois dans les profondeurs des localités qui furent visitées par les divers partis d'explorateurs engagés sous les commissaires.

On obtint pareillement une description assez correcte du pays exploré, des opérations combinées des arpenteurs employés par les commissaires, depuis Tadoussac jusqu'à la tête des eaux navigables du Saguenay, à environ 13 ou 15 milles de Chicoutimi, et des communications intérieures et par eau par la rivière Chicoutimi, le lac Kenogami et la Belle Rivière jusqu'au lac St. Jean, et du lac et de quelques-unes de ses principales baies jusqu'au 49e degré de latitude, à part l'exploration des cours d'eau inférieurs et de l'arpentage et de l'exploration depuis Trois-Rivières par le St. Maurice, ses lacs et la rivière Ouiatchouan jusqu'au lac St. Jean. Une partie de ces explorations, savoir, l'exploration de la rivière du Saguenay, depuis son embouchure à Tadoussac, sur le St. Laurent jusqu'au point où s'arrête la marée montante au-dessus de Chicoutimi, ayant été vérifiée et constatée avec exactitude par le relevé hydrographique du capitaine Bayfield, de la marine royale,—la vraie position géographique de ces localités se trouvant assez vérifiée, restait encore à vérifier la position relative entre Chicoutimi et le lac St. Jean, sans cela il ne fallait pas songer à établir des townships d'une manière satisfaisante dans le pays intermédiaire.

En cherchant à tracer cette ligne droite de la manière la plus avantageuse pour le service public, (bien que ce ne fut qu'une opération d'exploration), depuis Québec jusqu'au lac St. Jean, le gouvernement a cru que c'était une occasion favorable, (outre qu'il en fallait nécessairement constater l'exactitude de l'arpentage dans les champs) de relier par un arpentage et un mesurage régulier l'extrémité Nord de cette ligne droite aux opérations du capitaine Bayfield, terminées au point de la marée montante sur le Saguenay.

Ainsi donc, comme l'on avait trouvé expédient de prolonger l'arpentage du lac St. Jean, ce projet fut autorisé par un rapport approuvé du conseil daté le 9 juillet, 1849—ordonnant l'arpentage de la rive Est du lac St. Jean et le mesurage de la Grande Décharge jusqu'à Chicoutimi, en même temps que l'exploration d'un chemin en ligne droite à travers la péninsule de Chicoutimi jusqu'à l'embouchûre de la rivière de ce nom sur le Saguenay.

M. W. F. Blaiklock, auquel fut confiée l'exploration de cette ligne jusqu'au lac St. Jean, reçut instruction de partir la ligne d'exploration à l'angle Sud du township de Stoneham, considéré comme le point de départ le plus favorable. La distance de ce point à Québec était connue par un mesurage régulier, outre que cet endroit se trouvait dans le voisinage immédiat des établissements florissants des environs du lac St. Charles et des grandes routes qui mènent à Quebec; de là de tirer la ligne droite dans une direction astronomique Nord 15 degrés Ouest (calculée d'après les opérations de 1828) de toucher au lac St. Jean à ou auprès de l'embouchure de la rivière Metaubetchoan, mesurer de là les rivières Est du lac St. Jean et le cours de la Grande Décharge ou de la rivière du Saguenay à Chicoutimi.

M. George Duberger fut joint à M. Blaiklock comme assistant: il devait explorer le pays à la distance de 5 ou 6 milles de chaque côté de la ligne dans le but de choisir l'endroit le plus favorable pour le chemin mentionné dans l'adresse; et conjointement avec les opérations de M. Blaiklock d'explorer le pays dans une ligne droite à l'Est depuis l'embouchure de la rivière Metaubetchoan, pour la construction d'un chemin à travers la péninsule jusqu'à Chicoutimi.

MM. Blaiklock et Duberger ayant fait l'arpentage et les explorations prescrites par les instructions d'une manière vraiment satisfaisante et scientifique, on pourra mieux apprécier les résultats de cet important service en lisant le rapport de ces messieurs. Le premier pour tout l'arpentage est une partie des explorations, et le dernier pour son exploration et relevé d'une ligne de chemin de Chicoutimi au lac St. Jean, et son exploration depuis le point de départ jusqu'au 40e pôteau de mille où l'on s'apperçut qu'il était inutile de chercher plus longtemps une ligne de chemin à travers un pays qui n'est nullement propre à l'agriculture, et brisé par des chaînes de montagnes escarpées, tandis que cette exploration entraînait des dépenses considérables sans avantage important pour le service public.

En examinant les opérations faites par MM. Blaiklock et Duberger, telles qu'elles sont indiquées dans les plans de M. Blaiklock qui accompagnent ce rapport, il paraîtrait que, bien que l'on puisse tracer jusqu'à la rivière Jacques-Cartier et probablement quelque peu au-delà une bonne ligne de chemin en continuation du chemin actuel auprès du point de départ à Stoneham, cependant la nature escarpée et montagneuse du pays pendant plusieurs milles à l'Est ou à l'Ouest de la ligne d'exploration, fait qu'il est impossible de tracer ou même d'ouvrir un chemin d'aucune espèce, pendant que le sol, à cause de sa nature pierreuse n'est nullement propre à la culture, sauf quelques lisières de terrains isolées dans le voisinage des rivières qu'ils ont traversées dans leurs explorations respectives.

Bien que l'exploration du pays depuis Stoneham jusqu'au lac St. Jean, en coupant d'une manière transversale les rangées de montagnes qui se dirigent Nord-Est et Sud-Ouest; n'a pas eu de résultats favorables du moins en ce qui a rapport à la recherche des terres cultivables propres à des établissements, M. Blaiklock, dans le relevé du lac St. Jean et de la Grande Décharge et des isles nombreuses situées à la décharge du lac, rapporte que les terres sur les deux bords de la rivière sont d'une excellente qualité et tout-à-fait propres à des établissements; pendant que M. Duberger fait un rapport également favorable des terres qui sont situées sur les bords de la Belle Rivière et dans tout le pays généralement qui forme la péninsule de Chicoutimi.

Relativement à l'impossibilité d'ouvrir un chemin de communication sur ou dans les environs de la ligne d'exploration depuis les derrières de Quebec jusqu'au lac St. Jean, M. Blaiklock fait rapport que, d'après les informations qu'il a recueillies, il est probable que l'on pourrait trouver une ligne de chemin plus à l'Est, en suivant le pays qui se trouve entre les rivières de Jacques-Cartier et Montmorency jusqu'à la hauteur des terres, et de là la source des rivières Upika et Belle Rivière, au Nord jusqu'à la vallée ou l'étendue de terre cultivable dans la péninsule de Chicoutimi déjà mentionnées.

En terminant, je dois faire remarquer ici que les connaissances topographiques obtenues sur cette partie du territoire du Saguenay qui a été le champ des opérations conjointes de MM. Blaiklock et Duberger sont, je le conçois humblement, d'un grand interêt, d'une importance profonde pour le gouvernement et pour le pays, vu qu'elles décident enfin si cette partie du pays exploré est propre à l'agriculture, c'est-à-dire cette partie qui s'étend depuis la chaîne de montagnes qui bordent la vallée du St. Laurent jusqu'aux côteaux qui bordent la vallée du lac St. Jean, et qui se dirigent à l'Est vers la Baie des Ha! Ha! et forment

ensuite ces montagnes élevées qui sont suspendues au-dessus de la rivière du Saguenay; corroborant ainsi les descriptions que l'on avait déjà du pays depuis St. Urbain et Ste. Agnès jusqu'à la Grande Baie ou Baie des Ha! Ha! dans le Saguenay.

A part l'objet de l'exploration, on a obtenu des informations correctes sur la surface générale et la physionomie du pays, sur la direction des chaînes de montagnes et le cours des rivières qui arrosent cette partie extraordinaire de la province, que ce soit des tributaires du St. Laurent ou du Saguenay, et toutes ces informations sont données avec soin sur les plans d'opérations de M. Blaiklock; pendant que l'on a constaté d'une manière tout-à-fait satisfaisante que la péninsule de Chicoutimi et le pays des environs du lac St. Jean et à l'Est de la Baie des Ha! Ha! offrent par la qualité de leur sol un champ étendu aux établissements et à l'agriculture.

Le tout très-respectueusement soumis.

J. H. PRICE,

Commissaire des terres de la Couronne.

NOTRE CONCLUSION.

DES la première partie de cette étude nous avons suffisamment établi croyons nous, l'impossibilité de livrer à la culture les Hauteurs du Lac Jacques Cartier et comme conséquence le peu d'avenir de cette infertile région. Nous complèterons notre opinion par celle de M. Drapeau qui nous dit:

La colonisation est nulle dans le comté de Québec en conséquence du sol qui est extrêmement rude et montagneux, en arrière des premières montagnes qui servent de bordures à la belle et magnifique vallée du St. Charles et du St. Laurent. Il n'y a encore aujourd'hui que deux cantons qui soient arpentés dans les limites de ce comté, Stoneham et Tewkesbury, situés en arrière de Charlesbourg, au-delà et autour desquels on ne trouve partout qu'un triste désert qui n'est fréquenté que par quelques rares chasseurs et qui n'a pas encore été exploré.

En arrière de St. Joachin, sur le bord occidental de la rivière Ste. Anne, se trouve la paroisse de St. Féréol qui s'étend sur une longueur assez considérable, laquelle renferme une population de 882 âmes. Le sol de cette paroisse étant considérablement élevé et par conséquent très exposé à la rigueur du climat et des vents, les récoltes y éprouvent quelquefois des dommages assez sérieux. L'orge, le seigle, l'avoine, et les patates y sont les principales récoltes. Il n'y a guère plus de 1,500 arpents qui soient ensemencés chaque année, sur les 3,800 acres qui sont en état de culture.

C'est donc Trente lieues de montagnes arides et inhabitables en grande partie que le chemin projeté devra traverser pour arriver aux terres cultivées du Lac St. Jean situées au Nord de la Belle Rivière, car il est impossible que les colons au sud d'Hebertville fasse un détour considérable en remontant le Lac jusqu'à Métabetchoan pour prendre le chemin proposé. En consultant l'ouvrage de M. Drapeau nous trouvons que les cantons qui sont appelés plus particulièrement à profiter de cette nouvelle voie de communication ont une population approxivative de 600 habitants, non compris les sauvages qui s'adonnent exclusivement à la chasse, et une étendue défrichée approximative de 1000 acres de terre comme suit.

Metabetchouan...	118 âmes	188 acres.
Charlevoix.........	137 "	235 "
Roberval...........	266 "	512 "
Ouayatchouan....	62 "	
	583 "	935

Depuis le dernier recensement l'augmentation peut être portée à 200 familles peut-être qui se serviraient de ce chemin. L'entretien en hiver ou en été d'un pareil chemin exigerait une population de 10,000 âmes au moins pour qu'il fut passable. Mais on répondra peut-être que ce chemin servira aux nouveaux colons venant de Québec et se rendant au lac St. Jean. Erreur! Les colons se rendent en été lorsque la saison leur permet de passer quelques jours sous un léger abri en attendant la construction de la maison en billots. Et l'été la route du fleuve sera toujours plus courte et moins coûteuse pour le transport des colons et de leurs ustensiles de ménage.

En résumé le seul moyen pratique selon nous de favoriser la colonisation du Saguenay c'est de relier le lac St. Jean avec le centre judiciaire et le chef-lieu du comté, par de bonnes voies de communication se ramifiant dans les cantons les plus éloignés. Puis de relier Chicoutimi à Québec par une ligne de vapeurs régulière arrêtant à tous les principaux points de la côte du Nord. A quoi servent donc les sommes fabuleuses dépensées à la construction des quais trop célèbres de la Malbaie, des Eboulements? Peut-on concevoir que des centres de population aussi considérables que Chicoutimi, Grande Baie, Malbaie, Eboulements, Baie St. Paul, St. Joachim, Ste.

Anne, Château Richer restent sans communications régulières avec Québec lorsque sur leur rivage coule un fleuve comme le St. Laurent ou une rivière comme le Saguenay? Evidemment il y a là un manque d'énergie qui fait peine. Le gouvernement croyons-nous devrait prendre l'iniative du mouvement en offrant un subside postal à toute compagnie de bateaux à vapeur qui entreprendrait le voyage régulier de Chicoutimi à Québec en s'arrêtant à tous les ports que nous avons nommés. De cette manière, les nouveaux colons de ces paroisses auraient un transport facile jusqu'à Chicoutimi. De là, aux extrémités les plus éloignées du lac St. Jean, il serait facile d'organiser le transport par terre ou par eau en se servant du remorqueur de la maison Price, avec laquelle l'agent de colonisation de la localité pourrait s'entendre pour le nombre de voyages à faire et les jours de départ. C'est là, croyons-nous un projet beaucoup plus réalisable immédiatement, beaucoup moins coûteux pour le gouvernement et pour les colons, que d'ouvrir un chemin impraticable à travers une région de montagnes inaccessibles.

Et non-seulement la côte du Nord se trouverait ainsi reliée à Chicoutimi et à Québec, mais même la côte du Sud jouirait des mêmes avantages au moyen du chemin de fer de la rivière du Loup et de la traverse régulière qui doit être établie dès cet été, entre ce port et Tadousac, où est construit actuellement le plus grand hôtel du bas fleuve, et qui promet d'être le plus fashionable de tous les endroits fréquentés par les baigneurs, pendant nos étés excessifs. Un bateau à vapeur doit faire la traverse régulière de manière à correspondre chaque jour avec l'arrivée et le départ des convois du grand tronc. En arrêtant à Tadousac la ligne de vapeur de Chicoutimi à Québec relierait donc la côte du Sud au Saguenay.

Rappelons-nous qu'un chemin d'été entre Québec et le lac St. Jean coûterait avec les ponts au moins $50,000 sans résultat, et nous n'hésiterons plus à abandonner ce projet en faveur des voies de communication intérieures et d'une ligne de bateaux reliant le Saguenay avec la rivière du Loup et Québec. Si toutefois le gouvernement veut tenter une expérience, qu'il ouvre un chemin d'hiver en se servant des rivières et des lacs glacés et l'avenir dira si la province peut faire plus en faveur de l'intérêt général.



IMPRIMÉ PAR LA REVUE AGRICOLE.

